

LA POÉSIE A PORT-ROYAL

LA FONTAINE ET ARNAULD D'ANDILLY

—

Le nom de La Fontaine, inscrit sur la première page du *Recueil des Poésies chrestiennes et diverses* (1671) pour en assurer le succès, l'a préservé de l'oubli où sont tombés les recueils analogues de la même époque. La part que le fabuliste y prit a particulièrement intrigué les érudits. Dans quelles circonstances il fut amené à collaborer à un ouvrage dont Port-Royal poursuivait la publication, c'est une question que des documents inédits permettent d'éclaircir: ils sont tirés d'un manuscrit de la Bibliothèque Nationale (nouv. acq. fr. 4333), recueil de notes rédigées vers 1670 par un anonyme qui vivait dans le milieu janséniste (je l'appelle B. N.), et d'un manuscrit autographe de Brienne appartenant à la Bibliothèque de l'Arsenal (je le désigne par l'abréviation *Ars.*).

On peut s'étonner que cette anthologie poétique, qui rassemble des pièces religieuses et des pièces profanes, soit née dans l'atmosphère de Port-Royal; car la poésie n'était pas en faveur dans ce milieu austère. Pascal ne la condamne pas absolument; mais il s'en défie comme de l'éloquence, à cause de « toutes les fausses beautés », et parce qu'à l'ordinaire elle s'éloigne trop de la « nature ». Les plus illustres Solitaires partageaient ce sentiment; quelques-uns se montraient, au moins en théorie, plus intransigeants. A propos précisément de notre *Recueil*, on lit cette note dans le manuscrit B. N. (f° 38, v°) :

M. Arnaud et Nicolle n'approuvent pas qu'on s'occupe tant à faire des vers: *sunt verba et voces.* Il est impossible de raisonner en vers. On y est trop contraint; cela gesne trop, aussi bien que les mathématiques; on en peut faire en passant sur de certains sujets.

M. de Sacy ne faisait même pas cette exception en faveur de la poésie pieuse, quand il disait plus durement encore:

Les poètes sont les apostres et les maistres de l'amour propre. Il y a peu de chose à apprendre dans les vers (*B. N.* f° 160).

C'est toujours le même grief: la poésie est une œuvre d'imagination et d'artifice, le raisonnement n'y a point de part; c'est un passe-temps frivole, une vanité dangereuse. Ces théologiens et ces hommes pieux ne pouvaient admettre que fût perdu en bagatelles et en rimailleries un temps qu'il était plus utile et plus urgent de consacrer à des traités d'apologétique, à des œuvres de polémique, à des traductions des Pères.

Ils toléraient seulement qu'on fît des vers en passant « sur de certains sujets »; il s'agit évidemment des sujets d'inspiration religieuse. Le président Nicole avait publié un petit recueil de *Poésies chrestiennes* (1653), que son fils ne pouvait désavouer.

Le genre était très cultivé, parmi les Solitaires : Port-Royal avait ses poètes. C'est ainsi que notre *Recueil* empruntait à Arnauld d'Andilly de très nombreux fragments de son *Poème sur la Vie de J.-C.*, paru en 1634, de ses *Stances sur diverses Veritez chrestiennes*, parues en 1642 (on venait de publier, en 1669, une douzième édition de ses *Œuvres chrétiennes*), et l'Ode *à la Louange de la Solitude* (1642). On y trouve aussi plusieurs extraits anonymes des poésies de Le Maistre de Saci, des *Offices de l'Eglise traduits en vers françois*, parus en 1650 sous le pseudonyme de Jean Dumont, et de son *Poème de Saint*

Prosper « contre les ennemis de la Grâce », et un sonnet de Godeau, intitulé « La fréquente Communion demande une vie angélique » : ces détails suffiraient à révéler l'intention première des auteurs de cette anthologie.

En mettant ainsi la poésie au service de « la vérité », on se réclamait de l'exemple des Pères de l'Eglise. Dans sa « Brève Instruction sur les Règles de la Poésie françoise », insérée dans la 7e édition de la *Méthode Latine* de Lancelot, un anonyme — en réalité Brienne — écrivait :

On peut encore aujourd'hui relever et comme consacrer la Poësie Françoise en exprimant en nostre langue ces saintes et sublimes pensées par lesquelles tant de grands personnages de l'Eglise ont autrefois honnoré la Poësie Latine; il me semble que c'est comme un respect qu'on rend à la vérité, que de nous mettre en estat de la connoistre et de l'aimer toûjours, de quelques couleurs qu'on la puisse peindre, et sous quelque visage qu'elle se puisse presenter à nous.

Cependant, la poésie profane n'était pas tout à fait négligée. Le Maistre de Saci donna, par exemple, une traduction en vers des Quatrième et Cinquième livres de l'*Enéide*. Les Solitaires se firent même éditeurs, en 1659, d'une Anthologie latine, intitulée *Epigrammatum delectus*, que précédait une dissertation latine « sur la véritable beauté », composée par Nicole, plusieurs fois réimprimée à part et traduite en français : c'était une édition expurgée de Martial, l'un des poètes latins les plus lus à cette époque.

Cette édition de Martial était destinée à l'enseignement donné par les Solitaires. Mais les petites écoles avaient été définitivement fermées en 1661, et l'on peut se demander pourquoi Port-Royal s'est intéressé à la composition et à la publication du *Recueil des poésies chrestiennes et diverses* qui s'adressait au grand public. En dehors de toute pensée d'édification et des circonstances qui vont être exposées, on ne peut pas oublier que ces hommes

savants et pieux étaient obligés de recourir à toutes sortes de travaux pour se procurer des ressources. Ni la vente des beaux fruits de M. d'Andilly, ni les consultations de M. Hamon, ni les placements si malheureux faits en Hollande ne pouvaient leur procurer les revenus nécessaires: on était pauvre, on donnait tout, il fallait vivre pourtant. Or, dit Jean Racine:

On subsistait comme on pouvait des livres et des écrits qu'on faisait. *Les Apologistes des religieuses* valurent cinq mille francs; *les Imaginaires* cinq cents écus... On tira des *Traités de piété* seize cents francs (1).

On se figure facilement qu'à la date où nous sommes, au lendemain de la paix de l'Eglise (février 1669), les Messieurs, qui après cinq ans de dispersion rentraient dans leur solitude (2), manquaient de tout et ne pouvaient faire fi d'une occasion qui s'offrait de remédier à leurs besoins.

Ce qui est certain, c'est que rien ne fut négligé pour assurer le succès du *Recueil*. En effet, il parut sous le nom de La Fontaine, dont les six premiers livres de *Fables*, publiés en 1668, avaient été favorablement accueillis; le fabuliste composa la dédicace au Prince de Conti; on s'est demandé s'il n'avait pas également écrit la Préface, et nous aurons à examiner la question. De plus, conçu tout d'abord comme un livre de pieuse lecture, notre *Recueil* contenait, outre un tome de Poésies chrétiennes, deux tomes de Poésies diverses; La Fontaine avait soin de souligner ce double caractère de l'ouvrage:

Si le Pieux y règne, on n'en a point banny
Du profane innocent le meslange infiny;

Au sujet de sa collaboration, il ajoutait:

(1) *Abrégé de l'Histoire de Port-Royal* (éd. Gazier), p. 204.

(2) Remarquons toutefois qu'Arnauld d'Andilly, l'un des principaux collaborateurs du *Recueil*, se fit attendre, et ne rentra aux Granges que le 25 mai 1673.

Pour moy je n'ay de part en ces dons du Parnasse
Qu'à la faveur de ceux que je suis à la trace.
Esope me soutient par ses inventions:
J'orne de traits légers ses riches fictions.

Et se faisant modeste en face des autres poètes, il ajoute:

Cependant à leurs vers je sers d'introducteur :
Cette témérité n'est pas sans quelque peur.
De ce nouveau recueil je t'offre l'abondance,
Non point par vanité, mais par obéissance.
Ceux qui par leur travail l'ont mis en cet estat,
Te le pouvoient offrir en termes pleins d'éclat;
Mais craignant de sortir de cette paix profonde
Qu'ils goûtent en secret loin du bruit et du monde,
Ils m'engagent pour eux à le produire au jour
Et me laissent le soin de t'en faire leur cour.

L'*Avertissement* parle de même de « ceux qui se sont chargez de ce travail ». On ne pouvait affirmer plus clairement qu'il était le fruit d'une collaboration.

La part du fabuliste semble avoir été plus grande qu'il ne le dit, dans la composition et dans la publication du *Recueil:* c'est ce qu'on va essayer de prouver.

Dès maintenant il importe de remarquer que le privilège est daté du 3 avril 1669, et que l'achevé d'imprimer est du 20 décembre 1670: on peut se demander pourquoi la publication avait été aussi longtemps retardée.

§

Henri Loménie de Brienne avait entrepris ce *Recueil* à la prière de la duchesse de Longueville; lui-même avait pris soin de consigner le fait dans un manuscrit aujour-
P. Batterel nous a transmis des fragments importants (3) :

Ce fut encore lui [Brienne] qui eut soin de rassembler les pièces qui sont dans le recueil que M. de La Fontaine, son

(3) *Mémoires domestiques* (édit. Ingold), tome III, p. 274.

ami particulier, se chargea à sa prière de dédier à M. le prince de Conti, à la considération duquel, et par l'ordre de sa vertueuse mère il entreprit cet ingrat et fatigant travail, qu'il intitula *Recueil des poesies chrestiennes et diverses,* Paris, Le Petit, 1671, 3 vol. in-12. Le privilège lui fut accordé sous le nom supposé de Lucile Hélie de Breves, parce qu'il se nomme Louis Henri de Brienne.

Dans sa Notice sur le « confrère Jean de La Fontaine », Batterel reproduit les mêmes indications, et il ajoute que La Fontaine est « l'auteur de la préface qui est à la tête [du *Recueil*] et peut-être encore de l'épître dédicatoire (4); car, pour le recueil des pièces dont ces volumes sont remplis, le confrère de Loménie les revendique et prétend qu'il est de son choix ».

Il est évident — la suite de notre article le prouvera — que la note de Brienne, transcrite par Batterel, a été rédigée pendant que Brienne était encore à l'Oratoire, et avant les modifications qui devaient retarder la publication du *Recueil.*

Henri Loménie de Brienne était le filleul de la duchesse de Longueville, mère du prince de Conti, à qui le *Recueil* était primitivement destiné, et à qui il fut dédié. Ancien ministre et sous-secrétaire d'Etat, il était tombé en disgrâce, et peu après, devenu veuf, il était entré à l'Oratoire (1663), où il avait été « reçu » le 24 janvier 1664. C'est alors, dit-il, « que je devins janséniste par pure complaisance pour la duchesse de Longueville, ma marraine (5) ». En effet, après sa conversion, elle s'était retirée à Port-Royal, dont elle était devenue la puissante protectrice.

En demandant à Brienne ce travail qu'il appelle « ingrat et fatigant », Mme de Longueville flattait les

(4) Cette épître n'est pas signée dans la première édition comme dans les suivantes. D'ailleurs il y a là une confusion; Batterel a voulu dire que La Fontaine est l'auteur de l'épître, et « peut-être encore de la préface »; il faut renverser la phrase.

(5) *Mémoires* (éd. Bonnefon), tome III, page 155.

goûts de son filleul et utilisait ses manies. Il poussait jusqu'à la folie (le mot est de Boileau) l'amour des vers, s'en escrimait avec fureur en latin et en français; il recherchait les poètes, fréquentait Racine, traitait en ami La Fontaine qu'il avait connu par le P. Desmares ou chez les Liancourt. Il passait son temps — ses manuscrits en font foi, — à copier des poésies recueillies un peu partout; il en faisait quelquefois la « censure » ou les corrigeait; n'avait-il pas signalé à Racine un changement à faire dans l'Ode « à la Nymphe de la Seine », et Racine avait adopté la retouche proposée. Hommage rendu à son talent que Brienne n'a pas voulu laisser ignorer à la postérité. Très certainement il ne doutait pas qu'il ne fût particulièrement qualifié pour composer le *Recueil* demandé par Mme de Longueville.

Mais le *Recueil* préparé par Brienne allait bientôt subir de sérieuses modifications. Soit que Brienne eût sollicité la revision de ce travail, soit qu'il se fût senti contraint à le faire approuver avant l'impression, le *Recueil* fut examiné par deux Port-Royalistes de marque : Arnauld d'Andilly dont la production poétique était considérable, et Gomberville (6) qui avait renoncé aux romans et à la poésie depuis qu'il s'était lié avec les Solitaires, et qui jouissait parmi eux d'une grande autorité. Ils ne se contentèrent pas d'une lecture superficielle et rapide; ils étudièrent le choix même des pièces réunies par Brienne, et y firent de notables changements, comme le révèle cette note inédite (B.N., f° 140, v°) :

Recueil des poezies. — Monsieur d'Andilly et M. de Gomberville reforment (7) le recueil de poesies que M. de Brienne veut donner au public. Ces Messieurs estiment trop les vers enflés; on n'a trouvé qu'une bonne stance dans *La Vie de Jésus Christ* de Monsieur d'Andilly, rien de l'*Imitation de*

(6) Voir en particulier Sainte-Beuve, *Port-Royal*, tome II, page 265.
(7) Le travail est donc sur le chantier, au moment même où écrit l'auteur anonyme.

J. C. de Corneille, assez dans Ménard que M. de Gomberville estime, peu dans... (8). Il y a plusieurs sonnets négligés et languissants; on a beaucoup desliberé scavoir si on mettrait l'ode de Monsieur Sarrasin à Monsieur le prince sur la prise de Dunkerque; on s'y est enfin resolu pour y mettre quelque chose de luy. Il y a de grandes beautés et de grands deffauts.

Brienne eut fort à faire pour défendre son choix contre les reviseurs qui voulaient lui imposer des sacrifices. Il garda un souvenir amer des difficultés qu'ils lui suscitèrent : dans les notes que vingt ans plus tard il rédigea dans sa prison de Saint-Lazare, il évoqua en termes irrités le souvenir d'une scène que lui fit Arnauld. C'était à propos d'une Ode de Segrais, « au Roy sur l'accommodement de Mademoiselle fait en mesme temps que celuy de Rome ». La page est savoureuse (*Ars.*, page 139) :

...M. d'Andilly ne voulut jamais permettre que cette ode galante fut placée dans le Recueil que M. de La Fontaine a publié à sa prière et à la mienne; et sur ce que je luy mandois que cette pièce ne contenoit rien qui pust choquer les oreilles les plus scrupuleuses et que M. de Vence [Godeau] ne la desavoueroit pas s'il l'avoit faite, il me répondit: « Osez-vous bien dire cela, non seulement d'un Evesque, mais d'un Chrestien, lors qu'il s'agit d'un Recueil où il ne doit rien (sic) avoir qui ne porte à la vertu? Confessez-vous: j'en suis scandalisé ». Voilà comme tous les jours il faloit estre aux prises avec ce bon, mais chagrin Viellard qui trouvoit du peché à mettre dans des vers: *la Mere des Charmes.* Aussi a-t-il tellement defiguré mon Recueil par ses dégouts et scrupules jansénistes, qu'il n'a pas eu l'approbation qu'il auroit receue s'il n'y avoit eu que Mr de La Fontaine, M. Racine et moi qui nous en fussions meslés; mais quand je le pourray, j'espere bien de le refaire tout entier, à ma manière, ou d'y adjouter au moins une quatrième partie et un jugement sur les pièces contenues dans les trois premières, que

(8) Ici la page du manuscrit s'achève : en passant à la feuille suivante, le copiste a omis de transcrire le nom du poète.

j'intituleray *le Recueil du Recueil,* et auquel je mettray en teste les vers suivants que j'ay faits sous le nom de M. de La Fontaine, quoy qu'il les eust sans doute tournez plus galamment que moy, si j'avois été en état de l'en prier. J'ay neanmoins, si je ne me trompe, tellement gardé son caractère que personne, si je ne l'eusse dit, n'eust su que cette Dedicace fût d'une autre main que la sienne (9).

La voici :

De par la Reyne d'Amathonte
J'adresse à la charmante Iris
Ce livre plein de doux Ecrits
Où l'Amour trouve mieux son conte
Que dans les trois Recuëil imprimez en petit
Par l'ordre d'Andilly ches Pierre le Petit.
Sans que j'en fusse autheur, j'en eus toute la peine,
Et le blasme par conséquent...

Et le tout (il y a encore 49 vers) est signé La Fontaine : on ne traite pas ses amis avec plus de désinvolture.

Dans l'intervalle de cette révision et de la publication, Brienne avait été, on le voit, dépossédé de son travail. Gravement compromis dans des affaires de jeu, il avait dû quitter l'Oratoire (11 février 1670); il se livra même à des indélicatesses qui faisaient dire à son ami Lancelot dans une lettre de janvier 1671 :

Le confrère joue d'étranges comédies depuis notre retour... Il est maintenant dans les Etats du duc de Mecklembourg qu'il a surpris ici [Paris] et dont il a tiré une somme considérable... Ses parents sont au désespoir, et ne cherchent que le moyen de le faire renfermer.

Revenu à Paris en 1673, Brienne fut exilé en différentes maisons de Bénédictins, puis en 1674 conduit par ordre du roi à Saint-Lazare : c'est là qu'il se souvint — mais pour le désavouer, — de l'ouvrage dont il avait jadis

(9) Dans un autre manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal (n° 5171), p. 138, on voit cette indication : « *Censure de l'Ode de M. Segrais au Roy* des vers, le tout fait par Brienne sous le nom de La Fontaine. »

revendiqué la paternité avec tant d'assurance. A présent, le Recueil de M. de Brienne était devenu « le Recueil de M. de La Fontaine »; c'est ainsi que le prisonnier de Saint-Lazare lui-même le désigne; plus loin encore (p. 96), il dit que l'Ode de Racine « à la Nymphe de la Seine » est dans le Recueil de La Fontaine de la nouvelle revision de l'auteur »; ces derniers mots ne sont pas clairs, mais ils laissent entendre que La Fontaine avait été substitué à Brienne comme éditeur même du *Recueil.* La part du fabuliste avait fini par dépasser de beaucoup celle qui lui avait été d'abord réservée : non seulement il avait écrit la dédicace de l'ouvrage (10), mais encore il avait veillé à sa composition et à sa publication. A-t-il composé aussi la *Préface,* comme on l'a dit parfois? C'est ce que nous allons maintenant examiner; cette recherche nous amènera à préciser quelques autres points.

§

Dès la publication de l'ouvrage, le nom de l'auteur de cette *Préface* anonyme (11) avait fait l'objet de la curiosité. Une tradition que mentionnent et accréditent en la répétant, les catalogues et les répertoires, désigne Nicole (12) ou Lancelot. Mais elle ne repose sur aucune

(10) Il ressort des termes mêmes employés par le poète qu'elle ne fut rédigée qu'après la révision d'Arnauld.

(11) On sait que l'anonymat, recommandé par Saint-Cyran, était de règle à Port-Royal.

(12) L'attribution la plus ancienne — du moins dans un texte imprimé — est due à Mathieu Marais (sa notice fut rédigée vers 1725); et encore il ne fait qu'enregistrer, sans la confirmer, l'opinion généralement admise :

« MM. de Port-Royal, dit-il, entreprirent de faire un Recueil de poésies chrétiennes et graves, où il ne fût point parlé d'amour, afin qu'on pût lire des vers innocemment. Ils y mirent une préface à leur manière, c'est-à-dire excellente, et où l'on croit reconnaître la main de M. Nicole... »

Le nom de Nicole s'imposait, faute de renseignements; car Nicole avait en quelque sorte la spécialité de ces préfaces : d'après des notes recueillies par Racine de ses conversations avec M. Nicole (voir l'édit. Gazier de l'Abrégé de l'histoire de Port-Royal, p. 197-199), c'est Nicole qui a fait « toutes les préfaces des Apologies des religieuses de Port-Royal », et de même il « a travaillé seul aux préfaces de la Logique »; sa facilité était très grande; et selon le témoignage d'un contemporain (B. N., f° 29), voici sur lui un jugement de Lancelot : « M. Nicolle a l'esprit très clair; il réussit mieux que M. Arnauld sur une préface, sur un sujet où il n'y a rien à dire... ».

preuve (13). On a nommé Brienne; mais lui-même (voir page 517), ne revendiquait que le choix des pièces, — du moins le choix primitif; il attribuait à La Fontaine l'épître dédicatoire, et ne disait rien de la préface. Batterel, qui s'est visiblement embrouillé dans les notes de Brienne (note 4), ne lui attribue pas la préface, et c'est tout ce qu'il importe ici de retenir (14).

Le seul document précis est donné par le manuscrit de l'Arsenal. Assurément, l'omission d'un mot cause quelque embarras; mais la rectification est possible; car suivant le ton usité habituellement par l'auteur pour rapporter un fait ou un jugement, il est facile et légitime de rétablir le mot oublié; voici donc la note (*Ars;* f° 31 v°) :

M. Nicolle [dit que] (15) Dodart médecin a fait la préface du recueil des poésies de M. de Brienne. Elle a esté reveue. M. Lombert y trouve bien à redire.

« MM. Arnauld et Nicolle n'approuvent pas... », et le reste de la note déjà rapportée (p. 514).

Voyons maintenant de quoi et de qui il est ici parlé.

Monmerqué, l'un des anciens possesseurs du manuscrit, a noté dans une marge qu'il n'avait jamais rencontré le « recueil des poésies de Brienne »; en effet, il n'a

(13) Si l'on a pu penser à Lancelot, c'est uniquement parce qu'il était le précepteur du prince de Conti, à l'instruction duquel le recueil était destiné.

(14) Rappelons que la question a été traitée par Adry (*Bulletin du Bibliophile*, 149, p. 227), selon qui la préface est de Lancelot; par M. Pierre-Paul Plan (*Mercure de France*, février 1903), qui l'attribue à La Fontaine. Plus récemment, dans sa *Vie de La Fontaine* (p. 229, note 2) M. Louis Roche, pour des raisons plausibles, mais non tout à fait convaincantes ne croit pas à Nicole, mais plaide en faveur de Brienne; M. Michaut (La Fontaine, tome II, p. 43, note 3) s'en tient à la tradition et accepte l'attribution à Nicole. Et voici que nous allons proposer un nom nouveau!

(15) Il serait également possible de lire : « *Selon* M. Nicolle... » — Mais si l'on préférait lire : « M. Nicolle, *selon Dodart médecin...* », une telle conjecture serait contredite par la suite du texte. D'abord, le témoignage de Dodart, qui, dans ce manuscrit de 400 pages n'est cité nulle part ailleurs, serait inattendu et de peu de poids; on comprend au contraire que, si, dès cette époque la préface était supposée de la main de Nicole, celui-ci ait cru devoir révéler le nom du véritable au-

jamais été imprimé, il est devenu le Recueil de La Fontaine, c'est-à-dire notre *Recueil des poésies chrétiennes et diverses,* publié en 1671, comme l'attestent les pièces de poésie désignées dans la note relative au « Recueil des Poezies ».

Le médecin Denis Dodart (1634-1707) était très estimé dans le monde janséniste, tant pour son savoir que pour « la grande douceur de son entretien » (B. N., f° 53 v°); au témoignage de Saint-Simon, c'était un « très savant et fort saint homme ». Après de brillantes études, il fit preuve d'une science qui lui valut les éloges de Gui Patin et qui devait le conduire plus tard à l'Académie des Sciences. Il devint le médecin des plus grands personnages, en particulier de la duchesse de Longueville, celle même qui confia à Brienne la préparation de notre *Recueil.* Il donna ses soins à Racine, à Boileau, à Nicole, à Bossuet qu'il assista à sa mort. Ami fervent de Port-Royal, il servit d'intermédiaire à plusieurs reprises entre le grand Arnauld et l'évêque de Meaux. A la mort de M. Hamon (1687), avec qui il était particulièrement lié, il devait devenir médecin de l'abbaye, et fut alors chargé de rédiger en latin les épitaphes des Solitaires; c'est à lui que Racine mourant confia le manuscrit de son *Abrégé de l'Histoire de Port-Royal.* Enfin, dit encore Saint-Simon « le roi avait toujours grande envie de le chasser de la cour pour son grand attachement à Port-Royal, sans avoir jamais pu trouver prise sur la sagesse de sa conduite. »

S'il nous semble que ses fonctions ordinaires ne désignaient pas particulièrement ce médecin de Port-Royal, si savant qu'il fût, pour composer cette préface toute

teur. De plus, il serait étrange que l'auteur de ces notes attribue à Nicole la préface d'un recueil de vers et dise aussitôt après que le même Nicole n'approuve pas qu'on s'occupe tant à faire des vers. Enfin on admet qu'une préface rédigée par Dodart ait été « revue » et que Lambert l'ait jugée sévèrement; mais pour une préface écrite par Nicole, il n'y a guère apparence.

littéraire, c'est peut-être faute de renseignements suffisants sur les habitudes des Solitaires : M. de Sainte-Marthe avait jadis engagé M. Hamon à écrire quelque chose sur l'Ecriture sainte : et le spirituel médecin avait écarté la proposition, en disant que c'était lui ordonner du vin émétique; mais peu après il composa un *Commentaire sur le Cantique des Cantiques.*

Avec Lombert, qui a « revu » la Préface de Dodart, on ne quitte pas Port-Royal. Mort vers 1670, par conséquent peu avant la publication de notre *Recueil*, il avait été très lié avec les Solitaires, parmi lesquels il semble avoir fait figure de savant, de grammairien et de critique littéraire. Il avait composé des traductions estimées d'auteurs profanes et de Pères, en particulier de saint Cyprien et de saint Augustin. « M. Lombert, dit un contemporain, pour la délicatesse et la connaissance de la langue, est un des plus fins de France » (B. N., f° 277, v°). Mais ses jugements littéraires, que notre manuscrit a conservés, ne témoignent pas d'un goût très sûr, ni très libéral. Sur la poésie en particulier il professait les mêmes idées qu'Arnauld et Nicole :

M. Lombert n'estime pas les vers, parce qu'on est contraint de faire des follies; on n'a pas la liberté de dire ses pensées. Tout le langage y est forcé (*B. N.* f° 257 v°).

Peut-être n'est-il pas absolument étranger aux idées jansénistes qui sont développées dans la Préface du *Recueil*. Mais qu'est-il resté de la revision de Lombert, ou plutôt qu'a-t-on fait du travail de Dodart?

Si Lombert y a trouvé « bien à redire », s'il l'a « revue » — avec d'autres sans doute, — on peut se demander si la Préface de Dodart n'a pas subi le même sort que le Recueil de Brienne; on « revoit »; on « reforme », et de ces remaniements sort une œuvre nouvelle. Au moment où nous pensions tenir le mot de l'énigme, faudrait-il poser de nouveaux points d'interrogation? Ce qui paraît

certain, c'est que cette *Préface* n'est pas de La Fontaine; car les idées qui s'y trouvent développées sont très générales et courantes à l'époque : La Fontaine aurait pu les contresigner, c'est certain; et si l'on a pu dire — avec raison, je crois — que ce n'est pas son style, ce ne serait là encore qu'une simple présomption dont on ne saurait se contenter. Mais l'*Avertissement* qui suit la *Préface*, et dont jamais on ne parle, me paraît apporter des indications plus solides qui contredisent l'attribution de la *Préface* à La Fontaine.

On peut s'étonner que cette belle page de critique n'ait pas attiré l'attention; elle constitue un document précieux pour l'histoire de la poésie au dix-septième siècle, en ce qui concerne spécialement l'influence de Malherbe et le goût même de La Fontaine.

Elle a pour objet d'avertir des quelques « changements » faits dans « quelques endroits de Malherbe » et de l'extrait « à la fin du second volume » où le texte corrigé, tel qu'il est inséré, est suivi du texte de Malherbe. De qui sont ces corrections? L'*Avertissement* ne le dit pas, mais Mathieu Marais nous le révèle à propos précisément de cet ouvrage :

> ...Nous finirons cet article en observant que notre Poète [La Fontaine] a corrigé dans le recueil, dont nous parlons, quelques endroits de Malherbe qui auroient mérité une plus grande perfection, *soit, dit-il, que Malherbe appréhendât la peine de les corriger, soit qu'il crût avoir assez fait pour la satisfaction de son siècle*. Il a mis un extrait de ces endroits changés à la fin du deuxième tome, et ils prouvent bien la justesse de son goût. M. Pélisson, dans son histoire de l'*Académie*, remarque que l'Académie françoise s'appliqua, en 1638, à examiner quelques stances de Malherbe... La Fontaine n'est donc pas le premier qui ait trouvé quelque chose à redire à Malherbe.

On ne saurait être plus affirmatif : c'est La Fontaine

qui a fait ces « changemens » au texte de Malherbe; voilà qui est d'un intérêt exceptionnel!

Revenons maintenant à l'*Avertissement*. Il contient un magnifique éloge de Malherbe :

Les ouvrages de ce grand homme sont d'un tel prix qu'il semble que toutes les paroles en doivent estre tenuës pour sacrées, et qu'on n'ait pû y toucher sans temerité. Aussi ces changements sont-ils en très petit nombre, et très peu considérables, et ne paroistront pas avoir esté faits sans quelque raison.

N'insistons pas sur la franchise ingénue de ces derniers mots, ni sur les « louanges » qui suivent. Mais une remarque glissée comme en passant mérite particulièrement d'être retenue.

Ce n'est pas icy que les loüanges de cet auteur doivent estre placées. On les auroit veuës ailleurs dans tout leur éclat, si *celuy qui a honoré ce Recueil d'une Préface* ne s'estoit point proposé de parler seulement de la Poësie en général, sans porter son jugement sur un auteur en particulier.

Les mots que nous avons soulignés sont assez significatifs : il en ressort que l'auteur de l'*Avertissement* n'est pas l'auteur de la *Préface*. Constatation importante, qui, rapprochée de la note de Mathieu Marais, permet de conclure que La Fontaine est l'auteur non seulement des « changemens » faits au texte de Malherbe, mais encore de cet Avertissement principalement rédigé pour les expliquer et les justifier : Mathieu Marais ne fait que préciser ce que la lecture attentive de l'*Avertissement* faisait conjecturer.

Deux observations de détail confirment encore cette attribution : c'est d'abord l'éloge à la fois réfléchi et enthousiaste de Malherbe, qui correspond exactement à l'admiration que La Fontaine a toujours professée pour

le poète dont il évoquait en vers dans la *Dédicace* même les « grands et superbes » Mânes. C'est aussi la façon dont l'auteur soumet ses corrections au jugement des lecteurs et déclare s'en rapporter à leur goût, même y faire appel : ce ton modeste et détaché est tout à fait dans les habitudes du fabuliste (16).

La part de La Fontaine dans la préparation et la publication même du *Recueil* a été certainement plus grande qu'on ne l'a cru : il ne s'est pas contenté de prêter son nom, de rédiger la *Dédicace*, d'insérer dans le troisième tome quelques-unes de ses récentes productions (17); on peut le considérer comme l'auteur de cette anthologie. Port-Royal, qui en avait repris et poussé la publication, dut lui savoir gré de son zèle, mais on ne le tint pas quitte, on lui demanda encore autre chose. En effet, à la suite des lignes citées plus haut, Mathieu Marais écrit :

> Ces Messieurs de Port-Royal ne furent pas contens encore de ce recueil, dont la satisfaction étoit très équivoque. Ils lui donnèrent le sujet de la vie d'un Père de l'Eglise, tirée de Saint Jérôme, pour mettre en vers. Il en fit le poème de la Captivité de Saint Malc... Il y fait une sorte d'abjuration de ses Contes; il dit à sa Muse:
>
> Bannis-en ces vains traits, criminelles douceurs,
> Que j'allais mandier jadis chez les neuf sœurs.

Mathieu Marais a raison d'indiquer l'influence que Port-Royal exerçait à ce moment sur La Fontaine : en reniant cette partie de son œuvre, La Fontaine était sincère, comme il le fut chaque fois qu'il promit de renoncer à écrire des *Contes;* il s'appliqua donc de son mieux à célébrer les vertus de saint Malc et à contenter ses amis les Solitaires. S'ils lui avaient demandé ce poème comme un acte de « pénitence », — mot sans doute plus

(16) Voir en particulier F. Gohin, *L'Art de La Fontaine dans ses Fables*, p. 27 et la note.
(17) Seize fables, quatre fragments de *Psyché*, une élégie, une ode, un psaume.

exact que celui de « pensum », également risqué par Sainte-Beuve, — La Fontaine l'accepta avec soumission, et n'en garda pas rancune.

« La Fontaine, dit Sainte-Beuve, s'était laissé débaucher à Port-Royal, il se laissa rapatrier à l'Hôtel de Rambouillet. » Sans se laisser endoctriner, La Fontaine resta fidèle, on peut le croire, à ses amitiés jansénistes, comme aux autres; mais bientôt (1674) et coup sur coup Arnauld d'Andilly, le duc et la duchesse de Liancourt disparurent. Du moins, malgré les relations que La Fontaine entretint dans un tout autre milieu, il n'oublia pas tout à fait son ancien collaborateur; ses œuvres en témoignent.

Des *Vies des Saints-Pères des déserts,* traduites par Arnauld d'Andilly, le poète a tiré le sujet de la fable *le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire,* qu'il a placée à la fin du dernier livre de ses *Fables* comme le couronnement de son œuvre. Il y donne naturellement la préférence au Solitaire; mais il ne s'agit plus de la solitude pleine d'une « douceur secrète », propice aux rêveries et à l'inspiration poétique; la vie solitaire est considérée ici comme le seul moyen de « se connaître »; cette conception n'a rien de particulièrement janséniste, puisque la sagesse antique pourrait la revendiquer comme un de ses préceptes les plus élevés et les plus universellement consacrés; mais La Fontaine n'en a pas exclu toute pensée religieuse; car, dit le « Solitaire » :

Apprendre à se connaître est le premier des soins
Qu'impose à tous mortels la Majesté Suprême.

Qu'impose à tous mortels la Majesté Suprême. Arnauld d'Andilly, qui avait composé une *Ode à la Solitude* d'un caractère autrement chrétien, n'aurait pas désavoué cette paraphrase du texte qu'il avait peut-être signalé lui-même à La Fontaine. Voici enfin un fait plus significatif encore : le dernier livre des *Fables* n'a pas encore

paru, et La Fontaine, dont la santé est ébranlée, semble avoir dit un adieu définitif à la poésie profane : il a rimé le *Dies irae*, la prose *Lauda Sion*; il travaille en particulier à une paraphrase poétique des *Hymnes*. Elle s'est perdue, mais à son sujet le poète nous donne lui-même une indication précieuse dans une lettre à Maucroix du 26 octobre 1693 :

Je t'envoyray aussi toutes mes hymnes, quand je les auray mises un peu plus au net; tu les compareras à celles de messieurs de Port-Royal qui sont dans les *Heures*, imprimées sous le nom de M. du Mont; si ce livre n'est en ton pays, je te l'envoyray.

Ce livre, c'est en effet le bréviaire de Port-Royal; ces *Hymnes de l'Eglise pour toute l'année, traduites en vers françois par le sieur Dumont, sont à la suite des Heures dites de Port-Royal* (Paris, 1650, in-12 (18). Or, le « sieur Dumont » n'est autre que Lemaistre de Saci, dont précisément plusieurs poèmes figuraient dans le *Recueil*.

Si vagues ou si intermittentes qu'on les suppose, les relations de La Fontaine avec Port-Royal ne datent pas de la publication de ce Recueil et se sont prolongées au delà. Serait-il téméraire de penser qu'elles ne furent pas seulement littéraires? Dans la Dédicace du *Recueil*, La Fontaine dit qu'il a agi « par obéissance »; ce mot et l'accent dont il parle des Solitaires semblent révéler un sentiment de déférence et de respect. Malgré les objections que son épicurisme opposait à la doctrine « un peu triste », il est vraisemblable que La Fontaine a partagé à l'égard des Jansénistes l'admiration de Racine et de Boileau. On peut même se demander si ses sympathies pour quelques-uns d'entre eux ne contribuèrent pas à

(18) M. de Saci avait traduit une partie seulement des *Hymnes* (celles des dimanches et fêtes), et Racine une autre partie (les *Hymnes* des Féries parues dans le Bréviaire de Le Tourneur en 1688). Chose curieuse! La Fontaine ne reprit que la traduction des *Hymnes* traduites par M. de Saci, sans toucher à celles que Racine avait mises en vers. Corneille avait fait paraître en 1670 une traduction complète.

entretenir en lui ce fonds de sérieux qui transparaît dans ses meilleures Fables, et à préparer la voie aux derniers retours de sa pensée. C'est que dans son ingéniosité séduisante, le caractère de La Fontaine, comme sa vie, présente de singuliers contrastes; ses ouvrages, qui sont l'image exacte de sa nature énigmatique et diverse, révèlent en lui un méditatif non moins qu'un artiste.

FERDINAND GOHIN.

L'ASSAUT DE PARIS

CHRONIQUE DE FRANCE EN QUATRE ACTES

—

A Monsieur Jean de Rovera.

PERSONNAGES

YSABEAU DE BAVIÈRE, la grosse veuve du roi fou Charles VI.
YOLANDE D'ARAGON, mère du roi René, autrefois admise au Conseil de Charles VI.
YSABELLE DE LORRAINE, épouse du roi René.
AGNÈS SOREL, dame d'honneur d'Ysabelle, alors toute jeune fille (1).
LES QUATRE SUIVANTES d'Ysabeau.

L'ISLE-ADAM, gouverneur de Paris, au nom des Bourguignons et des Anglais.
SIR THOMAS RADCLIF, capitaine anglais.
LA HIRE.
GILLES DE RETZ, maréchal.
GUY DE LAVAL, écuyer, compagnon de Jeanne d'Arc.
PIERRE DE BRÉZÉ, écuyer-page d'Ysabelle, amoureux d'Agnès Sorel.
LE PORTIER d'Ysabeau.
UN CAPITAINE ARMAGNAC.
HAFIZ, MOURAD, nègres au service d'Ysabeau.
ASTROLOGIENS.
BOUFFONS.
MAITRES A DANSER.
BALADINS D'EGYPTE.
MÉNESTRELS.

(1) Née entre 1409 et 1415 selon la plupart de ses biographes.

ACTE PREMIER

Le 7 septembre 1429, veille de la Nativité de Notre-Dame.

Une grande salle aux murs historiés dans le château de Beauté, entre Nogent et Vincennes. Hautes fenêtres gothiques d'où l'on aperçoit, au fond, un paysage de parc et les contreforts du château; à gauche, un paysage de plaine semé de bosquets. Les vitraux blancs, à peine teintés de fluorescences d'azur, laissent rire aux yeux l'après-midi d'un beau jour. Dans le fond, large porte ogivale donnant sur le palier et la galerie extérieure et que masque une tenture cramoisie, écussonnée des armes de France et de Bavière; une autre porte, étroite, au premier plan senestre. Une issue à droite presque invisible ouvrant sur l'escalier descendant aux souterrains.

Ici et là cathèdres, escabeaux, et vers le centre, au premier plan, une table.

Au lever du rideau des ménétriers accroupis jouent du rebec et du tambourin. Ils accompagnent d'un rythme vif la danse, la « morisque » ballée par quatre suivantes de la reine Ysabeau. Plutôt commères que damoiselles, ce sont dames Philiberte, Radegonde, Perrenelle et Regnaude.

Elles glissent le pas, sautillent, se plongent en révérences, suivant les indications de quatre « maîtres à danser » ou baladins d'Egypte. Ces dames et les baladins sont vêtus de robes d'Orient bizarrement peinturées. Ils ont aux jambes et aux mains des douzaines de sonnettes et sur la tête des chapeaux garnis de fleurs naturelles. Mais chacune des dames trimbale sous son menton une longue barbe postiche, annelée à l'assyrienne et d'un noir bleuâtre, soutenue par deux fils d'argent enroulés aux conques des oreilles.

Sous la lumière crue de la fenêtre, tout au fond, deux nègres gigantesques, le corps entièrement nu, ceinturé pourtant d'une écharpe zinzoline. L'un, Hafiz, porte un sabre qu'il berce contre sa poitrine et somnole; l'autre, Mourad, se tient les bras croisés, un fouet de cuir pendant à son poignet gauche. Sous leurs yeux, trois bouffons couchés sur le ventre (messires le Boiteux, le Borgne et le Bossu) jouent aux dés, grimacent et rient.

Bien au centre de la scène, au premier plan, assise près de la table, sur une immense cathèdre ressemblant à une petite cathédrale, la veuve du roi fou Charles VI, la reine-mère Ysabeau, énorme et podagre, les joues épaissement fardées de rouge corallin, dresse, en manière de sceptre et de main de justice, son bras mons-

trueux et sa fine main bercée pour une dénégation. Elle s'entretient, le hennin à tourelles penché vers eux, avec trois astrologiens. — Instruments et cartes astrologiques sur la table.

SCENE PREMIERE

La reine YSABEAU, ses quatre dames: PHILIBERTE, RADEGONDE, PERRENELLE, REGNAUDE, ses trois ASTROLOGIENS, ses trois bouffons: messires LE BOITEUX, LE BOSSU et LE BORGNE, ses deux nègres: MOURAD et HAFIZ, des MENETRIERS, des BALADINS D'EGYPTE.

YSABEAU. — Allons donc! Suis-je née de ce jour?

PREMIER ASTROLOGIEN. — Les astres qui présidèrent à votre naissance, les voici : groupe de nobles étoiles aux combinaisons délicates!

DEUXIÈME ASTROLOGIEN. — Le Bélier, le Lion et le Sagittaire sont de la nature du feu.

TROISIÈME ASTROLOGIEN. — Oui, mais conjoints, ils sont toute rosée bienfaisante.

PREMIER ASTROLOGIEN. — Madame Ysabeau, regardez avec nous *la maison céleste*.

HAFIZ, *piquant son sabre au parquet*. — Dites : madame la reine!

TROISIÈME ASTROLOGIEN. — Le thème astrologique est de savoir...

YSABEAU. — Mes petits gobe-ciel, je n'entends rien à vos songes et mensonges.

DAME PHILIBERTE, *s'arrêtant de danser et retirant sa barbe*. — Si fait! vous y croyez, chère madame Ysabeau.

HAFIZ, *piquant son sabre au parquet*. — Dites : madame la reine!

YSABEAU. — Dame Philiberte, mécréante, rajustez votre barbe. (*Rire général. Aux danseuses :*) Et toutes quatre, mes bonnes amies, glissez le pas, sautez, trottez, voltigez, imitez bien vos maîtres égyptiaques.

DAME PHILIBERTE. — Ce sont flammes. Je ne puis

comme eux allier le pas de cinq au pas de sept, non, madame la reine, sans me rompre le cou.

DAME REGNAUDE. — Ni moi le pas de haine au pas d'amour.

DAME RADEGONDE. — A quoi bon faire ciseaux de mes jambes? Je n'en couperais point le parquet.

DAME PERRENELLE. — Et moi je ne puis glisser la révérence cornue. Ou je tombe.

YSABEAU. — Vous êtes des sottes et des lourdaudes. J'appelai devers nous en notre Château de Beauté, où mes bons amis anglais me tiennent quasiment prisonnière, j'appelai ces baladins pour faire de mes dames et vitement! des abeilles, des papillons, des sauterelles, non des éléphants. A votre âge, je tournoyais avec tant de souplesse qu'on ne me voyait pas. En vérité l'on m'eût crue transparente. (*Stupeur des astrologiens, sourire des dames.*) Vous ne serez, en temps convenable, prêtes à divertir d'une ballerie au goût du jour, de cette morisque à sonnettes qu'il affectionne, mon beau cousin Philippe de Bourgogne sur nos terres vincennoises, lorsque monseigneur nous reviendra de ses états de Flandre pour gouverner Paris; et, certes, il le gouvernera mieux que nos couards d'Angleterre. Le duc ne saurait plus tarder. On se révolte, on caboche de nouveau dans cette ville et les Armagnacs y redressent leur goule immonde. Bedford y perd son latin et ses goddem. (*Elle rit.*) Mais tout ceci ne vous regarde. Allons, allons, dansez! (*Aux bouffons.*) Et vous, mes follets, vous êtes lugubres. Haussez vos crêtes un peu! Qu'avez-vous donc? la jaunisse noire? Houp! seigneur le Bossu, maître le Boiteux, messire le Borgne, houp! houp! sautez!... entraînez-les!... (*Le gringottement des rebecs et le tapotis des tambourins bruissent derechef et les bouffons se mêlent à la danse. Aux astrologiens.*) Revenons, cafards, à vos rêves et menteries.

PREMIER ASTROLOGIEN. — L'art divinatoire n'est songe ni mensonge, et s'il vous plaît, madame Ysab...

HAFIZ, *la pointe du sabre au parquet.* — Dites : madame la reine!

PREMIER ASTROLOGIEN. — Madame la reine, s'il vous plaît suivre notre géomancie astrologique...

YSABEAU. — Enfin l'horoscope est tiré, n'est-ce pas? Concluez!

PREMIER ASTROLOGIEN. — Je suppute, j'induis, je ne conclus pas.

YSABEAU. — Répondez nettement. Où s'arrêtera dans ses victoires le soi-disant dauphin de France?

PREMIER ASTROLOGIEN, *hésitant.* — Qui? votre fils?

SECOND ASTROLOGIEN. — Votre fils Charles?

YSABEAU. — Eh! oui, broute-lune! Charles! Charles! mon fils, mon fils dément! et bien plus fol qu'on ne vit jamais son père — il ne me reste que celui-là pour ma damnation — Charles, qui baissant la nuque sous les ordres d'une harpie, les cris d'une sorcière, eut l'impudence d'aller se faire sacrer dans Reims; mais, par le Maufait! ce sacrement ne compte pas.

TROISIÈME ASTROLOGIEN. — Il dut y avoir, en effet, substitution du diable au messire évêque.

YSABEAU. — Fariboles! (*Au premier devin.*) J'attends, maître astrologien.

PREMIER ASTROLOGIEN. — Eh! bien, voilà...

YSABEAU, *vers les musiciens.* — Plus sourd, taborins et rebecs.

PREMIER ASTROLOGIEN. — Hum! voilà... (*Tout en dansant, les bouffons et les dames s'approchent de lui, à pas feutrés et le cou tendu.*) Hum... hum... Si les seigneurs de la triplicité et de la lumière conjonctionale, le Bélier, le Lion et le Sagittaire, sont conjoints l'un à l'autre (*rire des dames et des bouffons qui s'arrêtent de danser*) oui! conjoints... le premier au second, le second au troisième...

DAME PHILIBERTE, *pouffant dans sa main.* — A la queue leu-leu!

DAME RADEGONDE. — Tels des chiens en chasse.

LES BOUFFONS, *se roulant à terre.* — En chasse! hi! hi! hi! en chasse! le Lion? le Bélier? hi! hi!

MAITRE LE BOITEUX. — Donc, à la cul lu-lu.

DAME PERRENELLE. — Non, ils sont trois. Le dernier que fait-il?

MAITRE LE BOSSU, *se dressant.* — Le Sagittaire, il enflèche les deux autres!

Esclaffements de rire.

YSABEAU. — Silence, cour des miracles! caquettes, plus un mot!

PREMIER ASTROLOGIEN, *interloqué.* — A la queue leu-leu, dis-je... non! mais conjoints l'un à l'autre, justement comme ils le furent la nuit dernière, ils présagent une délivrance de catastrophes, de nouvelles prospérités, enfin le grand triomphe.

YSABEAU. — Délivrance pour qui? triomphe pour qui?

PREMIER ASTROLOGIEN. — La *maison du ciel,* selon votre désir, ne fut consultée que pour vous, madame, et monseigneur de Bourgogne.

Hafiz joue du sabre.

TROISIÈME ASTROLOGIEN, *corrigeant.* — Pour vous, madame la reine, et le duc Philippe.

YSABEAU. — Et pour mon petit fils Henry VI, je pense?

PREMIER ASTROLOGIEN. — Certes.

TROISIÈME ASTROLOGIEN. — Nenni, compère! vous l'avez oublié.

DEUXIÈME ASTROLOGIEN. — J'y ai songé, moi.

YSABEAU, *à part.* — Tant pis... (*Aux devins.*) Et tant est?

PREMIER ASTROLOGIEN. — Tant est qu'une des Bonnes Villes de votre Ile-de-France...

TROISIÈME ASTROLOGIEN. — Et nous croyons Senlis...

PREMIER ASTROLOGIEN. — Où le roi de Bourges...

Ysabeau. — Roi de rien!

Premier astrologien. — ...ses bonnes troupes et cette fille démoniaque, cette Jeanne d'Arc, ont arrêté leur marche, verra le terme de leur succès.

Ysabeau. — Or donc, Paris sera sauvegardé.

Deuxième astrologien. — Et le royaume sauvé.

Ysabeau, *plongeant son regard dans les yeux du devin.* — Le royaume d'Henry VI?... (*Après une lente pause.*) Bah! je l'ai voulu et feu notre seigneur. C'est bien ainsi.

Premier astrologien. — Et la Pucelle sera navrée.

Ysabeau. — A mort?

Premier astrologien. — A mort.

Deuxième astrologien. — Pourquoi dites-vous à mort? Qui vous l'indique?

Premier astrologien, *l'ongle sur une carte.* — Noyée ou brûlée, je vois cela.

Deuxième astrologien. — Je le vois comme vous, mais quand elle sera prise.

Premier astrologien. — Non! car elle ne sera prise.

Troisième astrologien. — J'opine : elle sera prise et brûlée — sans mal pour elle, d'ailleurs, on ne brûle pas l'enfer.

Deuxième astrologien, *hurlant.* — Le ciel moins encore!

Troisième astrologien, *de même.* — Les fées sont de l'eau et du feu!

Premier astrologien. — Elles sont chair!

Tous trois, *ensemble.* — Satan! — Boue! — Strige! — Astaroth! — Béelzébuth!

Les astrologiens s'entrebattent.

Ysabeau. — Ici, Mourad! (*Le nègre bondit sur eux, levant le fouet. Cris des dames.*) Charognes, répondez! (*Les astrologiens cessent de se battre.*) Etes-vous toujours boutés à croire que les faits de la Pucelle sont choses miraculeuses?

Premier astrologien. — Elle vient du diable ou de Dieu.

Troisième astrologien. — Du diable!

Deuxième astrologien. — De Dieu!

Nouvelle bataille.

Ysabeau. — Mourad, fais-nous taire aux dents cette canaille! (*A coups de fouet, Mourad besogne au visage ou sur le dos des compères qui, reculant, se houspillent encore jusque dans le fond de la salle. Ysabeau rit aux éclats.*) Hafiz! mes bouffons! vite, à la rescousse! Et faites-leur voir des constellations. (*Elle rit de plus belle. On voit l'abîme de sa gorge et ses quatre mentons ondulent. Soudain, froidement vers ses dames.*) Eh! bien, vous, sautez! (*Reprise de la musique et du ballet. Entre le portier d'Ysabeau se frottant les côtes.*) Que viens-tu grouiller ici, toi, seigneur portier? Il en fait une mine! Je ne veux personne, tu le sais, que mes gens, mes dames et ceux-là qui dansent.

SCENE II

LES MEMES, LE PORTIER.

Le portier, *geignant.* — Madame la reine, je suis votre portier, mais ce n'est pas une raison...

Ysabeau. — Va-t'en!

Le portier. — Madame, ces deux-là m'ont chauffé les oreilles, puis ils m'ont cinglé, et me cingleront encore si je ne vous avise de leur venue.

Ysabeau. — Qui, ces deux-là?

Le portier, *désignant la porte restée ouverte.* — Ces deux-là dehors. Messire de l'Isle-Adam et messire Thomas Radclif nous viennent, l'un de Paris, l'autre de Vincennes, et demandent jusqu'à vous le passage. (*Se tenant les reins.*) Ils y tiennent beaucoup. Surtout l'Anglais.

Ysabeau. — L'audace est grande.

Le portier, *même jeu.* — Ils me l'ont fortement témoigné.

Ysabeau. — Non!... Hafiz! Mourad!

Le portier. — Attendez! Ils veulent incontinent vous parler de choses graves, du... du soi-disant dauphin.

Ysabeau, *gonflant le dos et roucoulant.* — Ne me laissera-t-on jamais seule avec mes chagrins? (*Interloquement général. Danse et musique cessent.*) J'accueillerai le Bourguignon, l'Anglais je n'en ai que faire.

Entre brusquement sir Thomas Radclif et derrière lui, très digne, paraît messire de l'Isle-Adam. Le portier bousculé grogne et s'esquive.

SCENE III

LES MEMES, THOMAS RADCLIF, L'ISLE-ADAM.

Thomas Radclif. — Vous accueillerez tous deux, madame!

Ysabeau. — On me violente! Et c'est toujours les Anglais!

Radclif. — Non pas! messire de l'Isle-Adam me suit.

Ysabeau. — Capitaine aux ordres du Régent damné!

Radclif. — Mais excellent Bourguignon, ce qui ne saurait vous déplaire.

Ysabeau. — L'insolent!

Radclif. — Qui plus, gouverneur militaire de Paris. Avez-vous d'autres titres, messire?

L'Isle-Adam, *s'inclinant devant Ysabeau.* — Plein de respect pour votre majesté.

Ysabeau, *larmoyante.* — A vous donc, messire, je le répéterai encore : je veux rester seule.

L'Isle-Adam, *regardant l'assemblée.* — Seule?

Ysabeau. — Solitaire dans mon ombre et ma peine avant de mourir.

RADCLIF, *caressant sous la barbe le menton de dame Perrenelle.* — Vous n'en prenez pas le chemin. La solitude est le royaume des consciences tranquilles.

Il arrache la barbe. Cris aigus de la dame. Les autres dames, vivement, retirent leurs postiches.

YSABEAU. — Butor!

L'ISLE-ADAM. — Messire, vous offensez la reine, et m'offensez!

RADCLIF, *tournant sur lui-même.* — La reine? quelle reine? Ah! fort bien. Mais non, je réponds de tierce à quarte à son « Régent damné ».

Il jette la barbe en l'air.

YSABEAU. — Oui, damné, pour m'avoir tenue hors la vie de mon petit-fils Henry!

RADCLIF. — Et cet enfant hors de mauvais exemple.

L'ISLE-ADAM. — Oh! messire, prenez garde.

RADCLIF, *saluant ironiquement.* — Je suis le fidèle écho de monsieur de Bedford. Madame tient toutes les flammes d'enfer à sa disposition, je le savais de reste.

YSABEAU. — Damné pour la honte abominable, et qui rejaillit sur moi, de mon fils Charles qu'avec vos Anglais il nomme un bâtard! (*Radclif impatient fait claquer ses doigts*) pour son dédain grotesque envers moi, légitime Régente, moi, reine de France par la volonté de Dieu...

RADCLIF, *entre ses dents.* — Ou du diable.

YSABEAU. — ...pour m'avoir dépouillée de mon apanage, m'avoir volé mes terres, volé mes châteaux...

RADCLIF. — Hors celui-ci, belle reine, où vous folâtrez.

YSABEAU. — Hors celui-ci qui m'appartient!

RADCLIF. — Vous le reconnaissez...

YSABEAU, *à l'Isle-Adam.* — Ce château qui ne me fut point volé, grâce à la justice de mon cousin de Bourgogne, votre maître. (*L'Isle-Adam salue, Radclif ricane, Ysabeau reprend de plus belle :*) Damné le Bedford, lui,

cent fois damné pour me tenir dans une mortification de chaque jour, en dépit d'un traité loyal de notre part, fourbe comme toujours de la part anglaise, que nous signâmes à Troyes feu mon noble époux, moi-même et feu Henry V...

RADCLIF. — Oh! la, la! vieilles neiges et que durent fondre tous ces feux!

Il rit de son mot à pleine gorge.

YSABEAU. — Damné...

RADCLIF, *soudain flegmatique.* — Il vous en reste? Continuez, madame.

HAFIZ. — Dites : madame la reine!

RADCLIF. — Arrière, cheminée de gable!

YSABEAU. — ...pour m'avoir enclose ici, dans l'ombre d'une misère putride, rognant sur tout, mon nécessaire, mes vêtements, mes vivres — ne suis-je pas une chienne à qui de temps à autre on jette l'os pourri? — dans l'irrespect enfin et dans la crasse de serviteurs bourgeois et populaires!

L'ISLE-ADAM, *à part.* — Nous y voilà!

Sursaut des dames, grognement des bouffons. Mais à partir de ce moment dames et bouffons, glissant dans les coins ou passant derrière la vieille reine, lui tireront la langue ou lui feront des pieds de nez, que réprimeront Hafiz et Mourad.

RADCLIF, *désignant les nègres.* — Populaires? Qui vous impose ces hommes de couleur triste?

YSABEAU. — Mais surtout damné, au delà de tout encore! pour m'avoir fait appeler les foudres de l'Angleterre et de la Bourgogne — celles de Dieu peut-être (*elle se signe*) — sur la couronne royale, en déclarant mon fils Charles, plutôt que justicier des crimes de Jean sans Peur, assassin de Jean sans Peur.

RADCLIF, *d'une voix éclatante.* — Nous y voilà!

YSABEAU. — Or, j'avais le choix alors. Que seriez-vous en France, godons, si j'avais autrement choisi?

L'Isle-Adam. — A mon tour, madame, je vous conseille l'emploi de mots plus honnêtes. Votre justice, unie à l'orgueil du sceptre, fit le choix convenable et à la mesure de cet attentat.

Radclif. — L'orgueil du... Voilà bien de ses soucis! Elle ne parle que d'elle-même, en vieille femme.

Ysabeau. — Oh! oh! je l'étranglerai devant que je n'étrangle le Bedford!

Elle veut dans sa rage se soulever et le fait un peu à la force des poignets, mais suffoquant elle retombe en la cathèdre, vaincue par le poids de sa chair. A la dernière insulte de Radclif, Mourad et Hafiz se sont jetés sur lui pour le châtier, mais Radcliff a tiré son épée, ce qui les tient sur place, quoique prêts à bondir encore.

Radclif, *remettant l'épée au fourreau.* — Monsieur de Bedford n'est là pour ouïr ces fleurettes. Moi, je les entends.

L'Isle-Adam. — Et vous y répondez!

Radclif. — Je les retiens. Or, vous le savez, j'ai le commandement, en son absence, de ses bonnes troupes autour de la capitale française du roi Henry...

L'Isle-Adam. — Deux cents archers, c'est peu; d'ailleurs gens de police.

Radclif. — ...et la garde de son honneur au milieu de vos Français, voire devant madame. Et c'est beaucoup.

Ysabeau, *haussant les épaules.* — Enfin, l'Isle-Adam, que vintes-vous ici troubler ma piteuse retraite? Celui-là, passe encore... l'aide-bourreau!... mais vous?

L'Isle-Adam. — Sur l'ordre de monseigneur Philippe de Bourgogne...

Ysabeau. — Quoi? de mon cousin très aimé?

L'Isle-Adam. — Il vous faut...

Radclif, *brutal.* — Assez de bavardages! il vous faut rentrer dans Paris!

YSABEAU. — Je ne vous interroge pas. (*Avec dédain.*) Que dit ce prévôt?

L'ISLE-ADAM. — La vérité, madame. Il y a grand'hâte.

YSABEAU. — Battus? les Anglais sont encore battus?

L'ISLE-ADAM. — Oui, sous Lagny.

RADCLIF. — Oh! battus! En retraite volontaire.

L'ISLE-ADAM. — Non pas. En fuite chaude vers la Normandie, Xaintrailles et Dunois à leurs trousses.

YSABEAU. — Pff! les beaux vainqueurs d'Azincourt! J'eus bien tort, et mon époux que Dieu absolve, de vouloir fonder un empire sur leur courage.

Radclif lève une main sur la reine.

L'ISLE-ADAM. — Calmez-vous, *sir*, ou je lèverais ceci. (*Du poing il frappe la garde de son épée.*) Bref, toute la campagne aux entours de Paris est maintenant infestée d'Armagnacs.

YSABEAU, *riant misérablement.* — Les troupes de mon fils et de la Pucelle! Fuir devant un jupon!

RADCLIF. — Madame!

YSABEAU. — Un chignon, si vous préférez!

L'ISLE-ADAM. — Moins nous inquiètent les troupes du soi-disant dauphin que ces bandes isolées de routiers et d'écorcheurs. Partout cela pullule. Il en sort des mottes, des pierres, des bosquets plus qu'on ne vit jamais d'escargots, de lièvres ou d'écureuils. Nous craignons pour votre sûreté.

YSABEAU. — J'ai ma garde.

L'ISLE-ADAM. — Vingt hommes et des plus chenus.

YSABEAU. — C'est vrai. Un cadeau de Bedford. Ils ronflent tout le jour dans mes fossés.

Radclif se met à rire. Silence pendant lequel Ysabeau, le dévorant des yeux, tente une fois encore de se dresser.

L'ISLE-ADAM. — Déjà l'on m'a signalé, au-dessus de Nogent, la troupe des compagnons de La Hire. Ils siègent

ils ne bougent pas, mais, dit-on, regardent vers ce château.

YSABEAU. — Eh bien! le duc de Bedford défendra mon asile.

L'ISLE-ADAM. — Impossible : monseigneur le Régent, depuis hier, a gagné ses marches normandes.

YSABEAU. — En Normandie, lui aussi! Mais c'est gros rendez-vous là-bas? Pourquoi faire? pour croquer des pommes?

L'ISLE-ADAM. — Il est aux Andelys, en leur Château-Gaillard où le connétable de Richemond lui taille des croupières.

RADCLIF. — Non point!

L'ISLE-ADAM. — Si fait!

RADCLIF. — Vous parlez en bien mauvais Bourguignon, messire.

L'ISLE-ADAM. — Vous, en trop bon Anglais.

YSABEAU, *pouffant de rire.* — Il croque des pommes, Bedford! Il croque des pommes! (*A ses bouffons.*) Vous les aimez beaucoup, mes follets! Tirez, tirez au Château-Gaillard. Il croque des pommes. Allez donc l'y aider.

LES BOUFFONS, *le mufle en avant, faisant mine de croquer et, l'un derrière l'autre, se dirigeant vers la porte du fond.* — Ham! Ham! Ham!

RADCLIF *en saisit un par la ceinture et, le rejetant, abat les deux autres.* — Allez croquer le parquet!

YSABEAU, *sans s'émouvoir.* — Pommes d'été ou pommes d'hiver? D'hiver sans doute? A cet instant de l'année, elles doivent être encore bien surettes. Oui, elles sont très amères. Bouffons, ne croquez plus, Bedford s'en charge.

RADCLIF. — Mais il pense à vous...

YSABEAU, *faisant claquer un baiser.* — Le cher homme!

L'ISLE-ADAM, *avec intention.* — Et le duc Philippe, mon maître, bien que lointain, pense à vous.

YSABEAU. — Celui-là est en Flandre. — Jeanne, tu peux passer!

RADCLIF. — Allons! allons! à Paris!

YSABEAU. — Non! jamais!

L'ISLE-ADAM. — Cependant, madame...

YSABEAU. — Pas avec des Anglais qui m'outragent, qui me laisseront huer, comme il fut l'an dernier, d'un peuple ingrat, de bourgeois imbéciles et de ces méchants clercs de l'Université.

L'ISLE-ADAM. — Bon! quelques Armagnacs, nous en viendrons à bout.

RADCLIF. — Je vous défendrai, moi!

YSABEAU. — Vous?

RADCLIF. — Moi.

YSABEAU, *riant frénétiquement.* — Vous qui fuyez devant une femme!...

L'ISLE-ADAM. — Résistez à la colère, seigneur!

RADCLIF. — Que dites-vous là, seigneur? Suis-je en colère? (*Saluant Ysabeau d'une feinte révérence, tout en pinçant le menton à dame Perrenelle.*) Et vous, madame, que peut reprocher, je vous le demande, votre solitude bavaroise à notre sollicitude anglaise?

YSABEAU. — Il recommence. A toi, Mourad!

Mourad lève le fouet au-dessus de la tête de Radclif et le fait claquer dans l'air; il va l'en frapper.

L'ISLE-ADAM, *une main vers lui et se penchant sur Ysabeau.* — Non, madame. Laissez tomber ces mots. Je me charge courtoisement de l'en faire repentir.

RADCLIF, *hautain.* — Courtoisement?

L'ISLE-ADAM. — Et bientôt. (*Caressant la garde de son épée.*) Souvenez-vous...

RADCLIF. — Au gré de votre seigneurie, car sans elle je fusse devenu l'âne rayé d'une putain!

L'ISLE-ADAM. — Vous l'aurez voulu! (*Il tire l'épée. Radclif reculant d'un pas en fait autant. Mouvement de

frayeur, cris des astrologiens, des dames, des bouffons, des ménétriers, qui, tout tremblants, mais bons curieux, se rangent en demi-cercle. L'Isle-Adam, abaissant son arme :) Non! Je vous tiens pour fol, et plus en rien garant de l'honneur d'Angleterre.

RADCLIF. — Qui ne vous regarde!

L'ISLE-ADAM. — Jetez votre épée.

RADCLIF. — Moi?

L'ISLE-ADAM. — Jetez devant la reine votre épée.

RADCLIF. — Parbleu, nous verrons cela!

Il bondit sur l'Isle-Adam qui pare le premier coup. Ysabeau gloussante applaudit. Combat à l'espadron — l'arme tenue à deux mains — aux clameurs de l'assistance. Hafiz et Mourad seuls restent cois et dignes. Touché au front, Radclif est tué, — semble tué.

YSABEAU, *froidement.* — Très bien. (*Les bouffons, tout de suite, esquissent une ronde autour de Radclif étendu et veulent y entrainer les dames qui résistent et suffoquent.*) Arrêtez!... Du silence, gaupes! (*Aux deux nègres, désignant le corps.*) Rangez cela où vous voudrez.

L'ISLE-ADAM. — Pardonnerez-vous, madame...

YSABEAU. — Ainsi meurent tous les Anglais qui m'outragent!

Elle tend à l'Isle-Adam une main que celui-ci ne prend pas.

HAFIZ, *aidé de Mourad, portant le cadavre.* — Dans les douves?

YSABEAU. — Oui, cela réveillera mes ronfleurs.

PREMIER ASTROLOGIEN, *se penchant au passage sur la dépouille de Radclif.* — Mort?

DEUXIÈME ASTROLOGIEN. — Est-il bien mort?

TROISIÈME ASTROLOGIEN. — Certes, il est mort.

YSABEAU. — Tirez-lui son horoscope. Où sera-t-il demain? Je lui souhaite la lune. C'est encore bien grosse pomme à croquer, plus grosse que la France, messire l'Anglais! L'éternité peut y suffire.

LES BOUFFONS, *psalmodiant.* — Amen.

Sortent avec leur fardeau Mourad et Hafiz par la petite porte de gauche. Furtivement le premier astrologien les suit.

YSABEAU. — Eh! là, vous nous quittez, maître sorcier?

PREMIER ASTROLOGIEN. — Je voudrais lui lire dans la main.

YSABEAU. — L'enfer y est inscrit.

PREMIER ASTROLOGIEN, *disparaissant.* — Qui sait?

DEUXIÈME ASTROLOGIEN. — Pour moi, chère Dame et reine, il n'était point mort.

TROISIÈME ASTROLOGIEN, *furieux.* — Nécromant!

YSABEAU, *appelant de toutes ses forces.* — Mourad! (*Celui-ci reparaît.*) Et s'il n'est mort, achevez-le.

Sort Mourad.

SCENE IV

LES MEMES, hors le PREMIER ASTROLOGIEN et les DEUX NOIRS.

L'ISLE-ADAM. — Madame, ayant pourvu hâtivement à votre départ, vous me suivrez dans Paris.

YSABEAU. — Jamais, compère, jamais! D'ailleurs je ne puis bouger. Aïe! mes pauvres jambes!...

L'ISLE-ADAM. — Cette querelle funeste nous a mis en grand retard. Il faut maintenant dépêcher si nous ne voulons en découdre avec nos écorcheurs.

YSABEAU. — Aïe! aïe!

L'ISLE-ADAM. — Mes gens vous porteront dans votre litière.

YSABEAU, *fermement.* — Mes nègres le feraient tout aussi bien si je le voulais... Enfin, l'Isle-Adam, de quoi donc avez-vous peur?

L'ISLE-ADAM. — Moi, peur?

YSABEAU. — Mon fils, tout soi-disant dauphin, tout

renié que je le veuille, n'irait point jusqu'à tuer sa mère.

L'ISLE-ADAM. — Votre fils a des conseillers.

YSABEAU. — Quels? D'Aulon? il fut de mes créatures. Xaintrailles? il courre le Bedford. Tanneguy du Châtel...

L'ISLE-ADAM. — Non! ce boucher fut l'an dernier supplanté dans sa chancellerie auprès du roi...

YSABEAU. — Auprès de qui?

L'ISLE-ADAM. — ...de votre fils Charles par le sire de la Trémoïlle.

YSABEAU. — Et n'aurait-il pas cent ans?

L'ISLE-ADAM. — S'il n'est trépassé. On le vit tomber à la dernière affaire.

YSABEAU, *regardant la porte sous laquelle passa le corps de Radclif.* — Je ne crains nul fantôme. Et qui, encore, autour de Charlet? qui le conseille?

L'ISLE-ADAM. — Vous le savez, madame, le duc René d'Anjou.

YSABEAU. — Pff! celui-là... Barbe au menton, c'est une femme. Tenez, comme celles-ci. (*Elle désigne les Dames qui font la moue.*) Oh! nous verrions auprès de mon fils la mère de ce René le douceâtre, la vieille duchesse Yolande, je ne dis pas, ce serait autre chose. Voilà une tête d'homme et que je hais bien, et qui me le rend bien, pour l'avoir éloignée de nos conseils, au vieux temps, avec feue sa bestiole de mari. Elle eût voulu commander tout! Mais quoi! elle n'endosse pas le haubert, je pense? Elle doit être en ses terres angevines à crachoter ses malices devant notre petite oie de Bavière et de Lorraine, ma nièce Ysabelle, épouse maintenant du douceâtre. Qui encore autour de Charlet?

L'ISLE-ADAM. — Hélas! Dunois, madame...

YSABEAU. — Oui, notre Bâtard d'Orléans me hait bien aussi — je ne pus ressusciter son père. Mais, tout comme l'autre, vous l'avez dit : il courre le Bedford. Jolie chasse au reniflé! Monsieur le Régent pue en diable. Qui encore?

L'ISLE-ADAM. — Le plus hypocrite, donc le plus dangereux, La Trémoïlle.

YSABEAU. — Et pourquoi le plus dangereux? Je le connais, celui-là. Je le connais beaucoup. Ne fut-il pas longtemps... à mon école?

L'ISLE-ADAM, *s'inclinant.* — Pardon!

YSABEAU. — Que pensez-vous dans votre grosse tête? Il fut mon page, c'est tout. Mais certains souvenirs...

L'ISLE-ADAM. — Le sire de la Trémoïlle est fort oublieux.

YSABEAU, *avec férocité.* — Je ne le suis point, moi! — moi qui n'ai plus rien à perdre! pas même un honneur sur qui trépigne le monde entier! (*Un temps.*) Bref, voilà tout son conseil?

L'ISLE-ADAM. — Il reste encore...

YSABEAU. — Allons, dites!

L'ISLE-ADAM. — Mais cette sorcière...

YSABEAU. — Oui, je l'avais oubliée. Il y a celle-là. (*Profondément.*) Messire de l'Isle-Adam, je vous suivrai dans Paris. Combien de vos hommes à ma garde?

L'ISLE-ADAM. — Je ne vous entends pas.

YSABEAU. — C'est pourtant simple. Je vous demande: combien d'hommes à ma garde? et quels?... Enfin, l'Isle-Adam, quels sont ceux, nobles ou vilains, qui me feront prisonnière, tout à l'heure, dans ma propre maison?

L'ISLE-ADAM. — Oh! prisonnière! La sollicitude de monseigneur de Bourgogne...

YSABEAU. — Ne répétez pas ce mot! Quels? vos Bourguignons?

L'ISLE-ADAM. — Mes Bourguignons sont à leurs coulevrines sur les murs de Paris.

YSABEAU. — Qui donc alors?

L'ISLE-ADAM. — Douze archers d'Irlande aux ordres de sir Thomas Radclif.

YSABEAU. — Aux ordres d'un cadavre? Ceux-là déguer

piront sitôt connu votre exploit. Non! les vôtres, ceux qui vous accompagnèrent jusqu'ici, vous qui craignez tant d'être écorché par les routes.

L'Isle-Adam, *ironiquement.* — De vous voir écorcher, madame.

Ysabeau. — Vos hommes?

L'Isle-Adam. — Cent bourgeois de Paris.

Ysabeau. — Cent bourgeois de... Et c'est avec une troupe semblable que vous prétendez veiller à la sûreté d'une reine de France?

L'Isle-Adam. — J'emploie ce que j'ai.

Ysabeau. — Cent assassins!

L'Isle-Adam. — Que dites-vous?

Ysabeau. — Ces gens-là m'exècrent. Je ne suis pas Anglaise.

L'Isle-Adam. — La ténèbre est sur vous, madame, autour de vous et qui m'envahit.

En grande effervescence Mourad et Hafiz rentrent par la petite porte, suivis du premier Astrologien donnant des signes de frayeur.

Ysabeau. — Sont-ce mes noirs que vous nommez la ténèbre?

SCENE V

LES MEMES, HAFIZ, MOURAD, le PREMIER ASTROLOGIEN.

Premier astrologien, *que l'émotion étrangle.* — Madame Ysabeau... madame la reine...

Ysabeau. — Ho! ho! quel tremblement! Plus heureux que Louis d'Orléans, le seigneur Radclif aurait-il ressuscité?

Premier astrologien. — Il est là, là, derrière cette porte.

Ysabeau. — Hein?

PREMIER ASTROLOGIEN. — Oui, là. Ne sachant qu'en faire, nous l'avons ramené.

YSABEAU. — Que me chuinte dans les oreilles ce lunatique? Hafiz! Mourad!

HAFIZ. — Il est là.

MOURAD. — Il est là.

Malaise parmi les dames et les bouffons.

YSABEAU. — Pourquoi donc, là?

HAFIZ, *lugubrement.* — Echelles.

MOURAD, *de même.* — Troupes.

HAFIZ. — Casques..

MOURAD. — Epées.

YSABEAU. — Imbéciles!

L'ISLE-ADAM, *plein de désinvolture, à la reine.* — Quasiment un duo de muets.

YSABEAU, *d'un ton détaché.* — Compère, je les veux ainsi. (*Brusquant l'astrologien.*) Mais parlez donc, vous!

PREMIER ASTROLOGIEN, *suffoquant.* — Nous arrivions aux douves, et déjà ces messieurs balançaient le... la chose, dont j'avais étudié, pendant le parcours, une main encore tiède...

HAFIZ. — Froide.

YSABEAU. — Enfin, est-il mort?

PREMIER ASTROLOGIEN. — Je ne sais.

MOURAD, *en coup de faux.* — Mort.

PREMIER ASTROLOGIEN. — Peut-être...

YSABEAU. — Oh! les buses. — Continuez!

PREMIER ASTROLOGIEN. — Quand nous vîmes les fossés tout remplis de... oh! madame!

YSABEAU. — Eh! bien, dites-le!... tout remplis de quoi?

PREMIER ASTROLOGIEN, *s'étranglant.* — Tout remplis...

UN BOUFFON. — D'eau!

PREMIER ASTROLOGIEN. — Comment, d'eau? Mais non, pas d'eau!... ou si peu, tout remplis de bannières au vent, d'échelles dressées, d'un parti grouillant d'Armagnacs et d'écorcheurs!

Cris des dames et des bouffons.

L'Isle-Adam. — Les troupes de La Hire.

Premier astrologien. — Et qui se mirent à grimper, à grimper, à grimper.

Ysabeau. — Sont-elles venues en pantoufles? Je n'entendis aucun bruit.

Les quatre dames, *se jetant aux pieds d'Ysabeau.* — Madame! madame! qu'allons-nous devenir?

Dame Perrenelle. — Ils vont nous trouver ici!

Dame Radegonde. — Ils vont nous tuer!

Les bouffons. — Sauvons-nous!

Les dames. — Sauvez-nous!

Dame Philiberte. — Partons, madame!

Hafiz. — Dites : madame la reine!

Le dames, *entourant Ysabeau d'un bouquet de bras.* — Oui! oui! partons!

Ysabeau. — Déguerpissez, vilaines taupes, si le cœur vous en dit. Bas les pattes!

L'Isle-Adam. — Trop tard, mesdames, vous ne partirez plus. Les hésitations de madame la reine...

Ysabeau, *à l'Isle-Adam.* — Dites vos sottes querelles!

L'Isle-Adam, *tressautant.* — Ah! fort bien, il n'est pas que monsieur de la Trémoïlle pour être oublieux...

Ysabeau. — Vous, prenez garde!

Dame Radegonde. — Hâtons-nous, madame.

Ysabeau. — De quelle jambe voulez-vous que je parte? Et puis, il est bien temps! Monsieur, après tous ses bavardages, se plut encore à jouer de l'épée.

L'Isle-Adam, *se détournant d'Ysabeau.* — Et pour être lâche.

Ysabeau. — Ne m'approchez plus!

L'Isle-Adam. — Je n'en ai d'envie.

Ysabeau. — Tout ce qui nous arrive, c'est votre faute.

L'Isle-Adam, *se retournant.* — A moi?

Ysabeau. — Oui, à vous, traître! à vous, démon! (*Elle*

tire un menu poignard de son sein.) Craignez le sort que vous boutez si bien aux traîtres!

L'Isle-Adam, *se retirant au fond de la salle.* — Oh! la vieille folle! N'importe, je me vengerai.

Dame Philiberte. — Madame, vous disputerez ce seigneur un autre jour.

Dame Radegonde. — Ils vont arriver!

Dame Perrenelle. — Ils vont être sur nous!

Ysabeau, *à l'astrologien.* — Et toi, bec d'âne, parleras-tu? Où sont-ils? Que font-ils?

Premier astrologien. — Vous ne les entendîtes pas? Ecoutez-les maintenant. (*Rumeur grandissante au dehors.*) Lorsqu'ils en auront fini de ce château, ils iront, criaient-ils, faire l'assaut de Paris.

Ysabeau, *lui jetant son poignard à la tête.* — Senlis devait les arrêter.

Le premier astrologien, éborgné, trébuche et s'étale.

Deuxième astrologien. — Nous avons dit une cité de votre Ile-de-France.

Troisième astrologien. — Paris peut-être.

La rumeur augmente.

Maître Le Borgne, *affolé.* — Vite! les clés du souterrain, monsieur Mourad! les clés du souterrain!

Les autres bouffons, les dames, les Égyptiaques. Oui! les clés! les clés du souterrain!

Ysabeau, *affolée elle-même.* — Ne livrez pas les clés du souterrain!

L'Isle-Adam. — Et pourquoi donc?

Ysabeau. — Je ne saurais passer dans ce trou. (*A l'Isle-Adam.*) Mais vous seul, fuyez, monsieur le bataillard. (*Férocement, aux nègres.*) Montrez-lui le chemin, à ce brave capitaine.

L'Isle-Adam, *très calme.* — Moi? je n'ai rien à craindre. (*Remontant vers la fenêtre de gauche.*) On fait gros bruit de ce côté

YSABEAU, *à part.* — Que dit-il? Rien à craindre, lui?... (*Après une courte réflexion, toute chattemite.*) Messire, en considération de l'amitié que vous porte mon cousin de Bourgogne, je ne vous en veux pas, fuyez!

L'ISLE-ADAM, *les yeux à la fenêtre.* — Oh! oh! en effet, ils couvrent la plaine entière, et il en vient toujours, à gros bouillons.

DEUXIÈME ASTROLOGIEN. — Pardon, seigneur, de ce côté je n'en vois qu'une cinquantaine.

L'ISLE-ADAM. — Mettez vos lunettes. Plusieurs ont chaud qui piquent des têtes dans la Marne. (*Passant à la fenêtre du fond et se laissant rire.*) Et vos jardins, madame, vos gazons, vos fleurs, lys, roses, tournesols, sont, ma foi, heurtés et piétinés comme vous le disiez tantôt de votre honneur. Ah! votre cour est envahie.

DEUXIÈME ASTROLOGIEN, *ayant mis ses lunettes.* — Tout cela est vrai.

YSABEAU, *à l'Isle-Adam.* — Et vous prenez tout cela en bien joyeuse humeur. (*A part.*) Une sotie, un mystère se joue contre moi — ou quel autre? Il sait, lui. Je veux savoir.

L'ISLE-ADAM, *riant plus fort.* — Tenez, vos bourgeois de Paris sont désarmés... vos cent assassins! Les voici tous à genoux! Et, là-bas, nos Irlandais jouent des jambes (mais vous l'aviez prédit), car, eux, ils ont des jambes.

YSABEAU, *s'efforçant de rire à son tour.* — Vous en avez aussi, fuyez par le souterrain!

L'ISLE-ADAM. — On les rattrape!

YSABEAU. — On ne vous rattrapera. Mais auparavant, vous me direz pour ma récompense...

L'ISLE-ADAM. — Le maréchal de Retz les interroge. Le maréchal de Retz prend son air courroucé. Le maréchal de Retz donne un ordre au jeune Guy de Laval, son écuyer. Le maréchal de Retz, de son épée, désigne cette fenêtre.

YSABEAU, *pathétique.* — Ah! fuyez!

L'Isle-Adam. — Nenni donc, je suis, moi, bien tranquille (*faisant un pas vers la reine*) en ce que je n'ignore plus le sort qui m'attend. Oui, tel Socrate au jour de la ciguë. Ne tremblez pas, mesdames. Vous, les bouffons, haut la crête, que diable! Gravitez, charlatans. Vous êtes là comme des souches. Ménestrels, je n'entends plus braire vos tambourins, grelotter vos rebecs? Ne pâlissez point, seigneurs noirs. Madame la reine, amincissez votre peur. Tous, faites comme moi. Patientez, attendez votre sort. J'accepte et j'attends le mien. (*Une clameur de guerre au dehors.*) Priez Dieu, mesdames.

Toutes s'agenouillent.

Ysabeau, *minaudant.* — Votre main, capitaine. J'aime les farces et joyeusetés. Allons, que veut dire tout ceci?

L'Isle-Adam, *paraissant aux anges.* — Vous voilà donc enfin raisonnable (*il va, tout courant, baiser la main d'Ysabeau*), notre aimable reine, douce et raisonnable.

Ysabeau. — Me direz-vous, beau doux ami...

L'Isle-Adam. — Je veux vous le dire. Je suis né pour cela. Vous mourrez tous!

Cri d'horreur général.

Ysabeau, *à ses nègres.* — Courez voir si l'entrée du souterrain est libre! Dans ce cas, revenez aussitôt. Et vous me transporterez.

Dame Philiberte. — Et nous, madame?

Ysabeau. — Eh bien! vous me suivrez.

Mourad et Hafiz sortent par une étroite issue quasiment invisible, pratiquée dans le mur de droite au premier plan de la scène.

Dame Philiberte. — Laissez-nous aller devant!

Ysabeau. — Insolente!

Dame Perrenelle. — Vous disiez, madame, que vous ne pouviez passer.

Ysabeau. — Suis-je si grosse?

L'Isle-Adam. — Passer? à quoi bon? Une fois hors, vous serez tous cueillis comme fleurs des champs

YSABEAU. — Il est vrai. Je vous remercie, l'Isle-Adam.

L'ISLE-ADAM, *étonné*. — Madame?...

YSABEAU. — Je vous remercie pour l'image.

Une nouvelle rumeur et un grand cliquetis d'armes s'élèvent de la cour.

L'ISLE-ADAM. — Non, voyez-vous, rien à faire. Priez Dieu, mesdames! implorez sa miséricorde, et vous aussi, bouffons, tous ceux d'entre vous qui ont une âme.

DAMES RADEGONDE et REGNAUDE. — Je ne veux pas mourir! Je ne veux pas mourir!

LA PLUPART DES ASSISTANTS. — Ni moi! ni moi! ni moi!

L'ISLE-ADAM. — Déjà vous êtes morts. A genoux tous! priez! (*Il s'agenouille lui-même.*) Et vous, madame, prosternez-vous. Humiliez-vous devant Dieu.

YSABEAU. — Mais quand tous les diables d'enfer le voudraient, je ne saurais plier le genou sans me faire craquer la rotule.

L'ISLE-ADAM. — L'heure n'est pas au sacrilège.

YSABEAU. — Aïe! aïe! compère! elle est à mes pauvres jambes. (*Très bas.*) Dites-moi la raison de tout cela.

L'ISLE-ADAM. — Nulle autre que nous allons mourir.

YSABEAU. — Me direz-vous quand? à quelle heure?

L'ISLE-ADAM. — Attendons.

YSABEAU, *avec rage*. — Je ne saurai rien.

MOURAD et HAFIZ, *revenant précipitamment*. — Canons! — Troupes! — Lances! — Epées!

Ysabeau pique une crise de nerfs, cependant que Mourad fait claquer son fouet au-dessus d'elle pour chasser le mauvais esprit, que l'Isle-Adam, agenouillé, tapote du doigt les mains de la vieille reine et que tous les assistants prosternés marmonnent des prières, hors les Egyptiaques debout, mais dont s'entrechoquent les jambes grêles.

A ce moment de faibles coups sont frappés contre la porte de gauche.

DAME PERRENELLE. — On cogne par ici!

DEUXIÈME ASTROLOGIEN. — Le mort.

Cri d'effroi de tous les prosternés.

L'ISLE-ADAM. — Ah! celui-là!

Il abandonne la reine et, l'épée en main, se dirige vers la porte où s'espacent les chocs. Soudain il s'arrête.

UNE VOIX, *ferme au dehors, dans la cour.* — Non point, compagnons! vous ne brûlerez pas ce château! — Ordre du roi!...

Toutes les têtes se relèvent pleines d'espérance.

L'ISLE-ADAM, *l'oreille contre la porte.* — Plus rien... L'enfer l'ait en sa rouge garde!

LA VOIX, *au dehors.* — Mais emparez-vous de tous les vifs qui passeront dans cette cour.

Les têtes se replongent dans la frayeur et la prière. On entend les coups lointains d'une bombarde et, tout proche, une sonnerie de trompettes.

LES ASTROLOGIENS, LES BOUFFONS, LES DAMES. — Ils vont monter! — Que faire? — Ils vont nous tuer!

L'ILE-ADAM, *à ceux-ci, dans un chuchotement, de manière à ne pas être entendu de la reine.* — Eh bien! faites les morts. On ne tue pas les morts.

Tous les compagnons d'Ysabeau, sauf les deux nègres, s'étendent par groupes sur le parquet.

LA VOIX, *au dehors.* — Emparez-vous de ceux qui passent dans la cour! Et tuez-les tous!

Les têtes se redressent d'un seul mouvement.

L'ISLE-ADAM, *avec le geste de les niveler.* — Faites les morts.

Les têtes s'abaissent jusqu'au plancher.

HAFIZ et MOURAD, *comme saisis d'une transe, le jouet et le sabre tournoyant dans l'air.* — Mauvais esprit! mauvais esprit!

L'Isle-Adam est revenu s'agenouiller devant la cathèdre et tapote les mains d'Ysabeau, dont l'œil malin se rouvre.

YSABEAU, *d'une voix angélique.* — Relevez-vous, messire... Hafiz! Mourad! nos éventails!

Mourad et Hafiz courent empoigner, derrière une tenture, les souples et longs manches de deux larges éventails faits de plumes d'autruche et, descendant en scène, rythmiquement à droite et à gauche, d'un grand souffle tranquille aèrent Sa Majesté.

L'ISLE-ADAM, *vers la reine.* — Quoi! vous n'avez plus peur?

YSABEAU, *à l'Isle-Adam stupéfait.* — Attendons, messire, attendons.

RIDEAU

(A suivre.)

PAUL FORT.

POÈMES

—

GUERRIERS

Voici les bons guerriers avec leurs cris de sang.
Leurs dolmans sont taillés dans un ciel sans étoiles,
Le ciel s'enfle de gloire et le soleil descend.
Esprit, beauté, bonté, laissez tomber vos voiles.

Le sabre est bien plus sûr que la flèche d'amour.
Deux cœurs percés d'un coup seront inséparables.
Mes beaux guerriers heureux, ensanglantez le jour,
Ensanglantez le jour et sa paix misérable.

Le poème est sorti des bouches des canons.
Chaque vers a chanté sa souple trajectoire
Dont la rime éclatait au bord de l'horizon.
Il n'est pour toi, guerrier, de plus humaine histoire.

Forêts toutes ailées d'inutiles oiseaux,
Arbres qui jamais n'endiguèrent les rafales,
Villages endormis au son clair des ruisseaux,
Sautez, dansez, volez au claquement des balles!

Vois, guerrier, toute chose exulter de mourir
Par toi, dispensateur de la paix véritable.
Tire sur le soleil, là-bas, qui veut s'enfuir
Et, seul, sans ennemis, décrète Dieu coupable!

—

INDIFFERENCE

Le soleil s'est écorché
Sur le coin du toit,
Et son sang d'or a coulé
Dans les yeux du chat.

Déjeuner dans le jardin,
Sur la nappe blanche.
L'ombre gracile des branches
Agite de fébriles mains.

La carafe et l'eau:
L'eau est prisonnière.
Jamais prisonnier
N'eut tant de lumière.

O combien je t'aime,
Mon meilleur ami,
Clairvoyant ami:
Moi-même!

Le jour est pour l'amour des choses,
La nuit pour l'amour de l'amour.
Mais lassé de l'amour du jour,
Quand vient la nuit je me repose.

Les femmes sont-elles fausses.
Leurs clairs jardins sont en fleurs.
Chacune y creuse une fosse
Où enterrer plus d'un cœur.

N'irai que dans les allées.
Mon pas aime le chemin
Dur et franc, moins incertain
Que terre de fleurs semée.

Je t'ai dit n'importe quoi.
Toutes les phrases sont pareilles,
Tu n'as pas d'oreille
Pour saisir ma voix.

—

DORMIR

Quelque ferveur où je plonge
Pour mon âme délier
Ne vaut divan où le songe
Me fait le temps oublier.

Ni chaleur ardente, givre,
Ni torture du réel,
En mes rêves où ne vibre
Que bonheur essentiel.

Là, nul effort, car la frêle
Mab en passant fait bouger
Dans l'âme où le ciel se mêle,
Un monde au nôtre étranger.

Le tourment de la pensée,
La fièvre du mal amour,
En ce séjour est pansée
Toute blessure de jour.

—

L'HORIZON...

L'horizon de ta vie, rétréci chaque jour,
Impose à ton espoir ses limites mortelles.
Plus ivre d'infini que l'aigle, en toi l'amour
Aux sombres murs déjà s'est heurté de son aile.

Va, détourne les yeux de son vol hésitant
Qui fend parfois l'azur d'un orgueil illusoire,
Sache te devenir à toi-même constant
Et n'accorder à tous que des soins provisoires.

Prodigue! maintenant prends l'heure entre tes mains
Comme un objet sacré, précieux, périssable,
Immole en toi le fol espoir du lendemain,
Moins vaine est l'œuvre, inscrite même sur le sable.

—

CAPRICE

Je gouverne un bateau moi-même sur les vagues
Et le jour est d'argent.
Le but est imprécis et ma pensée divague
Comme aile dans le vent.

Je sens autour de moi l'invite des rivages
Et toutes les saisons.

Les neiges et les fleurs montent à l'abordage
Du fond des horizons.

Je vogue vers l'été, selon que j'imagine
Ses fertiles splendeurs.
J'avance, mais bientôt l'automne me fait signe
Et j'y soumets mon cœur.

Puis, écoutant les voix de nouvelles délices,
Je les préfère encor,
Et la rose des vents du rêve et du caprice
Me sert d'axe et de port.

ROGER KARL.

LE PROTOTYPE
DE
LA "SAPHO" DE DAUDET

A Paul Léautaud.

Au coin de la rue Royale, à la terrasse d'un café, Caoudal et Déchelette évoquaient, devant Jean Gaussin, le passé de Fanny Legrand.

— ...Et vous savez son épouvantable aventure...

— Quelle aventure?... demanda Gaussin, la voix étranglée; et il se remit à tirer sur sa paille, en écoutant le drame d'amour qui passionna Paris, il y a quelques années. Le graveur était pauvre, fou de cette femme; et de peur d'être lâché, pour lui maintenir son luxe, il fit de faux billets de banque. Découvert presque aussitôt, coffré avec sa maîtresse, il en fut quitte pour dix ans de réclusion, elle six mois de prévention à Saint-Lazare, la preuve de son innocence ayant été faite...

Le drame d'amour que rappelait Déchelette avait réellement eu son épilogue à la cour d'Assises de la Seine, dix ans avant la publication de *Sapho*.

Le lundi 26 juin 1874, un jeune homme et une jeune femme venaient s'asseoir sur le « banc d'infamie », un garde municipal grisonnant entre eux.

Lui, un beau gars, 28 ans, de taille moyenne, vêtu d'un paletot marron, pâle sous ses cheveux noirs, rejetés en arrière. Elle, vingt-cinq ans, une fort jolie brune

au teint rose, la peau satinée, les traits délicats, ses cheveux noirs ramenés en petits frisons sur le front, coiffés d'un chapeau à plume noire; son manteau garni de fourrures, les manches en dentelles, s'entr'ouvrait sur une robe de soie noire.

Un couple très agréable à regarder, et qui semblait tout à fait déplacé, en cet endroit, — un couple fait pour l'amour.

L'amour, précisément, l'amenait là.

L'accusé, ces messieurs de la presse le connaissaient bien. C'était Lemot, le dessinateur, un brave garçon jovial, un confrère très sympathique. Par ses portraits-charges, dans le *Monde pour rire* (1), des célébrités parisiennes, politiques, littéraire ou théâtrales, il s'était taillé, durant les deux dernières années de l'Empire, une petite réputation boulevardière (2). Les copains l'appelaient « Lemot pour rire ». Au journal de Paz, il tenait aussi la rubrique des « tribunaux comiques ». En cet instant, il devait les trouver plutôt tragiques. Le 8 août 1870, il avait publié sa propre charge. Les cheveux flottants sous le képi, sac au dos, accroché au sac son crayon dont la pointe embrochait une boule de son, le garde mobile Lemot, empoignant d'une main la crosse de son chassepot et sa pipe, quittait, la larme à l'œil, les bureaux du *Monde pour rire* pour le monde où on se battait. Un mois après la Commune, il reparaissait sur le boulevard, décoré de la médaille militaire. Sergent-major dans l'armée de Faidherbe, il avait été blessé à Saint-Quentin. La guerre avait tué le *Monde pour rire*. Lemot ne retrouva pas sa situation perdue. Les temps

(1) La collaboration de Lemot à cette feuille satirique s'étend du 25 avril 1868 au 23 août 1870.

(2) Lemot collabora également à la *Parodie* d'André Gill, où il donna des croquis humoristiques et des portraits-charges, dont celui de Flaubert* (n° 16, 51-2 déc. 1869), qu'on reproduit encore de temps à autre, — à *La Surprise* (1867-1868) et autres petits journaux humoristiques du Second Empire.

étaient durs. Il plaça des croquis à droite et à gauche (3). Il était jeune, son talent pas encore formé. Il n'avait pas connu les honneurs d'un portrait-charge par Gill, avec, au verso, sa biographie. La *Gazette des Tribunaux* allait combler cette lacune.

Sur une table, les pièces à conviction s'étalaient : une presse à copier, une liasse de billets de banque, une boîte, un soufflet, etc.

Pour conserver l'amour de la jeune personne assise à ses côtés, Lemot s'était fait faussaire.

L'acte d'accusation l'affirmait, par l'organe du greffier, lequel, ô ironie, se nommait Commerson, comme le fondateur du *Tintamarre:*

Pierre-Achille Valentin, dit Lemot, né à Reims (Marne), le 31 décembre 1846..., s'éprit, en juillet 1871, d'une folle passion pour la fille Attagnant... Pour satisfaire aux exigences d'une vie de désordre et aux caprices de sa maîtresse, Valentin ne tarda pas à se livrer à des dépenses trop considérables. La gêne survint dans ce ménage irrégulier, et c'est elle qui paraît avoir poussé l'accusé au crime...

C'était également la conviction du président Douet d'Arcq qui procéda très adroitement à l'interrogatoire de l'accusé, exposant les faits, énumérant les charges, accumulant les preuves dans l'implacable réseau desquelles se débattait Lemot.

Au mois de juillet 1871, Pierre-Achille Valentin, dit Lemot, rencontre Augustine-Reine Attagnant, figurante au théâtre Montmartre. La demoiselle a déjà eu plusieurs amants, et de l'un d'eux une fille. Elle est largement entretenue. Cela n'empêche pas les sentiments, au contraire. Elle a un béguin pour Lemot qui devient « ce qu'on appelle un amant de cœur ». Ce rôle lui

(3) Dans l'*Eclipse*, d'A. Gill, par exemple : *L'Eté* (3 septembre 1871), *Un sujet de pendule* (17 septembre 1871), *Croquis d'Automne* (22 octobre 1871).

répugne. Il aime trop sa maîtresse pour souffrir de la partager avec un autre. Elle aime assez son amant pour lui sacrifier le « monsieur ». Ils se mettent ensemble. Leurs réserves s'épuisent et, comme dit Commerson (le greffier), la gêne survient. Augustine, de temps à autre, attrape un bout de rôle à son théâtre, mais elle n'y touche point d'appointements. Les toilettes coûtent cher. Elle regrette son coup de tête. La chaîne dédorée lui paraît lourde à porter. Lemot s'épuise en vains efforts pour trouver l'argent qu'elle réclame. Il en est désespéré, il écrit à sa maîtresse que c'est à se fendre la tête contre les murs. Il n'ose pas se présenter devant elle, ni affronter ses reproches, ni subir le chagrin qu'il lui cause. Si elle persévère dans sa résolution de le plaquer, il aura le courage de s'y soumettre. Ils se revoient au restaurant du *Petit Journal*. Augustine se laisse fléchir, accorde un délai de grâce. Tout finit par s'arranger. Lemot est engagé par M. Léon Sault, directeur de l'*Aquarelle-Mode,* 5, rue du Quatre-Septembre. Il dessine des modèles de toilettes (4) et gagne 4 à 500 fr. par mois. Les amants vont s'installer rue Marie-Antoinette (5), n° 2, dans un logement de cinq pièces. Augustine entend ne se priver de rien, comme du temps où elle était entretenue. A ce train, la paie de Lemot fond bien avant la fin du mois. De nouveau, c'est la gêne, et la rengaine des récriminations. Augustine menace de s'en aller, cette fois pour tout de bon. Lemot s'affole. La passion lui fait perdre la tête. Dessinateur habile, il est aussi bon graveur. Rue Dancourt, chez la dame Faugeron, une presse à copier lui tire l'œil. Il la marchande, la paie sept francs et l'emporte. Il prend le calque d'un billet de vingt francs, le mord sur une pla-

(4) Voyez notamment l'*Aquarelle-Mode* du 1er mars 1873.

(5) L'actuelle rue Antoinette. Naguère, elle s'appelait Marie-Antoinette en l'honneur non de la femme de Louis XVI, mais de celui du plus gros propriétaire d'immeubles de la rue. L'administration à dû tronquer le nom primitif qui sans doute la choquait par le rappel de l'« Autrichienne ».

que de zinc, manœuvre la presse. L'essai est manqué. Il jette la plaque ratée dans un égout, non loin du théâtre Montmartre, et recommence. Ce coup-ci, cela peut aller. On s'y tromperait, presque.

Le 13 mai 1873, les journaux insèrent l'avis suivant :

Depuis quelque temps, il circule un assez grand nombre de billets faux de 20 francs. Le signe auquel on peut avoir recours pour les reconnaître, est que ces billets portent tous le même numéro, le contrefacteur n'ayant probablement qu'une planche.

Ces numéros sont 525 et Z. 1.256.

Le papier est un peu plus fort, la gravure un peu moins nette que dans les vrais billets.

Ces faux billets sortent de la « monnaie » de la rue Marie-Antoinette.

Le président Douet d'Arcq fait une pause. On le sent bien disposé à l'égard de l'accusé, plein de compassion pour lui. Il est ému par sa jeunesse, et comme peiné du châtiment qu'il lui infligera à la fin de la journée. Valentin, jusque-là, a fait preuve de vertus bourgeoises. Il lui parle avec douceur, s'ingénie à obtenir ses aveux. Valentin nie. Les billets qu'on lui représente, il ne les conait pas, pas davantage les gens qui les ont émis. M. Douet d'Arcq l'adjure :

Valentin, écoutez-moi bien. Vous vous êtes lancé dans une voie périlleuse, celle des dénégations absolues... Vous avez derrière vous des circonstances qui, sans la faire disparaître, atténuent cependant votre faute. Vous avez été, je le répète, bon soldat et bon fils. Vous pouvez espérer. Réfléchissez. Vous avez subi des entraînements, vous avez écouté une folle passion. Vous avez oublié votre honnêteté. Il y a eu un moment de trouble dans votre âme; descendez dans votre conscience, déclarez la vérité; c'est un conseil que je vous donne.

« Je nie », répond Valentin d'une voix faible. Le président n'insiste pas. Il poursuit. Le 31 mai au soir, le

chapeau rabattu sur son visage afin de le dissimuler, Valentin pénètre dans la boutique de Mme Folain, herboriste, 104, rue Lafayette, fait l'emplette d'une boîte de poudre insecticide et d'un soufflet, et paie sans anicroche, avec un faux billet de vingt francs. Il récidive, le dimanche soir, au « tabac » de la rue de Lévy, mais la débitante, Mme Guinard, refuse son billet comme faux. « C'est malheureux », dit simplement le client, « c'est mon patron qui me l'a donné », et il le retire.

Les faux billets continuent à circuler. Des alentours de la butte Montmartre, ils s'égarent jusqu'à la Villette.

Le 14 juin, passage Verdeau, chez la demoiselle Elise Schaak, marchande de faux bijoux, Valentin choisit un bracelet dit porte-bonheur, qui ne devait pas lui en porter. La demoiselle Schaak, prétextant qu'elle n'a point de monnaie, envoie son frère avec le billet chez le changeur. Le frère revient bientôt accompagné du commissaire de police qui arrête Valentin. Valentin proteste de son innocence, il soutient que le billet est bon, qu'ayant touché le matin même sa paie, il l'a reçu des mains de M. Blanchon, caissier de l'*Aquarelle-Mode*. Le commissaire de police se rend auprès de M. Blanchon, 30, rue de Neuilly, à Clichy. M. Blanchon confirme la version du prévenu. Des billets de vingt francs tout neufs, pareils à celui qu'on lui montre, il en a dans sa caisse, ayant été en personne changer un billet de cent francs à la Banque de France. Le commissaire est ébranlé, d'autant plus que M. Blanchon lui fournit les meilleurs renseignements sur Valentin. Pour la forme, il perquisitionne au domicile du dessinateur et à son atelier, n'y découvre rien de suspect et le relâche. M. le commissaire manquait de flair. Dans l'atelier, il avait frôlé un pupitre fermé par un cadenas qui eût dû intriguer sa curiosité. Il renfermait ce qu'il cherchait, une liasse de faux billets de vingt francs, que Valentin, le surlendemain, en allant reprendre son

travail, précipite au fond des goguenots. Valentin n'a pas de chance. Le hasard veut que, trois jours plus tard, on enlève les tinettes de l'immeuble. Le vidangeur Metz, qui les a débardées et portées au dépotoir de Bobigny, avisant un paquet, épais de dix centimètres, le ramène au bout de son croc. C'est le corps du délit. Il le lave à grande eau, trie les billets, brûle ceux qui sont décolorés, et en remet 22 au commissaire de police qui les fait parvenir au Parquet. Là, on constate que ces billets sont identiques au billet Schaak, portant la même date: 26 novembre 1872 et les mêmes numéros: 525 et Z. 1256... Pour que les jurés en aient le cœur net, le président les fait passer sous leurs yeux. Pendant ce temps, il s'efforce d'amener Valentin à avouer. Il fait sortir un instant la « fille » Attagnant.

Voyons, Valentin! Elle n'est plus là, cette femme. Vous n'avez pas de grands ménagements à observer envers elle. A peine étiez-vous depuis huit jours en prison, qu'elle a pris un nouvel amant, un industriel de bas étage. Ne vous perdez pas complètement pour elle. Vous devez vous en rendre compte. Ces premières charges sont déjà bien lourdes contre vous, les autres vont suivre... Vous ne dites rien? Pourtant, il semble qu'on peut lire sur votre figure attristée. Dites la vérité. Un loyal aveu vous concilierait certainement l'indulgence.

« J'ai avoué tout ce que j'avais à avouer », répond Valentin.

Le président: « Allons, c'est malheureux. Gardes, faites revenir la fille Attagnant. » Augustine revenue à sa place:

...Je dois vous faire connaitre ce qui s'est passé en votre absence, lui dit M. Douet d'Arcq; j'ai engagé de nouveau Valentin à dire la vérité, il prétend qu'il l'a dite.

Il reprend l'interrogatoire.

A la suite de la découverte, toute fortuite, de Bobigny, le Parquet charge un magistrat spécialisé dans

ces sortes d'affaires de débrouiller celle-ci. Ce magistrat fait faire au domicile de Valentin une nouvelle perquisition par un autre commissaire de police, un malin celui-là. Quand il se présente rue Marie-Antoinette, il surprend Augustine Attagnant en train de boire du café et de fumer des cigarettes en compagnie de Désirée Courtecuisse, veuve de Désiré, l'acteur des Bouffes-Parisiens, et, présentement, employée au Théâtre des Batignolles à 98 francs par mois. La mère d'Augustine est là, elle aussi, en tablier blanc, les manches retroussées, occupée à laver la vaisselle. Fort civilement, elle offre une tasse de moka à M. le commissaire, qui préfère fureter tout de suite dans le logement. Il déniche — fallait-il que son collègue fût aveuglé! — et saisit une presse à copier, des lettres, des notes, une boîte de petites fioles contenant des couleurs, spécialement du bleu, un lot de photographies, « telles qu'on en trouve dans de pareils lieux », enfin une boîte de poudre à punaises et un soufflet. Le butin était d'importance.

Le 19 juin, Valentin, qui cherchait à émettre un de ses billets dans un débit de tabac, est arrêté pour la seconde fois. On le confronte avec sa maîtresse et avec les témoins qui se sont fait connaître. Ceux-ci le reconnaissent formellement, mais lui prétend ne les avoir jamais vus. Il nie toutes les charges. Mais la malchance s'acharne contre lui. Durant l'instruction, le 21 juillet, un égoutier qui extrait du sable de l'égout du boulevard Rochechouart, sis en face de la rue Virgine, à quelque cent mètres du théâtre Montmartre, découvre une plaque de cuivre gravée, qui va grossir le lot des pièces à conviction. L'ingénieur civil Ermel est commis à l'effet d'examiner ces objets. Sous la loupe, les billets révèlent tous les mêmes défauts que le billet Schaak. La presse à copier a dû servir à tirer des billets de vingt francs. La plaque rejetée par l'égout est une pla-

que d'essai défectueux, elle présente des maculatures, des plans qui indiquent l'endroit où sont inscrits les mots: *La loi punit...*, etc. Sur la presse, des traces correspondent à l'endroit des deux médaillons. Pour la mise en train du tirage, le contrefacteur a employé des hausses de papier: elles ont imprimé sur la presse deux portées plus brillantes. Ces conclusions confirment les présomptions, qui sont assez graves pour qu'on décide d'envoyer Valentin en Cour d'Assises. Il va passer en jugement, quand, le 31 octobre, le Procureur de la République trouve cette lettre dans son courrier:

Je crois qu'il est du devoir d'un honnête homme d'informer la justice pour sauver un innocent et faire reconnaître un coupable. La maîtresse de Lemot (Valentin) a fait à quelqu'une de ses amies des confidences tendant à faire croire que Lemot ne serait pas le contrefacteur, mais l'émetteur inconscient. Ce qui est plus grave, c'est la proposition qu'elle a faite à la fille Bâle, dont je ne connais pas l'adresse. Elle a passé plusieurs billets faux à sa couturière; on rapporte qu'une fois reconnus faux, elle les aurait déchirés et remboursés.

L' « honnête homme » ne signe pas. Le procureur de la République requiert un supplément d'information. Mme Mathieu, couturière, 8, passage Laferrière, révèle qu'au mois de juin, Augustine Attagnant lui a fait une commande sur le montant de laquelle elle lui a donné un billet de 20 francs, dont le papier lui avait paru un peu fort. Quelques jours plus tard, devant jouer à son théâtre, elle réclame sa toilette. Mme Mathieu lui demande une nouvelle avance. Augustine remet deux billets de 20 francs à l'arpète. Se prétendant malade, elle envoie sa mère prendre livraison de sa robe. Mme Mathieu refuse, disant que les billets de vingt francs de sa fille étaient faux. Presque immédiatement, Mlle Attagnant vient elle-même. Elle donne 20 francs à Mme Mathieu, reprend ses deux billets. « Puisqu'ils sont faux,

ils ne repasseront plus », dit-elle, et elle les déchire et en fourre les morceaux dans sa poche. On finit par retrouver la fille Bâle, dite Soupçon, qui s'est mise en ménage avec Paul Vilain, marchand de passementerie, 44, rue Ramée. Elle affirme qu'au mois de mai, la fille Attagnant, la sachant gênée, est venue la trouver et lui a suggéré un moyen de se débrouiller. Elle avait trouvé, disait-elle, une liasse de billets de vingt francs (entr'ouvrant son sac, elle lui en montra 150), elle croyait qu'ils étaient faux; elle en avait déjà fait passer plusieurs dans le quartier Montmartre, il s'agissait d'en émettre dans un autre quartier, celui des Ecoles. Si Louise voulait se charger de l'opération, la moitié du bénéfice lui reviendrait. La fille Bâle avait demandé à réfléchir. Elle raconta tout à son amant qui lui conseilla de rompre avec son amie. Depuis lors celle-ci n'avait eu de cesse qu'elle ne l'eût retrouvée, pour lui faire jurer le secret. A la suite de sa déposition, on arrête Augustine Attagnant qui vivait avec Lazare Lehman, marchand de soldes à Montmartre.

« Eh bien, Valentin! si la fille Attagnant avait des billets faux à mettre en circulation, c'est qu'apparemment c'est vous qui les aviez fabriqués », conclut le président, qui passe à l'interrogatoire d'Augustine.

Celle-là, il ne la ménage pas. Il semble prendre plaisir à l'humilier, à l'outrager. Il a l'air de lui en vouloir personnellement. C'est une créature de boue. Ça fume des cigarettes! C'est la fille de marbre, l'irrégulière, la femme fatale, celle pour qui se damnent et se perdent tant de fils de famille. Ses pareilles, il les a vues glorifiées sur la scène, comme dans certains romans. Il en tient une sous la main, il ne la lâchera pas. Elle paiera pour les autres. Il s'applique à la noircir, cette concubine, à la perdre dans l'esprit du jury, cette fille, à la faire passer non seulement comme la complice, mais comme la vraie, la seule coupable.

La petite femme sent l'hostilité qui l'entoure. « Oh!

pauvre charité, on te rencontre rarement sous l'écarlate!», pourrait-elle s'écrier comme la Vittoria Corombona de Webster. Nullement intimidée, elle tient tête à l'adversaire, déploie dans sa défense du sang-froid, de l'énergie, de l'intelligence. Aux questions traîtresses, elle répond brièvement, posément, parfois légèrement ironique, mais toujours distinguée dans son langage comme dans son attitude. Elle ergote, et elle nie. Elle n'a point émis de billets, nul témoin ne l'a vue en émettre. « Tout ce qui vous approche a des billets faux », raille le président, qui la prévient:

— Je ne ferai pas, pour obtenir vos aveux, les efforts que j'ai cru devoir faire quand il s'agissait de Valentin.
— Vous n'avez pas besoin d'en faire.
— Vous contestez tout?
— Mais certainement, monsieur le président.
— Eh bien! Nous allons entendre les témoins.

Défilent à la barre l'herboriste, la brocanteuse, la marchande de bijoux faux, la couturière, toutes celles qui reçurent des billets faux de Valentin et de sa maîtresse. Elles les reconnaissent. Défilent encore la dame Courtecuisse, le caissier Blanchon, l'expert Ermel, les égoutiers, la fille Bâle et son Vilain d'amant, l' « honnête homme » de la lettre anonyme. L'audition des témoins terminée, l'avocat général Eymard se lève pour requérir. Modéré pour Lemot, il appelle la sévérité des jurés sur sa maîtresse.

A 8 heures et demie, les jurés reviennent de la Chambre des délibérations, avec un verdict de culpabilité contre les deux accusés. Ils n'accordent de circonstances atténuantes qu'au seul Lemot. La Cour, après en avoir délibéré, condamne Valentin, dit Lemot, à dix ans de réclusion, et la fille Attagnant aux travaux forcés à perpétuité.

Lemot pâlit encore, porte son mouchoir à ses yeux.

Augustine se dresse, frémissante de colère et, d'une voix forte, s'écrie:

— Et vous! Qui vous jugera, qui vous donnera ce que vous méritez, lâches!

On ne sait pas à qui elle s'adresse, aux juges, aux jurés, ou aux témoins.

Les chroniqueurs judiciaires approuvent le verdict. Ils plaignent Lemot et chargent à fond sa maîtresse. Les plus galants l'appellent sirène. Les mufles la qualifient d'ignoble créature, de dépravée, de misérable habituée du ruisseau. Le sieur Paul d'Orcères, dans l'*Evénement*, romance les débats en style de roman-feuilleton.

Ce petit artiste avait trouvé sa Fornarina, et, bien qu'il n'eût pas encore reçu les commandes des rois, il lui prodigue les bijoux, l'astrakan et les aigrettes et pour satisfaire ses somptuosités, il s'exerce au métier lucratif de faussaire. Mais elle suivait du regard le burin du futur grand homme, et lorsque parfois ce burin hésitait, tremblait, s'arrêtait, elle se penchait sur le visage de l'ouvrier, et frissonnant, hors de lui, sous les baisers de la courtisane, l'ouvrier continuait à graver la pierre.

Voilà pourtant comment se perdent les plus vaillantes et les plus intelligentes jeunesses.

Paris, quoi qu'en ait dit Déchelette, ne se passionna pas pour cette affaire. Le dessinateur était un mince personnage. Augustine Attagnant n'était pas une lionne. L'argument passionnel de ce drame d'amour avait échappé à tout le monde. Le président et, d'après lui, le jury, les journalistes et le public n'y avaient vu que la lamentable histoire d'un jeune homme pauvre, mais honnête, détourné de la « voie du devoir » par une fille qui l'avait ensorcelé.

On pouvait lire sur la figure attristée de Lemot, mais « ce cornichon de président » avait lu de travers.

Le crime de Lemot, c'était d'avoir trop aimé. Alphonse

Daudet le comprit. Lemot avait adoré sa maîtresse *jusqu'au crime, jusqu'à la folie.* Ce n'était pas un vulgaire criminel. La passion le transfigurait. *Dans ce qu'il ne disait pas, il y avait un accent de sincérité dans la passion, un respect de la femme qui le distinguait des autres.* Son silence, plus éloquent que sa défense, plaidait pour la femme qu'il avait aimée, pour laquelle il en était arrivé là, et là même, en ce prétoire où on stigmatisait leur double honte, elle restait pour lui la bien-aimée. Le seul coupable, c'était lui. S'il avait été un homme, il n'aurait pas cédé à la tentation. Elle l'y avait poussé? Mais non. Il tremblait de la perdre. L'amour qui l'avait fait lâche l'avait rendu fort. Au cours de l'audience, comme pendant l'instruction, il avait fait tout ce qui dépendait de lui, même quand on lui eut révélé son infidélité, pour qu'elle fût épargnée. *Pas une plainte, pas un reproche. Il avait eu près d'elle, grâce à elle, deux années d'un bonheur si plein, si profond, que le souvenir en suffirait pour remplir sa vie et adoucir son sort.* D'avance, il y était résigné. S'il avait pleuré, au prononcé du jugement, c'était sur sa maîtresse, condamnée malgré son sacrifice, aux travaux forcés à perpétuité.

La lecture de la *Gazette des Tribunaux* fit une impression très vive sur le sensible Alphonse Daudet. Elle ne s'effaça point. L'affaire Lemot fut le point de départ de *Sapho.* Il greffa l'épisode de la Cour d'Assises sur la vie romancée de Fanny Legrand. S'inquiéta-t-il de savoir ce qu'était devenue par la suite Augustine Attagnant? Graciée au bout de trois ans ,elle était devenue une fille pour de bon. Le *Rat mort* était son port d'attache:

De grasse, elle était devenue blette, écrivait un chroniqueur. Le bagne l'avait un brin dégommée et lui avait fait en revanche une gloire suffisante pour qu'elle trouvât de vieux michés excités à l'idée de posséder une galérienne. En aimant, elle attrape des mouches et fredonne une valse de Metra: *la Vague.* C'est pour l'été. L'hiver, elle préfère Strauss:

Le *Beau Danube bleu.* On la disait au mieux avec Frédérique, une blonde mièvre, teintée de rose et de lys, avec des yeux bordés d'anchois, qui pose chez Henner les nymphes s'estompant dans le crépuscule.

La vie est vulgaire et plate, laide et cruelle. Daudet y prenait ses modèles, mais il les retouchait, un peu à la manière du père Henner. Les personnages de ses romans s'estompaient dans le crépuscule de la passion.

...Et Caoudal rappelait à Déchelette — qui avait suivi le procès, — comme elle était jolie sous son petit bonnet de Saint-Lazare, et crâne, pas geignarde, fidèle à son homme jusqu'au bout... Et sa réponse à ce vieux cornichon de président, et le baiser qu'elle envoyait à Flamant par-dessus les tricornes des gendarmes, en lui criant d'une voix à attendrir les pierres; « T'ennuie pas, m'ami... Les beaux jours reviendront; nous nous aimerons encore!... »

Tout l'épisode est ainsi transposé, idéalisé.

Augustine Attagnant se métamorphose en Fanny Legrand. Daudet la prend cinq ans après la condamnation de Lemot, qui se transforme en Flamant. Fanny a 37 ans. Elle est encore belle. La galanterie lui a réussi. Avant de rencontrer Gaussin, elle a eu bien des amants, et des célèbres dans le tas. Mais celui qu'elle aime le plus, avec un sentiment mêlé de tendresse et de pitié, c'est « le faussaire Flamant, le graveur misérable, inconnu, sans autre célébrité que celle de la *Gazette des Tribunaux.* » Elle l'aime de ce qu'il l'a aimée *jusqu'à se perdre. On ne lui ferait jamais dire du mal de l'homme qui l'avait adorée jusqu'à la folie, jusqu'au crime.* Elle va le visiter en cachette à Mazas, se fait belle, parfumée pour lui. Le souvenir de Flamant plane sur toute son existence. On ne voit pas le faussaire, mais il occupe de loin le cœur et l'esprit de « Sapho », et c'est pour le suivre, à sa sortie de prison, qu'elle abandonnera Gaussin. Ils unissent dans la solitude leurs deux vies brisées.

Ainsi finit l'histoire de Fanny Legrand et de Flamant. Et celle de Lemot et d'Augustine Attagnant? Deux vies brisées, les leurs aussi, que la vie sépara à tout jamais. Sa peine finie, Lemot disparut, se fit oublier. En province, à Paris? Où que ce fût, peut-être lut-il un jour le livre que son « épouvantable aventure » avait inspiré. Pour lui, les beaux jours n'étaient pas revenus. Il dut envier le sort de Flamand, son double (6).

§

Daudet transposa dans *Sapho* quelques souvenirs de sa jeunesse. Le même chroniqueur lui avait entendu conter celui-ci.

C'était en avril [1864-1866]. Daudet entre dans un café de Montmartre, « en esquissant un pas fantaisiste de cavalier seul ». Une petite blonde s'écria, comme à l'ordinaire, lorsqu'elle le voyait entrer: « — Voilà Daudet, m'ami, nous allons rire. » Ils partirent sans lourdes finances pour la vallée de Chevreuse, et emmenèrent Jean du Boys pour avoir *un témoin* de leur bonheur... Le soir, après des promenades et des arrêts au bord des sentiers enfoncés dans les bois, ils demandèrent la nuitée dans un hôtel du village et couchèrent dans la grange, où six matelas étaient étendus à terre. Cinq étaient occupés par des maçons qui construisaient un châlet dans le voisinage. Ils eurent à eux trois le sixième. Jean du Boys, allongé sur une botte de paille, la tête au bord du matelas, dormit assez bien. Toutefois, il se plaignit à certains moments d'*être un peu agité*. Au matin, les amoureux réveillés virent les ouvriers qui sortaient, frappant le pavé de leurs

(6) Valentin vivait encore au début de ce siècle. Il a traduit, très médiocrement, au lavis, pour les *Contemporains*, publication hebdomadaire et sectaire de la *Bonne Presse*, en les signant A. LEMOT, les portraits reproduits en héliogravure en tête des notices de la Baronne de Krüdener, d'après Kauffmann (1er juillet 1900), de l'explorateur Edw. Parry (4 novembre 1900), de Letizia Bonaparte (18 novembre 1900), d'Ange Pitou (27 janvier 1901), de Prosper Mérimée (17 février 1901), de Pierre Ier, prince de Monténégro (24 février 1901), d'Adam Mickiewicz (28 avril 1901), de l'explorateur Jules Crevaux (12 mai 1901), du P. de Smet, missionnaire des Indiens des Montagnes rocheuses (9 juin 1901), d'Honoré Arnoul, fondateur de la Société d'encouragement au bien (14 juillet 1901), du voyageur Le Vaillant, en train de tuer « La première girafe qu'on ait découverte depuis le premier siècle de l'ère chrétienne ».

gros souliers, les paupières encore endormies, les bras ballants contre les côtes poudreuses. Jean du Boys n'était plus là. Le dernier maçon était à peine dehors que le poète apparut sur le seuil éclatant de soleil. Il était allé dans les champs, au bord des prés et des blés, glaner des verdures, de blanches marguerites, de sanglants coquelicots. Un bleuet à la boutonnière, ses mains jetant la gerbe aux genoux de la blonde sur le lit improvisé, Jean du Boys, l'aube dans les yeux, chanta langoureusement sur un air de Lulli les vers de Ronsard:

> Souffre au moins [*sic*] que ma main
> S'esbatte un peu sur ton sein
> Et plus bas si bon te semble.

Cet épisode se retrouve, retouché, dans *Sapho* (Ch. II):

Un soir, à Saint-Clair, dans la vallée de Chevreuse, ils [Fanny Legrand et Jean Gaussin] arrivèrent la veille de la fête et ne trouvèrent pas de chambre. Il était tard, il fallait une lieue de bois dans la nuit pour rejoindre le prochain village. Enfin on leur offrit un lit de sangle, resté libre au bout d'une grange où dormaient des maçons. « Allons-y, dit-elle en riant... ça me rappellera mon temps de misère... » Ils se glissèrent à tâtons entre les lits occupés dans la grande salle crépie à la chaux, où fumait une veilleuse au fond d'une niche sur la muraille; et toute la nuit, serrés l'un contre l'autre, ils étouffaient leurs baisers et leurs rires, en entendant ronfler, geindre de fatigue ces compagnons dont les bourgerons, les lourdes chaussures de travail, traînaient tout près de la robe de soie et des fines bottes de la Parisienne. Au petit jour, une chattière s'ouvrit au bas du large portail, un rais de lumière blanche frôla la sangle des lits, la terre battue, pendant qu'une voix enrouée criait: « Ohé! la coterie... » Puis il se fit dans la grange, redevenue obscure, un remue-ménage pénible et lent, des bâillées, des étirements, de grosses toux, les tristes bruits humains d'une chambrée qui s'éveille; et lourds, silencieux, les Limousins s'en allèrent un par un, sans se douter qu'ils avaient dormi près d'une belle fille. Derrière eux, elle se leva, mit sa robe à tâtons, tordit ses cheveux en hâte: « Reste là... je reviens... » Elle rentrait au bout d'un moment avec une énorme brassée

de fleurs des champs, inondés de rosée. « Maintenant, dormons... » dit-elle en éparpillant sur le lit cette odorante fraîcheur de la flore matinale qui ravivait l'atmosphère autour d'eux. Et jamais elle ne lui avait paru si jolie que dans cette entrée de grange, riant dans le petit jour avec ses légers cheveux tout envolés et ses herbes folles.

§

Dans l'édition « ne varietur » des *Œuvres complètes illustrées d'Alphonse Daudet* (7), M. André Ebner, qui fut le dernier secrétaire de l'écrivain, a donné, en appendice à chaque roman, de savants commentaires sur la genèse de l'œuvre et de copieux extraits des *petits cahiers* du romancier.

Deux des *Petits Cahiers* ayant trait en partie à *Sapho* (8), contenant des notes et des ébauches pour le roman, avaient été donnés par l'auteur, à titre de souvenir et en témoignage d'amitié, l'un à Henry Céard, l'autre à Gustave Geoffroy, prévient M. Ebner. Il n'a pas été possible de retrouver ces carnets. Une lacune en résulte dans les éléments de préparation du livre...

Il est vraisemblable qu'Alphonse Daudet avait consigné dans ces carnets perdus les remarques et réflexions que lui avaient inspirées l'affaire Lemot. Il n'y est fait aucune allusion dans les notes (9) reproduites par M. Ebner. On y trouve, par contre, ces lignes sur la mort de Pepita Sanchez:

« Si tu me quittes, je me jette par la fenêtre et je t'écrase en tombant. » Il la quitte. Dîner d'adieu au Bois. Au retour, il l'accompagne jusqu'à son étage: « Entre! — Non, c'est fini... » Il redescend; elle court à la fenêtre, le guette, et tombe, pas sur lui, mais devant lui. Il était minuit; elle est morte à trois heures. Pas défigurée. Seulement le front, la

(7) Paris, *Librairie de France*, 1931.
(8) « Qui devait primitivement s'intituler le *Faune* ou la *Faunesse* ». André Ebner : Autour de « Sapho » : *Œuvres complètes illustrées* d'Alphonse Daudet, t. X, p. 163.
(9) Ces notes sont relatives aux « ruptures » et aux « collages ».

tempe ensanglantés. Vue sur son lit de mort. Autour de la tête, couvrant le front, découvrant les oreilles et refermée sous le menton, une vieille guipure. Très pâle, teint mat, l'air d'une femme d'Alger ou d'une religieuse. Une rose sur l'oreille. Tout le corps couvert de dentelles (elle en avait beaucoup), des roses éparses dans tous les plis. C'est la Guimont qui l'a parée et disposée ainsi. A l'enterrement, toutes les « élégantes » de Paris, à pied, en noir; portant les fleurs qui n'avaient pu tenir sur le corbillard; les voitures suivant à la file. On n'est allé qu'à l'église.

Il existe une autre version, moins romanesque, de la mort de Pepita Sanchez. Notre chroniqueur l'a rapportée :

C'est Guimont qui, Pepita Sanchez étant tombée par accident de sa fenêtre et s'étant aplatie, les côtes brisées, sur le trottoir, où elle avait fait ses débuts, toutes les grandes « poutains », comme disait Barruci, bavardant près du lit de la morte, apostropha brutalement son amant qui croyait, le vaniteux! être pour quelque chose dans la fin de Pepita. — « Veux-tu bien ne pas pleurer, imbécile? » — Ouvrant une armoire, elle tira d'une cassette un tas de lettres qui témoignaient de nombreuses infidélités.

Laquelles des deux versions est la vraie? Celle du chroniqueur, sans doute.

Pepita Sanchez, après des débuts assez obscurs, avait pris rang parmi les lionnes, vers la fin de l'Empire.

Mademoiselle Pepita n'a plus vingt ans, écrivait Victor Köning (10), mais autant que j'ai pu l'apprécier dans son avant-scène, les soirs de premières, c'est encore une fort jolie brune.

Alphonse Daudet a tiré deux épreuves de ce modèle. Il en a fait, presque sous son véritable nom, mais en la vieillissant, « Rosario Sanchès, la femme à de Poter ».

Cette Rosario, Rosa de son nom de fête écrit sur toutes

(10) *Tout-Paris*, p. 26.

les glaces des restaurants de nuit et toujours souligné de quelque ordure, était une ancienne dame des chars à l'Hippodrome, célèbre dans le monde de la noce par son dévergondage cynique, ses coups de gueule et de cravache très recherchés des hommes de cercle qu'elle menait comme ses chevaux. Espagnole d'Oran, elle avait été plus belle que jolie et tirait encore aux lumières un certain effet de ses yeux noirs bistrés, de ses sourcils rejoints en barre...

Puis, il l'a incarnée dans la jeune et blonde Alice Doré, la dernière maitresse de Déchelette. Elle se tue pour lui, comme on avait dit à Daudet que Pepita Sanchez s'était tuée pour son amant, — en se jetant par la fenêtre.

M. Ebner reproduit (11) un article paru dans le *Figaro* du 31 décembre 1885, intitulé: *Sapho, histoire et légende*, signé Jules Roman. D'après cet article, le vrai Déchelette aurait été un M. Jules Thiercelet et Alice Doré un modèle du nom de Laure. Mais la prétendue « histoire » de Jules Roman n'est, elle aussi, qu'une légende. Alice Doré, on l'a vu, était une création de Daudet, qui ne lui a prêté que la fin de Pepita Sanchez.

AURIANT.

(11) Alphonse Daudet : *Œuvres complètes illustrées* (*Librairie de France*), t. X, Sapho, p. 199.

CHANSONS DANS LA CAMPAGNE
OU
LE PAYSAN JAPONAIS

—

A mon Maître Sylvain Lévi.

Sur les Iles du Grand-Japon, au pays précieux où, du creux de son oreiller de bois, Sei Shô-Nagon torturait du même art ses mémoires et ses amours; sur les Iles du Grand-Japon, au pays des seigneurs en palanquin, des chevaliers bien cambrés, des bonzes indifférents, des danseuses précoces, des *geisha* folâtres, et des courtisanes soyeuses; sur les Iles du Grand-Japon, au pays des castels, des temples et des auberges; au pays des *biwa* sourdes, des gongs lointains, et des guitares précipitées; sur les Iles du Grand-Japon, vit un homme maigre, hirsute, voûté, qui, brûlé de soleil et noyé de boue, une serviette au front, un haillon aux reins, entre la mer et la montagne, sans cesse, sans fin, d'un pas égal tourne sa roue. Cet homme est à lui seul cinquante millions; et on l'appelle *Gombei*, comme nous dirions en français Gros-Claude, ou Jacques Bonhomme.

J'ai donné mon cœur à Gombei, qui, sept années durant, dans les rizières de Saga ou les montagnes de Nagano, m'a, du fond de sa hutte, tendu en des tasses ébréchées le riz le plus seigneurial que j'aie jamais mangé. J'ai appris ses dialectes, psalmodié sa ritournelle, rythmé sa danse. Et j'ai pensé que ce paria dont personne ne parle méritait qu'une heure on l'écoutât parler.

—

Qu'on l'écoutât parler, ou, mieux, qu'on l'écoutât chanter. Car, pour le misérable, les sons ont sur les mots ce privilège qu'ils aident au travail au lieu de le troubler:

Hanashi yameyare
Shigoto no jama yo...

« Cessez », dit Gombei,

Cessez de bavarder;
Ça trouble le travail:
Doucement-doucement,
Commencez de chanter!

C'est la chanson de Gombei que je voudrais ici présenter (1).

§

La chanson de Gombei, c'est d'abord le grincement de la roue de Gombei: roue sur la plaine, roue à flanc de montagne, roue encore sur la mer.

Quand la belle saison tombe sur les rizières, c'est dès quatre heures du matin que la femme même doit s'enliser:

Vers quatre heures du matin, j'arrache
Les mauvaises herbes de la rizière...
Mais qu'est ceci: rosée de la plaine?
Larmes de peine?

Et comme à soleil couché elle est encore dans la rizière, la grand'pitié du corps brisé:

Que les reins me font mal!
Et cette rizière qui s'allonge
Comme au quatrième, comme au cinquième mois
Le jour s'allonge!

A la fin, les mauvaises herbes sont arrachées de la rizière. Mais sur les collines il y a les bonnes herbes, que pour les bêtes il faut courir couper; et cela fait tant d'herbes, de mauvaises herbes et de bonnes herbes, que

(1) Les citations insérées dans cet article sont choisies de l'ensemble des chansons que j'ai recueillies sur toute la campagne japonaise, de 1926 à 1932.

l'herbe envahit jusqu'au sommeil de la coupeuse d'herbes:

Je me couche, tombant de sommeil;
Dès le soir, je me couche, mais
Les herbes que le matin, chaque matin je coupe,
En rêve, je les coupe encore!

Venus l'automne et la moisson, vient aussi le gosse qui braille; à la chaumière non plus, on ne va pas chômant :

Bon! La pluie qui se met à tomber,
Et sur le toit le bois qui se mouille,
Et sur mon dos le gosse qui braille,
Et le riz qui brûle!

Les bonnes années, passe encore. Les années sans grain, force est à Gombei d'aller nu-pieds vers le maître expliquer sa pauvreté : « Qu'il pleuve », plaide-t-il,

Qu'il pleuve
Ou que le soleil brûle,
Au milieu des rizières,
Courbés-courbés,
Les paysans passent leurs journées:
Maître,
Pensez à leur peine!

Le maître n'est pas toujours inflexible; mais si le maître est inflexible, alors Gombei dit adieu à la plaine, et suivi de sa femme qui porte le gosse, monte dans la neige les montagnes sans chemins. Gombei, de crête en crête, se fait conducteur de chevaux; ça n'est pas ce qui le fera dormir :

Allons,
Avanceras-tu,
Rosse,
Toi qui, sans penser à ma peine,
Ne sais que bruyamment mâcher
Ton frein!

Gombei, sur les pentes, se fait scieur de long; ça n'est pas ce qui le fera faire gras:

Le scieur, au fond de la montagne,
Habite sa hutte, sans manger
Ni patates
Ni riz garni:
Voyez-vous, le scieur et le rat,
S'ils ne scient pas, ne mangent pas!

De la montagne, on voit la mer: comme le Paimpolais de Botrel, le gosse ayant faim va se faire matelot. Hélas,

Matelot et batelier sont
Plus malheureux que le mendiant:
Au moins, le mendiant, la nuit, il dort,
Et c'est de jour qu'il travaille!

Homme fait, le fils revient; incapable même de chanter sa chanson:

— Chante, chante!
Me pressez-vous:
Mais moi, je ne suis
Qu'un matelot;
Je ne sais pas chanter,
Je ne connais pas d'airs!
Je n'avais pas quatorze ans,
Qu'en barque,
Sur le pont,
Je trimais!
C'est à la rame ou à la barre
Que je me réveille;
Et dans le vent chargé de sel,
Je suis sans voix!

Ainsi tourne la roue de Gombei.

§

Souffrance est sœur aînée de révolte: et qui n'attendrait de la chanson de Gombei qu'elle ne se fît à la fin cri de révolte? Mais Gombei vaut mieux que la révolte, et Gombei s'est résigné.

La roue a beau être lourde: à qui accepte de la tourner, quelle peine n'apporte sa récompense?

Oui, dur, pour une fille, d'arracher les herbes; mais la fille n'est pas toujours seule dans la rizière:

Si c'est avec l'homme que j'aime
Que j'arrache l'herbe dans la rizière,
En arrière, voyez-vous, les petites herbes
Restent toutes!

Oui, dur, pour une fille, de mouvoir la meule à bras; mais à deux, l'effort s'oublie:

Si la meule m'est si légère,
Mon compagnon, c'est que tu me plais:
Aussi, ne te fais pas remplacer,
Fût-ce la nuit prochaine;
Ne te fais pas remplacer,
Mon compagnon, pas remplacer,
Fût-ce la nuit prochaine!

Oui, dur, pour une fille, de cueillir le mûrier; mais quand la branche est trop haute, le ravissement de se faire porter:

Le mûrier, je le voudrais cueillir;
La branche, hélas, est trop haute:
Par qui donc me faire porter,
Pour ma cueillette?

Oui, pauvre, la hutte du scieur; mais pas à ce point qu'il ne la puisse jamais quitter:

Le scieur, c'est au fond de la montagne,
Dans une hutte, qu'il habite: mais
Il les aligne, les écus,
Pour s'en aller voir les filles!

Oui, triste, le bateau du marin; mais il n'a pas d'yeux que pour son bateau:

Jolie fille
Et bateau neuf,
Chacun veut voir
Et essayer!

Oui, dur, le pressoir du presseur d'huile; dur le pressoir, et laide la femme; mais l'huile une fois pressée, on va la vendre à Hakata:

Quand le presseur d'huile s'en revenant
De voir les filles de Hakata

Retrouve sa femme, c'est,
Au fond de mille lieues de montagne,
Un vieux blaireau qu'il croit voir!

Et en cette vie, il en va de même pour tous les états, pour toutes les tristesses. Pas gai, d'être bonze; mais chacun sait que les bonzes se consolent au jeu, quittes à porter de temps en temps une statue au mont-de-piété :

C'est le bonze du temple
Qui, par amour du jeu,
Met la statue d'Amida
Au mont-de-piété!

Pas gai, d'être veuf; mais chacun sait qu'à l'exemple des sarments de citrouille, les veufs se consolent à rôder aux portes de derrière:

Veuf et
Sarment de citrouille,
A la porte de derrière
Tournent rampant!

Pas gai, d'être vieille; mais chacun sait que, la pluie tombant, les vieilles en rond sous les hangars se consolent aux longs potins:

Quand la pluie se met à tomber,
Les cancans se mettent à courir:
Mais le soleil luit depuis beau temps
Que les cancans courent encore!

Les plus favorisées, bien sûr, ce sont les filles de vingt-trois, vingt-quatre ans. Ah! la vie est claire, pour celles-là:

Ce qu'il y a d'amusant,
C'est, passé vingt ans,
L'âge de vingt-quatre,
Vingt-trois!

Que si, ignorant leur jeunesse, elles vous viennent soupirer que

Ni le médecin ni
Les sources d'Arima

Le mal d'amour
Ne sauraient guérir!...

il est au moins un bon conseil à leur donner:

Fût-ce du mal d'amour,
Quand on veut guérir, on guérit:
Avec l'homme qu'on aime il n'est que de
Se marier, pour guérir!

Et voici la chanson de Gombei frapper aux portes de la gaîté.

§

Du premier au sept du premier mois, pour la nouvelle année; du treize au seize du septième mois, pour la Fête des Morts, la gaîté ouvre à Gombei: dix jours par an. Mais ces dix jours-là valent bien qu'on travaille, fût-ce tout au long du long été:

A la Fête des Morts, nous danserons;
Au nouvel an, nous nous coucherons:
Au long de l'été, nous arracherons
Les mauvaises herbes!

Le dernier jour du dernier mois, la houppe de paille, le navet et l'orange rituellement pendus au dehors, la porte de sa hutte bien fermée pour y retenir les bons esprits, alors, sa fille versant le bouillon-aux-légumes et sa femme l'alcool-aux-herbes, Gombei, maître chez lui, y boit et chante sept jours durant. Gombei y chante les promesses de l'an neuf, l'écrevisse qui promet longue vie, les gâteaux de riz pilé qui tendent le ventre comme un tambour, le saké aux mille vertus:

Mon saké,
Ça n'est pas pour le vanter, mais
Le goût en est si doux,
Le goût en est si doux que
Ça fait un remède pour le ventre!

Le parent venu en visite paie sa coupe d'une chanson:

J'ai pour voisine
Une vieille;

Et cette vieille-là,
Quel sale caractère!
Quand je lui demande: — Un peu de saké
A boire!
— Rien à boire! me répond-elle.

Et Gombei en verve de conter au parent « une drôle d'histoire »:

Quelle drôle d'histoire!
Une fille unique
Avec sa sœur
Tombant au ruisseau
S'est brûlée;
Comme un aveugle les voyait,
Un manchot les a retirées:
Voilà ce qu'un muet a raconté
Qu'un sourd avait entendu dire!

Mais sa vraie gaité, c'est en vue de la Fête des Morts que Gombei la thésaurise. Nul besoin, ce soir-là, de l'appareil traditionnel. Brûlant des aiguilles de pin en guise de tiges de chanvre, d'un seul tambour composant l'orchestre, Gombei conduit la ronde du haut du pont qui lui sert d'estrade: et Gombei tombât-il du pont, que Gombei d'en dessous conduit encore la ronde:

Le conducteur de la ronde
Vient de tomber du pont:
Mais d'en dessous il la conduit encore,
La ronde!

Des chaumières éparses, gars et filles accourent en volant: car

Aux rondes de la Fête des Morts,
Vraiment, pour ne pas danser,
Faudrait être chat, cuiller en bois,
Bouddha de pierre!

Et dans la pleine lune du septième mois, sous le ciel lourd qui fait fleurir la chair, Gombei aux cinquante millions d'ombres danse pour distraire les morts assis au seuil de leurs maisons.

Si c'est du riz cuit dans du thé,
Et du poisson, qu'on me sert,
De travailler, ça peut aller:
Si c'est des légumes dans
De la saumure, et du blé cuit,
Le travail, rien à faire!...

pérore un gars.

Me suiciderai-je avec lui,
Ou me couperai-je les cheveux?
Dame, les cheveux, ça repousse...
Le corps, c'est précieux!...

roucoule une fille. Et pour la fille c'est tant pis si la chanson est mal mimée:

Tant qu'à danser, danser la danse,
C'est avec grâce qu'il faut danser:
Car c'est la plus gracieuse qui sera
Prise en mariage!

Aux dépens de la moins gracieuse, la plus gracieuse se ménage un succès:

Un batelier de Katada,
A moi, pour mari? Jamais de la vie!
Sur un mois, c'est vingt jours
Qu'ils passent au large!

La réplique est tôt trouvée. Si les bateliers échappent aux filles de Katada, les filles de Niigata se chargent de retenir les bateliers:

Les filles de Niigata
Sont-elles des ancres, ou des cordes?
Ce matin encore, elles ont retenu
Au port deux bateaux!

La fille attend sa revanche. Que le gars, en fin de nuit, se risque à s'attendrir sur son parapluie :

Mon parapluie, je l'ai laissé
A l'auberge de Tsuruga:
Et j'y pense chaque fois
Que la pluie tombe!...

et la voici susciter, victorieuse, une floraison de parapluies:

Mon amoureux m'a donné,
M'a donné trois parapluies:
Le premier, c'est pour la pluie;
Le deuxième, pour le soleil;
Le troisième... pour lui faire signe!

Quand sur les rondes de la Fête des Morts le coq a fait se lever la troisième aube, Gombei retourne couper les herbes. Et la roue de nouveau tournerait sans espoir, si, abandonnant son corps à la roue, Gombei, de son bras tendu, n'élevait son cœur au-dessus de la roue.

§

Son cœur, c'est à l'amour que Gombei le donne sans en rien distraire.

La Nature ni la Mort n'émeuvent Gombei: l'une et l'autre lui sont trop familières. La Nature, c'est l'horloge qui assigne leur rythme aux corps vivants: rien de plus. « Toi », crie Gombei,

— Toi, qui très loin dans la montagne,
Garçon, t'en vas couper les herbes,
Dis-moi, les marronniers
Sont-ils en fleurs?
— Pour sûr, pour sûr,
Qu'ils ont fleuri:
Neuf petites branches
Toutes en fleurs!

Mais Gombei ne pense à rien autre chose si ce n'est qu'avec les marronniers, le temps des amours a fleuri. « Quand au coucher du soleil », crie encore Gombei :

Quand au coucher du soleil,
Je passe par la plage,
Hé, il y a un pluvier qui chante,
Un pluvier qui chante!
Va, chante, chante,
Pluvier,
Que nous comparions nos voix,
Comparions nos voix!

Mais Gombei n'est ivre de rien autre chose si ce n'est

de sa propre chanson. Et quant à la Mort, elle est la chute naturelle, ni bonne ni mauvaise, du corps usé: comme le vieil arbre s'affaisse, comme le vieux cheval s'abat, ainsi meurt l'homme qui a fini son temps; et pourvu qu'un fils derrière lui prenne soin de sa dépouille et de sa tablette, en quoi serait-il à plaindre, le vieux qui meurt?

Non, rien ne vaut d'être chanté, si ce n'est la vie, si ce n'est l'amour. Et l'amour de Gombei est un amour qui sonne profond.

La tradition japonaise veut que, dans les chansons tout au moins, ce soit à la femme à parler d'amour. Femme, tour à tour « oiselet craintif » et « luciole ardente », mais toujours sensible, toujours aimante, toujours fidèle; femme, premiers émois de la tisseuse:

Tissant-tissant mon métier,
Comme j'admirais un passant,
J'ai, la main distraite, tissé
De travers les raies...

Femme, premiers émois de la montagnarde:

Cette montagne est trop haute,
Qui me cache sa maison:
Elle m'est chère, sa maison,
Et la montagne, je la hais!

Contre l'amour envahissant, elle lutte bien un peu, l'amoureuse: mais quand elle brûle « comme une herbe sèche », alors elle laisse parler ses yeux:

Vous appeler, je ne puis;
Vous faire signe, je ne puis:
Je n'ai, pour que vous me compreniez,
Que mon regard!

Que si l'autre ne comprend pas, sa passion s'exaspérant, elle fait vers lui le premier chemin:

Trois lieues de taillis en montagne,
Deux lieues sur la rivière:
Ce chemin, je l'ai fait pour qui?
Pour vous!

Et haletante, elle lui dit:

Parce que je vous aime,
Plaine ou montagne,
Broussailles ou forêts,
Sans rien reconnaître, je suis venue.

Comment lui la repousserait-il? Et la voici toute au secret qui est pour elle un univers:

M'ami, notre amour est comme
La prunelle du petit buisson,
Qui dans l'ombre mûrit et meurt
Sans qu'on s'en doute.

D'autres fois, quand elle lui a ouvert la porte de sa chaumière, et que vers l'aube, il est inquiet, elle le rassure, maternelle:

Dormez, dormez sans crainte;
Ce n'est pas l'aube encore:
Savez-vous pas qu'à l'aube, la cloche
Du temple tinte?

Puis il s'en va dans le brouillard qui sur lui se referme:

C'est grand'pitié que ce matin
Le brouillard étendu
Me cache la silhouette
De mon amant qui s'en va!

Hélas, point n'est au ciel de nuage immobile, point n'est sur terre d'amour immobile. Quand l'amour a passé, quand le nuage a passé, on est seule sous le vaste ciel; mais on va quand même le chemin des champs, où l'on feint seulement qu'il y ait de la poussière:

L'homme qui vous a quittée,
Lorsqu'on le rencontre en chemin,
On feint qu'il y ait de la poussière,
Et l'on se frotte les yeux!

Lui, n'est pas loin: au village voisin, au même hameau peut-être. S'il revient, on l'accueille:

Revenez-vous conduit par l'amour;
Revenez-vous sans amour;

Ou revenez-vous pour éprouver
Mon cœur?

Et s'il ne revient, on ne dit pas :

J'enfouis ce trésor dans mon âme immortelle,
Et je l'emporte à Dieu!

Mais on dit, plus simplement:

Nous sommes, lui et moi,
Les lianes de la plaine brûlée:
Quand les sarments en seraient coupés,
Les racines restent!

Amour de vilain, que des rois envieraient.

§

Amour, aussi, maître de pitié. La pitié de Gombei est sobre de mots, et directe:

Une scie avec une lime
Descendent le courant:
D'où donc est le scieur qui
Sera mort?

Encore Gombei pense-t-il moins au scieur mort qu'à l'orpheline qui, de porte en porte, va désormais errer:

Voici que la petite orpheline,
Dans le soir où elle va sans but,
Suçant son pouce, se tient debout
A' la porte!

Et pensant à la petite du scieur, Gombei de dire à sa petite à lui:

A la petite orpheline
Si tu refais la coiffure,
Alors, ses parents se réjouissent,
Au paradis!

Et la femme de Gombei de désirer d'autres petits, plus de petits, certes, que sa misère n'en saurait nourrir:

Pour le dernier jour de mai,
Je me souhaite un enfant qui pleure:
Assise sur un sentier de rizière,
Je l'allaiterais!

Et le petit de naître, tôt ou tard, que la sœurette va sur son dos berçant : « Dors », lui scande-t-elle,

Dors !
A l'enfant qui dort,
Raquette et volant :
A l'enfant qui pleure,
Le volant seulement !

Et c'est ainsi que la pitié de Gombei fait d'un peuple une nation.

§

Telle est, sur les Iles du Grand-Japon, la chanson que chante Gombei, forçat du sol, esclave des saisons, va-nu-pieds pauvre de grain ; mais homme au cœur libre, maître de sa femme et de son coin de ciel, ferme soutien de la vieille Asie, et sans le savoir, poète de race : chanson de souffrance, de résignation, de gaîté ; chanson d'amour, chanson de pitié ; chanson qui, d'une aile sûre, portera Gombei au Paradis de la Terre pure de l'Ouest, là où, de par la volonté de l'Amida sauveur, il sera, pour l'éternité, dispensé de retourner tourner sa roue. Car le Bouddha dit à Gombei : « *Sangai wa... kore waga mono nari...* Bien que les Trois Régions m'appartiennent, les Hommes sont en vérité mes enfants ». Et le Bouddha lui dit encore : « *Tane araba...* Pourvu qu'il y ait de la semence au cœur du misérable, aussi facilement que le pin croît sur un rocher, cet homme s'élève à l'état d'Esprit ».

GEORGES BONNEAU.

L'ANDORRE EN RÉVOLUTION

—

L'Andorre n'avait pas besoin de se révolter. N'était-il pas le pays le plus heureux du monde? Libre et indépendant dans ses hautes montagnes, il échappait à tous nos soucis. Peu ou pas d'impôts, pas de douanes, pas de conscription, aucune obligation militaire.

Depuis que Charlemagne l'avait délivré des Maures, il n'avait été en guerre avec personne. Qui aurait bien pu jalouser une poignée de solitaires retirés dans des régions inaccessibles et pauvres? Leurs co-princes suzerains les protégeaient d'ailleurs sans intervenir beaucoup dans leurs affaires. C'étaient, comme chacun sait, l'évêque de Séo d'Urgel et le préfet des Pyrénées-Orientales représentant le chef d'Etat français.

Même quand l'Espagne et la France étaient en guerre, la paix andorrane n'était point troublée. Et l'histoire nous apprend que les occasions n'ont pas manqué. Pendant la Révolution Française, lorsque les Espagnols essayèrent par tous les moyens de reconquérir le Roussillon, nos armées furent sur le point de traverser le territoire d'Andorre, mais devant les protestations de nos vassaux, nous y renonçames généreusement. Napoléon ne s'occupa d'eux que pour leur confirmer leurs privilèges séculaires.

Il faut avouer que de place forte mieux gardée en Europe, il n'en existait pas. La barrière de montagnes qui entoure Andorre n'a ses cols qu'à plus de 2.000 mètres d'altitude, c'est-à-dire bloqués par les neiges en hiver. Il n'y avait pas de brèches, sauf, vers le Sud, en

passant par l'Espagne. C'était la vallée de la Valira, à peu près impraticable au cours des âges. Une large route est maintenant ouverte, par laquelle les étrangers se sont introduits. Ils ont apporté leurs convoitises et leurs passions. Ils ont profondément troublé des esprits simples et crédules, en leur communiquant leur fièvre malsaine et en leur promettant la richesse.

Ayant séjourné longtemps dans le Roussillon, nous étions tentés par le voisinage de l'Andorre... Il fallait suivre la route de Montlouis à Bourg-Madame, traverser la frontière et longer la Cerdagne Espagnole, de Puycerda à Séo d'Urgel, avec un passeport en conséquence. Cela nous avait d'abord semblé très compliqué.

Après Séo d'Urgel, nous nous engageons dans la vallée de la Valira qui conduit jusqu'à Andorra-Vella. La douane espagnole arrête les voitures et inspecte les papiers à Arcabell. Avec un air important, un superbe militaire aux buffleteries blanches et jaunes procède à son examen.

De l'autre côté de la frontière, il n'y avait pas de douaniers. On était bien en Andorre, pays de franchise exceptionnelle ignorant la douane.

A Sant Julia de Loria, on pénètre dans le centre d'une « paroisse ». Il y en a six en tout, et cela fait une population de 6.000 habitants, la valeur d'une petite ville comme Rambouillet par exemple. Cette notion ne doit pas être perdue de vue quand il s'agit de ramener à de justes proportions les affaires de la République d'Andorre. Sant Julia est un village aux maisons solides, couvertes de tuiles violettes. La Valira y prend des allures de torrent furieux et écumant. La gorge continue, le plus souvent étroite, aux pentes raides. Sur les minces terrasses retenues par des murs de pierres sèches, des champs cultivés s'accrochent. Leur tapis de verdure ardente contraste avec les teintes sombres des roches. Çà et là des maisons isolées se devinent, grâce à la che-

minée qui fume ou à la ligne nette du sentier qui coupe le paysage tourmenté. Les Andorrans éparpillent leurs maisons dans la montagne. Ils aiment beaucoup vivre à l'écart, bien isolés et sans aucune gêne des voisins. Leurs demeures sont bâties avec les roches environnantes, granits, calcaires ou schistes, que n'assemblent ni chaux ni ciment. Moitié cavernes, moitié hangars, elles semblent un produit spontané du sol. De lourdes ardoises forment le toit que les avalanches de neige respecteront. Les chênes de la forêt fournissent le bois des portes, qui ne sont jamais peintes. C'est humble mais solide et capable d'abriter une famille, quelques poules, une vache, un cochon et l'indispensable mulet, sans lequel ravitaillements et déplacements seraient impossibles.

On découvre pour la première fois Andorra-Vella du hameau de Santa-Coloma, à l'entrée d'un vaste cirque. Le paysage austère frappe par son originalité. Les pentes abruptes de la montagne s'élèvent de chaque côté à d'énormes hauteurs. Les roches s'effritent et glissent en éboulis jusqu'à leur base. Dans la tourmente, des bois de chênes et de pins continuent de reverdir.

A l'écart, les maisons de Santa-Coloma et son église. Quel clocher incomparable, fin campanile du IXe siècle, ajouré d'arceaux à colonnettes! Il est coiffé d'un toit pointu en forme de chapeau chinois d'un effet charmant. Canillo, Encamp, les Escaldes sont dominés ainsi par des clochers trapus d'un roman singulier qui leur confèrent un cachet à part.

Bientôt, nous traversons un village aux rues tortueuses et calmes. C'est Andorra-Vella. Les femmes vêtues de noir, au fichu noir sur la tête, sont assises devant leur porte, en tournant le dos à la rue. Des hommes, coiffés du feutre rond, passent très dignes avec leur visage rasé et leur profil aigu. Nous n'arrêtons pas notre auto, car nous avons hâte d'arriver à l'hôtel qui est situé au delà, entre la capitale et les Escaldes. En effet, après

avoir contourné des chantiers importants de travaux routiers, nous apercevons l'avenante bâtisse sur son éperon de verdure.

La *Casa de la Vall* (maison des Vallées) est le monument le plus remarquable de la capitale andorrane.

Elle est le siège du gouvernement, du conseil général et du tribunal. C'est en même temps une prison, une maison d'école, une chapelle et la chambre d'exécution avec son garrot qui n'a sans doute jamais servi. La bâtisse adossée au roc est massive et sans prétention architecturale. Son porche de plein cintre est surmonté d'un écusson armorié. En bas, on nous montre les écuries, où les membres du conseil abritent leurs montures. Au premier étage, assez délabré, se trouvent la chapelle de Saint-Armengol, la salle d'école et la grande salle de réunion des Vallées.

Les costumes que revêtent en séance les « Illustres » (c'est le titre auquel les conseillers ont droit) sont pendus au mur: le long manteau de drap noir, appelé « gambetto », et le tricorne.

La petite fille, qui nous servait de guide à une de nos visites, nous amène devant une armoire de fer, qui contient les archives et les secrets d'Etat, fermée à sextuple serrure. Chaque serrure a une clé différente, détenue par chacune des six paroisses. Il faut donc le consentement simultané de six personnes pour ouvrir!

Les affaires de la République d'Andorre sont tout aussi compliquées que son armoire. D'abord, est-ce bien une république?... Pas même. Rien d'analogue n'existe en Europe. La République de Saint-Marin n'est pas comparable. Les îles Anglo-Normandes, Jersey, Guernesey et Sercq ont une constitution fort ancienne et très spéciale, mais du moins ne reconnaissent qu'un souverain. Andorre représente une survivance d'Etat féodal, protégé par deux pouvoirs indivis, ce qu'on appelait au moyen-âge un « paréage ».

De pouvoir effectif, à proprement parler, il n'y en a pas. L'autorité est répartie entre l'évêque d'Urgel, le préfet de Perpignan et le corps local élu.

L'évêque d'Urgel est sur place. Catalan comme ses vassaux, il parle leur langue et n'ignore rien de leur psychologie, de leurs mœurs et coutumes. De plus, par son caractère sacerdotal et son ministère religieux, il exerce une influence morale prépondérante. Il parcourt le pays et surveille son représentant ou « viguier ». (L'Espagne et la France ont, chacune, leur viguier). Toutefois, depuis la Révolution d'Espagne, l'Eglise a subi une diminution de prestige considérable aussi bien en Catalogne que dans le reste de la péninsule.

Le préfet de Perpignan, presque toujours étranger au Roussillon, n'occupant son poste que quelques mois, n'a pas le temps d'approfondir la politique d'Andorre. Il s'en remet pour cela à son viguier. J'ai entendu dire que, pendant plus de quarante-cinq ans, la France conserva le même viguier. Il habitait Prades et n'intervenait point dans les affaires des voisins. Aussi la plus grande tranquillité n'a cessé de régner, pendant ces quarante-cinq ans, dans les vallées andorranes. Il est mort depuis...

La troisième autorité est le conseil des Vallées, qui comprend 24 membres élus par les chefs de famille (beaucoup de jeunes sont ainsi exclus: d'où mécontentement), à raison de quatre par paroisse. Ils nomment un « syndic » qui devient le principal agent d'exécution des lois et règlements. Les conseillers représentent à coup sûr la majorité de l'opinion publique et la meilleure tradition de l'Andorre.

Les viguiers de France et d'Espagne peuvent s'entendre pour exercer un droit de véto sur les décisions de l'assemblée, mais ils n'en avaient pas usé jusqu'ici. Ils ont récemment prononcé la dissolution de l'assemblée élue, après avis du tribunal suprême, mais leur initia-

tive n'a pas semblé constitutionnelle. Les conseillers d'Andorre ne se sont pas soumis et le pays leur a donné raison.

Il y aura prochainement des élections, organisées cette fois selon le suffrage universel. Les partis en présence s'affronteront. Les conservateurs veulent rester fidèles à l'antique constitution et ne s'accommodent pas trop mal de la suzeraineté débonnaire de la France et de l'Espagne. Les catalanistes aspirent au rattachement à la Catalogne et prennent leur mot d'ordre à Barcelone. Les nationalistes (qui semblent les plus convaincus) demandent la déchéance des co-princes, l'établissement d'une république indépendante (1).

Ainsi les bouleversements d'après-guerre atteignent maintenant l'Andorre. Sans mésestimer leurs causes profondes, il est permis de supposer qu'avec quelque habileté on aurait évité de pareilles aventures.

L'Andorre, que défendait son isolement et sa pauvreté, est entraînée forcément vers le modernisme et le machinisme qui précipiteront son évolution. Elle s'enrichira peut-être mais au détriment de sa tranquillité et de son bonheur séculaires.

L'invasion s'est produite, nous l'avons vu, par la trouée naturelle de la Valira. Sur les routes automobiles, la circulation s'accroît. Des services réguliers fonctionnent de Séo d'Urgel à Andorra et de là dans toutes les vallées. Les autos descendront directement du col du Puymaurens par le col de Soldeu. Le Transpyrénéen met à ses portes les gares de Puycerda et de la Tour de Carol et les stations de tourisme comme Porté et l'Hospitalet. Le gouvernement de Catalogne procède actuellement à la percée du Val d'Aran, qui rapprochera encore les Andorrans de Barcelone et de Toulouse.

(1) Depuis que cet article a été composé, les élections ont eu lieu en Andorre, ainsi que les lecteurs du *Mercure* le savent évidemment. (N. D. L. R.)

Depuis quelques années, par le consentement mutuel de la France et de l'Espagne, un afflux de capitaux étrangers s'est fait sentir en Andorre. Une société hydro-électrique transforme le pays, construit des routes, bâtit des centrales électriques, distribue à profusion l'énergie et la lumière électriques. Le lac Angolasters, qui constitue une réserve colossale de force électro-motrice, va être exploité. Des utilisations industrielles de grande envergure sont prévues. La station thermale des Escaldes se modernise radicalement. D'énormes immeubles s'édifient. Les Barcelonais arrivent de plus en plus nombreux. Certains rêvent de casino et de roulettes à l'instar de Monte-Carlo.

C'est bien un destin inconnu qui commence pour l'Andorre.

JOSEPH VASSAL.

L'INFLUENCE D'EDGAR POE
SUR
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

I

Les conteurs symbolistes ont subi l'influence de Poe. Ici, Villiers de l'Isle-Adam joue ce rôle de maître qu'assuraient, pour la poésie, Verlaine, Rimbaud et Mallarmé.

C'est tout au début de sa carrière que Villiers connut l'œuvre d'Edgar Poe. Il avait dix-neuf ans quand il vint à Paris, en 1857, l'année même où paraissaient les *Fleurs du Mal* et les *Nouvelles Histoires extraordinaires*. Il n'avait guère écrit que *Morgane*, qu'il devait remanier, et quelques premières poésies. Il ne savait pas l'anglais et c'est dans les traductions qu'il a lu Poe. Il l'a vu à travers les préfaces de Baudelaire, sous l'influence desquelles il resta toujours.

Il entra d'ailleurs en correspondance avec celui-ci; il semble même que ce soit le seul des jeunes Parnassiens qui ait réussi à nouer des relations avec l'auteur des *Fleurs du Mal*. Quand Verlaine débutant écrivit, dans l'*Artiste*, un article sur Baudelaire, le maître resta silencieux, car il était jaloux de son originalité et il avait horreur des disciples.

Certains biographes semblent croire que Villiers eut en outre des entrevues avec Baudelaire, mais ils ne donnent point de précisions. En tout cas, il entendit certainement parler de Poe dans le salon de Nina de Villars, où fréquentaient des traducteurs comme Armand Re-

naud et Mallarmé. Il devint vite familier avec l'œuvre entière, au point, raconte Gustave Guiches, de réciter de mémoire « sans une hésitation, les plus longues, les plus abstruses nouvelles d'Edgar Poe ».

Aussi ne faut-il point s'étonner qu'il ait fait de nombreux emprunts à l'Américain. Il s'est souvenu de lui dans l'expression de certaines idées mystiques. La *Puissance de la Parole,* en particulier, semble l'avoir hanté. Il écrit dans *Axel:* « Le prodige de cette fleur attira mes regards... image peut-être fixée d'une seule parole où je m'étais incarné l'heure précédente. » Il revient sur la même idée dans *Isis:* « Toute parole contient une force. »

On trouve encore des réminiscences de Poe chaque fois que Villiers s'attaque au progrès, notamment dans le chapitre VII d'*Isis.* Villiers se souvient aussi des théories esthétiques de Poe, et il lui arrive de les répéter avec autant de fidélité servile que Baudelaire ou Gautier. Dans les *Nouveaux Contes cruels,* il professe son horreur pour l'inspiration: « Un autre préjugé assez en vogue, celui de l'inspiration. » Dans le même livre, il indique le but de l'art avec des termes empruntés directement à Poe:

> L'art s'efforce librement vers la beauté, vers l'absolu de la philosophique et pure beauté. S'autoriser de l'intérêt tout social que la multitude accorde à telle idée de religion, de politique, et transporter cet intérêt dans le domaine de l'art pour s'en servir comme d'un adjuvant à la valeur propre d'un travail poétique, c'est baser la Poésie sur une émotion étrangère à elle-même.

Ce n'est point seulement quand Villiers traite de l'abstrait qu'il marche sur les traces de Poe. Dans ses romans et ses contes, il lui emprunte des décors. Voici, par exemple, un paysage:

> C'était au déclin d'une orageuse après-midi... C'était le crépuscule d'une journée d'éclipse. A l'occident, les rais d'une

aurore boréale allongeaient sur tout le ciel les branches de leur sinistre éventail. L'horizon donnait la sensation d'un décor; l'air vibrait, énervant, sous les frissons d'un vent chaud et lourd qui faisait tournoyer des tas de feuilles tombées.

Villiers s'est souvenu là très exactement du décor de *Morella*, qu'il a d'ailleurs cité textuellement en exergue à un chapitre de l'*Eve future:*

Un jour d'automne, comme l'air dormait immobile et bas dans le ciel, ma bien-aimée m'appela vers elle. Un voile de brume pesait sur la terre; et à voir les splendeurs d'octobre dans les feuillages de la forêt et le chaud embrasement sur les eaux, on eût dit qu'un bel arc-en-ciel s'était laissé choir du firmament.

Le paysage exotique que Viliers a décrit dans *Tribulat Bonhomet* rappelle également de très près celui qu'avait décrit Poe dans les *Aventures d'Arthur Gordon Pym*. La peinture en est émaillée, ici et là, de précisions de longitude et de latitude destinées à surprendre la crédulité du lecteur. Il s'agit, dans les deux cas, d'un archipel farouche et étrange, composé d'îlots d'origine volcanique et s'élevant à des hauteurs prodigieuses. Tout y est noir, depuis le sable des mers jusqu'aux habitants. Leur peau, leurs cheveux qu'ils portent longs, sont en effet d'un noir de jais; ils manient de lourdes massues d'ébène et ils s'habillent de peaux à poil noir. Ils sont d'ailleurs rusés et cruels; ils haïssent les blancs d'instinct, et ils sont prêts à leur dresser partout des embûches et des guet-apens.

Villiers se souvient de Poe, non point seulement dans ses descriptions, mais encore dans ses récits, où il lui emprunte maint détail. Tribulat Bonhomet, le *Tueur de cygnes*, s'approche des bêtes avec une lenteur calculée, avec une ivresse qui s'exalte dans la ruse et le silence; et, tout comme le héros du *Cœur révélateur*, il entend battre le cœur de ses victimes infortunées.

L'intrigue de l'*Eve future* a pour charnières et pour

ressorts des incidents empruntés à Poe. L'idée première, celle de construire un automate en tous points semblable à un être humain, n'est certes pas nouvelle; mais puisque Villiers connaissait si bien Poe, il est difficile de croire que l'idée ne lui a pas été suggérée par *Un homme usé*. De même que la belle femme de Villiers, le bel officier d'Edgar Poe n'était composé que de pièces et de morceaux, de jambes de bois, de bras à déclic et de palais en gutta-percha.

L'automate que construit Edison est si bien à l'image d'une femme vivante qu'une âme mystérieuse vient l'habiter. Ainsi, dans le *Portrait ovale*, l'âme du modèle était peu à peu passée dans le tableau lui-même.

Avec son bel automate, lord Ewald s'embarque; mais il est obligé de le cacher dans un long coffre rectangulaire. Et tous les passagers se demandent ce que contient ce coffre, absolument comme le faisaient ceux qui voyaient la *Boîte oblongue*, dans le conte d'Edgar Poe.

Il est superflu d'ajouter que l'originalité de Villiers n'est point en cause. Poe n'a point fourni le modèle de Tribulat, bourgeois stupide et prétentieux, qui est le personnage principal du livre et lui impose un ton de satire bouffonne. De même, dans l'*Eve future*, l'intrigue ne compte guère; Poe n'a jamais eu, devant son automate, l'inquiétude métaphysique qu'éprouve Villiers et qui donne au livre toute sa valeur.

Ainsi donc, et il convient d'y insister, les œuvres de longue haleine qu'a écrites Villiers ne doivent rien à Poe dans leur origine et leur essence, même si, dans le détail, le romancier français a fait des emprunts à l'Américain.

II

Il en va peut-être tout autrement des contes.

Remarquons-le tout d'abord, ni Poe ni Villiers ne paraissent absolument à leur aise dans des récits de grande

dimension. Quand Poe a prétendu qu'une œuvre longue ne pouvait intéresser le lecteur, il n'a fait qu'ériger en loi sa propre impuissance. Il ne termina jamais le *Journal de Julius Rodman;* et s'il a écrit le mot « fin » au bas des *Aventures d'Arthur Gordon Pym,* on ne peut pas dire pour cela qu'elles soient finies; l'auteur s'arrête brusquement au point culminant du récit et élude humoristiquement la difficulté en prétendant que la suite du manuscrit de Pym est perdue.

Villiers est, sur un point, supérieur à Poe, en ce sens qu'il achève ce qu'il commence. Pourtant, Tribulat Bonhomet se compose de plusieurs nouvelles distinctes, ayant trait au même personnage, mais que ne noue point ensemble une intrigue commune. Et les aventures de l'*Eve future* se suivent souvent de manière arbitraire et avec beaucoup de flottement.

Poe et Villiers sont, au contraire, parfaitement maîtres de leur art dans le conte et la nouvelle; si Poe compose avec plus de soin mathématique à ménager l'effet, Villiers a plus de souplesse et plus d'ampleur, et certains de ses contes ont la puissance d'une symphonie. Dans un cas comme dans l'autre, le résultat atteint la plénitude et la perfection.

Dans les contes, l'influence de Poe apparaît comme plus importante que dans les œuvres longues; car alors, Poe ne fournit plus de simples détails de mise en œuvre, mais bien la conception elle-même. Et il est intéressant de voir comment Villiers élabore la donnée primitive pour en faire une œuvre originale. Il ne s'agit plus d'imitation, mais d'une véritable influence fécondante.

Comme Poe, Villiers aime à écrire des contes horribles, et il manie la terreur avec la même science que son maître. Poe a été hanté toute sa vie par des images funèbres; il voit constamment des corps en décomposition et il éprouve l'angoisse de l'enterré vivant. Chez Villiers, ce ne sont point les images naturelles de la mort qui l'ob-

sèdent, ce sont ses emblèmes sociaux et tout l'appareil des funérailles. Dans *Fleurs des Ténèbres,* des croque-morts ramassent les fleurs abandonnées aux enterrements, et ils en font des bouquets de corsage. Dans le *Jeu de grâces,* des jeunes filles pratiquent ce noble sport avec des couronnes mortuaires. Dans l'*Inquiéteur,* le déroulement des funérailles fournit la trame même du récit.

Villiers, tout comme Poe encore, sait jouer de l'horreur à froid et épouvanter le lecteur sans paraître s'émouvoir lui-même. Dans *Catalina,* il nous effraie avec un python caché dans une chambre; et, tout au long du récit, il use de la réticence, absolument comme Poe qui ne veut pas nous dire quelle torture attend le condamné au fond du *Puits,* afin d'augmenter notre terreur par l'inquiétude et le mystère. Le *Secret de l'Echafaud* est une expérience *post mortem,* entreprise avec une mise en scène scientifique, absolument comme dans le *Cas de M. Valdemar.* Ici, c'est un moribond que l'on hypnotise avec son consentement, pour voir si l'âme peut être retenue dans le corps après la mort. Là, c'est un condamné qui se prête à une expérience quand sa tête aura été détachée du tronc par la guillotine; il clignera de l'œil, pour montrer que la vie persiste encore dans son cerveau.

Pour nous faire peur, il suffit à Villiers, comme à Poe, de nous présenter un être humain qui offre une bizarrerie. Poe avait tracé la silhouette de cet *Homme des Foules* qui, toute la nuit, hante la sortie des théâtres et des cabarets pour ne point se trouver seul. Villiers imagine le *Convive des Dernières Fêtes,* celui qui assiste aux exécutions capitales et qui a un besoin physique de contempler la torture physique.

Il est un point où Villiers peut apparaître supérieur à Poe. Celui-ci, pour causer la terreur, a souvent besoin de décors bizarres et compliqués. Dans le *Masque de la*

Mort rouge, il a décrit une vision romantique avec force effets de décor et d'éclairage: la Mort traverse sept salles éclairées différemment et toutes remplies par la foule d'un bal masqué. Dans le *Duke of Portland* de Villiers, il reste un décor de château et de fête; mais il est plus simple parce que plus moderne; il n'est qu'une toile de fond, d'ailleurs lointaine: le duc lui-même se meut dans la solitude et le silence. Et la lèpre qui ronge le beau Portland est plus impressionnante que la « mort rouge », cette maladie inconnue, inventée pour la circonstance.

La supériorité de Villiers sur Poe par suppression de tous les accessoires apparaît plus nettement encore si l'on compare la *Torture par l'Espérance* avec le récit de Poe où Villiers a pris son idée, *le Puits et le Pendule*. Dans les deux contes, il s'agit d'un homme enfermé dans un cachot et que l'Inquisition veut tourmenter. Poe invente un pendule en forme de lame qui se rapproche peu à peu du condamné, il combine des murs mobiles et chauffés à blanc qui, peu à peu, pousseront le malheureux à se jeter dans le puits. Bref, il truque son cachot comme un château d'Ann Radcliffe; et la bizarrerie, la complication de ses inventions empêchent qu'on y croie tout à fait. Les Inquisiteurs de Villiers sont, il faut l'avouer, des gens bien supérieurs; il leur suffit d'un cachot qui ferme mal; ils donnent vingt fois au condamné l'espoir qu'il va s'échapper; ils lui en fournissent, à son insu, les moyens; à chaque fois, ils le rattrapent au dernier moment et ils l'enferment de nouveau, plus déprimé, plus désespéré après chaque tentative.

Ne nous hâtons pas de conclure cependant que Villiers est un artiste plus grand que Poe. D'abord, en plaçant ses personnages sur des fonds nus, il se conforme à la tradition de Poe dans ses meilleurs contes fantastiques. De plus, Villiers a une certaine infériorité sur Poe. Il arrive quelquefois à la terreur par des effets assez brutaux, auxquels l'Américain reste étranger. Villiers a le

goût de la chair et du sang; c'était déjà visible dans le *Secret de l'Echafaud;* c'était plus net encore dans le *Convive des Dernières Fêtes.* Le maniaque de Poe, *l'Homme des Foules,* était plus émouvant que celui de Villiers; sa bizarrerie ne tenait pas au monde physique, elle était uniquement morale et par suite plus tragique: il avait peur de la solitude.

Que Villiers fasse quelquefois appel à des instincts assez bas, on n'en peut point douter après avoir lu l'*Etonnant couple Montcornet.* Villiers subit là l'influence de la *Martyre* de Baudelaire. M. Montcornet n'aimait point sa femme; pendant la Révolution, il a voulu, sans qu'elle le sache, la faire décapiter. Chaque soir maintenant, il la possède avec une joie sadique, car il imagine qu'il tient entre ses bras un corps sanglant et décapité.

Mais il ne faut point reprocher à Villiers cette hantise de la chair; elle ne lui fournit point seulement des idées répugnantes, elle lui inspire aussi les plus hautes idées morales. Il n'y a rien, dans Poe, qui, par la grandeur et la simplicité, puisse dépasser les *Amants de Tolède.* Pour dégoûter de l'amour physique deux jeunes fiancés, le Grand Inquisiteur imagine de les attacher l'un sur l'autre pendant plusieurs jours; et ce contact continuel de la chair en révèle trop les misères pour ne pas, en effet, en inspirer l'horreur.

En vérité, Poe et Villiers peuvent marcher de pair. Poe a tendance à monter des machines bizarres et compliquées. Villiers ne rejette pas toujours des effets faciles de chair et de sang. Mais ils gardent tous deux leur originalité: Poe est plus psychologue et démontre mieux la manie; Villiers est plus moraliste et dégage mieux la leçon. L'un et l'autre, d'ailleurs, savent, sur un fond nu, en utilisant un simple trait de la nature humaine, atteindre au paroxysme de la terreur tragique.

III

Ce n'est pas seulement par l'horreur que Villiers est un disciple de Poe, mais encore par l'humour bouffon et l'ironie vengeresse.

Il arrive à Poe de se moquer de son lecteur en lui faisant peur pour rien, en imaginant quelque situation, en apparence horrible, et où, en fin de compte, le héros n'a jamais couru le moindre danger. C'est le cas de l'*Enterrement prématuré*. Un homme, qui a toujours eu peur d'être enterré vif, s'éveille tout à coup entre des parois de bois, avec un foulard noué autour des mâchoires. Il se croit — et le lecteur le croit aussi — dans un cercueil; mais il se trouve tout simplement dans une étroite cabine de bateau, avec un fort mal de dents.

C'est exactement le même procédé que Villiers a employé dans les *Phantasmes de M. Redoux*. Ce brave homme, se promenant au Musée Tussaud, aperçoit une guillotine, celle-là même, paraît-il, qui trancha la tête de Louis XVI. Pour se procurer des émotions, M. Redoux s'installe sur la machine. Horreur! le carcan tombe, M. Redoux sent sa vie s'en aller. Elle lui revient vite, d'ailleurs: le couperet n'était point dans la sinistre machine, et M. Redoux s'était simplement évanoui.

Dans de tels contes, l'auteur veut effrayer le lecteur jusqu'au dernier moment, et ainsi le surprendre après l'avoir dupé. Il est d'autres contes où, faisant la caricature de son propre procédé, l'auteur veut amuser le lecteur en exagérant à plaisir les effets les plus sinistres. C'est le cas, par exemple, dans le *Cadavre accusateur* de Poe et dans *Une profession nouvelle* de Villiers. Ici et là, un crime a été commis et l'on soupçonne quelqu'un qui touche de près à la victime, mari ou neveu. En fin de compte, on s'aperçoit qu'il y a erreur: ici, le coupable est l'ami même qui dirigeait les recherches, et là, c'est mieux

encore: un aérolithe. Ce n'est point seulement la composition du conte qui est analogue, mais encore le ton dégagé sur lequel il est écrit. Le crime y est envisagé avec la même ironie impassible et cynique; si bien que le lecteur, d'un bout à l'autre, a bien l'impression d'une fumisterie.

Quelquefois encore, la mystification, au lieu de parodier la tragédie, se présente avec un faux air de science. Poe, dans le *Canard au Ballon*, raconte comment un ballon vient de traverser l'Atlantique; dans l'*Aventure de Hans Pfaall*, il suit un ballon, non moins scientifiquement équipé, qui monte vers la lune et en revient. Villiers, de même, avec une verve gouailleuse, propose une recette pour l'*Analyse chimique du dernier soupir;* quand on saurait de quoi ce soupir se compose, on pourrait évidemment voir passer sans émotion l'être le plus cher. Ou bien encore, Villiers examine, avec le sang-froid ironique de Poe étudiant le *Joueur d'échecs*, s'il est possible de faire sauter Paris à coups d'explosifs. Il feint de croire à un extravagant complot anarchiste, il mène la discussion en étalant toute une pacotille de termes scientifiques. Et il conclut, avec un sérieux imperturbable, que, pour sa part, il ne croit pas à la possibilité d'un tel événement. Il intitule son conte *l'Etna chez soi;* il eût pu l'appeler: le « Canard du complot anarchiste ».

Il arrive encore que les intentions satiriques du conteur l'emportent sur tout le reste, qu'elles ne voisinent plus ni avec des effets d'horreur, ni avec un faux appareil scientifique. Dans les *Débuts littéraires de Thingumbob*, dans *Comment on écrit un article pour le Blackwood magazine*, Poe raille les mœurs littéraires de son temps. C'est aussi ce que fait Villiers dans les *Deux augures* ou dans la *Machine à gloire*. Ils s'en prennent l'un et l'autre à l'ignorance des directeurs de revues et de journaux, à la manière cynique et commerciale dont s'établissent les réputations. Et Villiers emprunte même

le mot cruel d'Edgar Poe : « Surtout, pas de génie. »

Mais, quelles que soient leurs ressemblances sur ce point, la satire de Villiers se distingue nettement de celle de Poe. Ou mieux encore, Villiers est un satiriste, auprès duquel Poe n'apparaît guère que comme un mauvais plaisant. Villiers possède une émotion et une indignation que Poe n'a point connues.

Il professe pour le bourgeois une horreur épique qui dépasse, par son ampleur, l'agacement anodin de Poe. Ce que celui-ci a écrit de plus dur à cet égard, c'est le *Diable dans le beffroi;* et il se contente de railler la ponctualité des bourgeois qui n'accomplissent pas l'acte le plus insignifiant sans avoir consulté leur montre. Villiers, au contraire, hait les bourgeois d'une haine plus féroce que celle de Flaubert; il en veut surtout à leur culte de l'argent. Poe n'a guère touché à ce sujet que dans une phrase égarée dans son œuvre et à laquelle Baudelaire a fait un sort dans l'une de ses préfaces. Pour Villiers, au contraire, c'est une occasion constante de se fâcher. *Le plus beau dîner du monde,* pour un bourgeois, c'est celui où chaque convive trouve un louis dans son assiette: ces gens-là ne savent même pas manger. *Virginie et Paul,* tendres tourtereaux, échangent des serments passionnés; mais leur fausse poésie voile mal leur sens pratique et leur convoitise pécuniaire. Avec les *Demoiselles de Bienfilâtre,* c'est un sentiment plus essentiellement bourgeois encore qui est bafoué: la respectabilité, que s'efforcent de garder des filles de mauvaise vie. A quoi bon multiplier les exemples? Villiers fouaille partout la société bourgeoise que Poe se contente, de temps à autre, de plaisanter.

De même, l'horreur de Villiers pour l'industrialisme dépasse de beaucoup celle de Poe; il y a, chez l'Américain, un goût de la machine et des résultats pratiques de la science, notamment de l'aérostation. Il n'a point cette colère grandiose qui pousse Villiers a écrire l'*Affi-*

chage céleste: jamais il n'a imaginé, sans doute, que l'Industrie pût insulter le Ciel.

C'est que leur attiude en présence de la science est radicalement différente. Poe est plein de respect pour elle. Son héros favori, c'est Dupin; ce savant, par une série d'observations scientifiques, groupées selon les lois de la déduction et de l'induction, arrive à la certitude absolue. Or, Villiers a, pour le savant, une haine inexpiable. Sa bête noire, c'est Tribulat Bonhomet qui veut, justement, faire partout des observations et des expériences scientifiques. Objectera-t-on que Tribulat est simplement un imbécile ou, pour tout dire, un bourgeois? Il n'est guère possible de se méprendre sur le sens de l'*Héroïsme du docteur Hallidonhil.* Ce médecin est en présence d'un pulmonaire dont l'état était désespéré et qui s'est trouvé guéri par le cresson. Hallidonhil, aussitôt, n'a plus qu'une pensée, faire l'autopsie immédiate de ce malade; et il le tue sur-le-champ. C'est démontrer de façon concrète, et par l'absurde, que la science va contre ses propres fins.

Il y a, ici, plus que la différence de méthode entre deux artistes; il y a une différence profonde de tempérament. Poe croit en la raison humaine; toute son œuvre en chante la puissance; il croit qu'il n'est aucun problème que l'homme ne puisse résoudre à l'aide de la logique et de la science; et il a tenté une explication du monde où il n'a fait au Créateur qu'une place restreinte. Villiers, au contraire, croit en Dieu de toutes les forces de son âme; et s'il bafoue le bourgeois et le savant, c'est parce qu'ils méconnaissent ou insultent Dieu.

Ainsi, de même qu'il manie l'horreur en moraliste, Villiers se sert de l'ironie en croyant.

IV

Pourtant, il y a, chez Poe, un mysticisme auquel celui de Villiers doit beaucoup et qui est certainement, dans

la personnalité de l'Américain, le trait qui a le plus attiré le Français et qui a décidé de son culte pour lui.

Pour les deux hommes, il y a un autre monde, dont l'existence nous est démontrée par les visions qu'il nous envoie. Dans l'*Intersigne,* le héros de Villiers rappelle Roderick Usher; c'est un jeune homme de bonne race et splénétique sans raison. Comme Usher, il se trouve « dans cet état de lassitude où les nerfs sensibilisés vibrent aux moindres excitations ». Il va voir un prêtre de ses amis qui exerce son ministère dans la campagne; et en approchant, il a une vision semblable à celle du voyageur approchant de la Maison Usher: il voit le presbytère tout fendillé de lézardes et prêt à s'écrouler.

Or, Roderick Usher a, de son côté, une hallucination prémonitoire. Il peint constamment des tableaux simples et tragiques; et un jour, sans savoir pourquoi, il lui arrive de peindre l'intérieur d'un caveau que l'on sent souterrain, quoiqu'il soit inondé d'une lumière irréelle et splendide. S'il pouvait comprendre sa vision, il saurait qu'elle annonce l'enterrement prématuré de sa sœur, dont la vie irréelle et splendide va se trouver murée dans le caveau de famille.

Le héros de Villiers est, sur ce point, semblable à Usher. La nuit, dans la chambre que lui a donné son ami le curé, il entend frapper à la porte, comme le solitaire du *Corbeau.* Entre un prêtre mystérieux et fantomatique qui s'en va après lui avoir laissé un manteau que, d'ailleurs, le jeune homme ne retrouve pas au matin. Le jour même, il est obligé de partir; le prêtre le reconduit au crépuscule et lui laisse son manteau pour le protéger de la pluie; et, quelques jours plus tard, le prêtre meurt dans le manteau recouvré.

Des visions de cette sorte sont quelquefois envoyées par des êtres disparus qui, de l'autre monde, veulent rester en contact avec nous. Poe est souvent revenu sur la persistance d'une image ou d'un sentiment par delà la

mort. Cette idée, Villiers l'a reprise dans *Souvenirs occultes*. Lui, dont l'aïeul volait les trésors dans les tombeaux des maharadjahs, il entrevoit souvent en son âme « le reflet des richesses stériles d'un grand nombre de rois oubliés ».

Mais c'est surtout dans *Claire Lenoir*, le principal épisode de *Tribulat Bonhomet*, que se retrouvent des analogies avec différents contes où Poe a traité ce thème. Mme Lenoir est assise auprès du cadavre de son mari, comme le héros de *Ligeia* veillant le corps de son épouse. Et voici que, comme dans le conte de Poe, le cadavre s'agite un instant, parce que l'âme est revenue l'habiter.

Cette âme va d'ailleurs transmigrer dans un autre corps, tout comme celle de *Ligeia* ou de *M. Bedloe*. Celui-ci, dans sa première vie, avait été officier et avait trouvé la mort dans une bataille coloniale. L'âme de M. Lenoir, par un destin contraire, va s'incarner, elle, dans le corps du meurtrier; mais la victime est encore un officier périssant dans un guet-apens dressé par des sauvages. Si cette âme, d'ailleurs, est revenue sur terre, c'est qu'elle avait une vengeance à y accomplir: elle voulait tuer sir Henry Clifton, qui fut l'amant de Mme Lenoir. De même, dans *Metzengerstein*, l'âme d'un noble seigneur s'était incarnée dans un cheval fougueux, afin de tuer l'ennemi de sa race.

Mais le plus souvent, si une âme revient de l'autre monde, c'est par amour plutôt que par vengeance. L'amour est le véritable lien entre le monde de la chair périssable et le monde des esprits immortels, et c'est pourquoi, sur cette terre même, il doit se montrer éthéré et comme irréel. Dans tous les contes occultes de Villiers, les femmes ressemblent à celles d'Edgar Poe. Comme *Morella*, l'héroïne d'*Axel* a lu tous les vieux livres et, « sur son visage toujours pâle, brûle le reflet d'on ne sait quel orgueil ancien ». Comme Morella encore, Claire Lenoir possède une intelligence qui « est

une glace limpide où ne se reflètent que de sublimes vérités ». Sa voix est grave et mystique, ses yeux ont un regard interne, elle parle et elle voit comme Ligeia, comme Morella, comme tous ces charmants fantômes féminins déjà tournés vers le Ciel.

L'une des plus frappantes créations de Villiers à cet égard, c'est l'*Inconnue*. Elle apparaît à l'Opéra, à la fois proche et mystérieuse, et se déplaçant dans un décor de ville, tout comme l'*Homme des Foules*. Pour la retrancher de ses semblables, Villiers a matérialisé en elle une qualité que les héroïnes de Poe possédaient déjà: il l'a rendue sourde aux vaines rumeurs de ce monde. Son infirmité a fait pour elle ce que la hauteur de leur pensée ou de leur fierté avait fait pour Morella et Ligeia: « La fatalité, dit l'Inconnue, m'a délivrée de cette surdité intellectuelle dont la plupart des autres femmes sont les victimes. Elle a rendu mon âme sensible aux vibrations des choses éternelles. »

Avec la femme aimée, Poe et Villiers rêvent de vivre loin des hommes dans une intimité chaste et profonde. Ce rêve, Poe l'a exprimé dans *Eleonora* et Villiers l'a repris dans la *Maison du bonheur*. Le héros et l'héroïne, comme Eleonora et son jeune ami, habitent une région de verdure souriante que les hommes ne fréquentent point; et dans un décor de luxe, comme Poe les aimait, parmi le marbre des statues et les cristaux des consoles, ils passent leurs journées la main dans la main.

Quand une telle intimité a existé entre un homme et une femme, rien, pas même la mort, ne saurait la rompre. Morella, Ligeia, Eleonora reviennent hanter celui qu'elles aimaient, parce qu'il les appelle encore. De même, lorsque la mort enlève un jour *Vera* au noble seigneur qui l'aimait, il prend la résolution de nier cette disparition que le vulgaire croit irrémédiable. Tout comme si elle était là encore, il pense à elle, il continue de vivre avec elle. Un jour, en effet, elle finit par appa-

raître. Et comme Ligeia donnant une preuve matérielle de sa venue en versant une goutte dans une coupe, elle laisse au bien-aimé la clé de son tombeau.

Entre ce monde-ci et l'autre, Poe et Villiers estiment qu'il n'y a qu'une frontière flottante que l'amour peut, à tout instant, franchir. La mort, loin de détruire l'amour, le prolonge, le rend éternel et sublime. La belle marquise vénitienne de Poe a décidé d'échapper à son cruel mari; elle donne *Rendez-vous* à celui qu'elle aime, « une heure après le coucher du soleil ». Elle n'a point précisé le lieu, mais l'autre a compris, et tous deux s'empoisonnent à la même heure.

C'est bien la même idée, mais dégagée de tout romantisme, purifiée encore de tout souci terrestre, que Villiers a reprise dans l'*Amour suprême*. Le héros retrouve au bal une jeune fille qu'il a connue enfant, auprès de laquelle il a longtemps vécu sans soupçonner leur amour, comme Eleonora auprès de son cousin. Un seul regard échangé les éclaire sur la vérité de leurs sentiments. Comme l'héroïne de Poe, la jeune fille donne rendez-vous à l'aimé pour le lendemain, dans la chapelle des Carmélites. Il s'y rend, il voit qu'une prise de voile se prépare, il reconnaît la voix qui prête l'irrémédiable vœu. Il ne peut échanger, cette fois encore, qu'un seul regard avec elle; c'est le dernier sur cette terre, mais il donne au jeune homme la certitude d'une rencontre céleste.

Et ici, dans cette idée de Poe sublimisée par Villiers, reparaît l'infranchissable fossé entre les deux hommes. Pour Poe, le mysticisme n'a jamais été qu'un prétexte à rêves poétiques; pour Villiers, il est la vérité suprême.

Villiers a donc appris chez Poe à manier l'horreur, l'humour et le mysticisme. Mais Poe est un pur artiste, froid devant l'horreur, dolent devant le mystère. Villiers est un idéaliste indigné, qui fouaille les hommes et les épouvante pour qu'ils entendent l'appel de Dieu.

LÉON LEMONNIER.

CI-GIT[1]

IX

« Dimanche 4 avril.

» Ce matin, nous sommes tous allés à l'île San-Lazaro, pour entendre la messe arménienne. Quelle cérémonie émouvante, paisible et grandiose! La richesse des chasubles où se mêlent les pierres et les tissus précieux, la débauche d'encens, les chants liturgiques arméniens, si étrangement difficiles dans leurs modulations et dans leur rythme, et ce tintement grêle que faisaient, par instant, les sonnettes pendues à leur haute pique d'or...

» Quel recueillement, quelle paix descendaient sur mon cœur. Un père Meckithariste nous fit ensuite visiter le musée et le jardin. L'un et l'autre évoquent le souvenir de Byron.

» — C'est avec cette plume qu'il a écrit, expliquait le père. C'est ici, à l'ombre de ces cyprès, qu'il venait rêver, le soir...

» Que m'importait, Roger? Vous étiez là. Votre présence actuelle effaçait toutes les présences passées. N'êtes-vous pas plus pour moi que les plus grands poètes?

» Paul et Gilberte écoutaient tous les commentaires de notre vénérable guide. Vous aussi, Roger, qui vous intéressez à tout. Vous faisiez préciser une date, vous interrogiez... Moi je n'écoutais qu'à peine. Je vivais inten-

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 844 et 845.

sément. Vous m'aviez pris le bras, dans un geste de camaraderie confiante. Vos doigts me brûlaient à travers ma manche. J'étais heureuse.

» Heureux aussi, Denyse et Philippe, vos deux amis. Ils marchaient un peu en arrière, s'arrêtaient, laissaient leurs regards errer sur tout sans rien voir, leurs regards qui savent et se comprennent...

» Retour. La lagune verte, les pieux qui se confondent avec leurs reflets, le bruit d'une cloche lointaine qui martelle le ciel d'une note sourde et répétée, des cris, des gémissements que le vent apporte de l'Ile des Folles, ô mes sœurs douloureuses et meurtries...

» Roger était à l'avant du bateau, avec Gilberte. Paul lisait. Près de moi, les deux amants se taisaient, mais leur silence me faisait plus mal que des paroles d'amour. Je me sentais seule, seule...

» Pourquoi n'étiez-vous pas auprès de moi? Pourquoi restiez-vous ainsi, vous penchant avec Gilberte par-dessus le bastingage, à regarder l'éperon fendre les eaux lasses et tranquilles? A l'arrivée seulement vous êtes venu vers moi, soudain plus attentif, plus affectueux, sans que j'en comprisse les raisons.

» C'est une des formes étranges de votre caractère que ces brusques changements d'humeur. Tantôt vous êtes presque tendre — d'une tendresse de grand frère protecteur — tantôt vous êtes distant, comme si vous ne perceviez plus que l'ironie des choses. Vous riez, vous faites le sceptique; un sourire blasé, un peu condescendant, plisse vos lèvres. Et je ne sais pas si j'aime mieux votre visage moqueur ou votre visage tendre. Le premier me gêne et l'autre m'effraie.

» Quand vous êtes tendre, mon cœur se serre davantage. J'aurais tellement envie de vous dire, de vous crier que vous êtes ma vie. Il me semble que ce serait si facile à ces moments-là, que vous ne me repousseriez pas, que vous me prendriez dans vos bras... Mais il ne faut pas,

il ne faut pas. C'est pour cela que je me contracte quand vous vous abandonnez un peu...

» Et c'est vous qui m'avez dit, en passant devant le Danieli:

» — Bizarre enfant que vous êtes... Vous boudez? Votre visage est brusquement fermé comme la fenêtre d'un palais abandonné. Qu'y a-t-il derrière ces volets clos?

» Et vous frappiez mon front, d'un geste affectueux de votre doigt courbé.

» Si vous saviez quelle chose dévorante et merveilleuse cachent ces volets clos, vous auriez peur peut-être comme j'ai peur moi-même...

» Dimanche. On a hissé aux trois mâts rouges de la Place Saint-Marc deux drapeaux italiens et une oriflamme de sang et d'or, chargée du lion héraldique. Je songe à cette promenade d'hier soir, si douce et si triste, dans la gondole noire, précédée de son avant argenté qui a la forme d'une hache surmontant cinq lames de couteaux arrondies.

» Pourquoi faut-il que tous les symboles soient cruels dans cette ville que vous appelez la cité du Plaisir?

» Un lion, une hache, des couteaux... Tout ce qui griffe, déchire, mord, blesse, tout ce qui tue...

» Lundi, 5 avril.

» — Nos sentiments lui ressemblent, me dit Gilberte Arnel devant la basilique San-Marco. Voyez cette silhouette basse, orientale et dorée. Quel ensemble parfait, d'une harmonie somptueuse. Et pourtant quelle complexité de styles. Le roman, le byzantin, le gothique se mêlent, se confondent et se complètent. Ainsi nos sentiments nous paraissent-ils parfois très simples, très droits, paisiblement homogènes. Et pourtant que de choses inconscientes et contradictoires les forment et les façonnent!

» J'achevais à peine ma toilette, ce matin, que Gilberte frappait à ma porte:

» — Chérie, je vous enlève!

» Devant prendre quelques notes pour cette *Surfemme* dont l'action se déroule à Venise, elle me demandait de l'accompagner à travers les ruelles et les canaux, à pied d'abord, puis en gondole.

» Et comme j'hésitais:

» — Paul et Roger sont partis dès l'aube. Je vous attends, chérie...

» Nous avions l'air de deux sœurs, avec nos pareils manteaux de cuir et nos maquilas. La sœur gaie et la sœur grave. Comme elle est insouciante, heureuse, Gilberte. Comme son regard exprime la confiance. Et comme je fus triste, moi, inexplicablement triste durant toute cette promenade...

» Mais Gilberte a raison. Nos sentiments les plus clairs ont des précipices d'ombre. Que d'éléments contraires luttent dans chacun de nos états d'âme. La vraie nature de Gilberte, malgré son sourire, son enthousiasme, son regard, est peut-être cette amertume décevante qui surgit de ses livres, sous la fermeté des revendications, sous l'apparente sérénité des certitudes?

» Et moi, moi, je suis heureuse dans mon cœur, je suis pleinement heureuse puisque j'aime...

» Devant Saint-Marc, Gilberte est restée longtemps, au milieu du vol doré des pigeons, gonflés de soleil et de grains. Elle a parlé, en riant de ce rire insouciant qui pénètre en moi comme une flèche:

» — Vous n'avez pas envie, Christiane, de monter sur la galerie de la cathédrale? Moi, je voudrais grimper là-haut et enfourcher l'un de ces quatre chevaux qui viennent de Byzance avec leur jambe levée et leur énorme encolure. Est-ce que vous croyez aux miracles? Qui sait, peut-être le cheval s'envolerait-il comme dans un conte de fée? Où irions-nous? Vers quel pays inconnu et mer-

veilleux, vers quels horizons, vers quels lacs, vers quels rêves?

» Elle m'inspire, hein? La Basilique de Saint-Marc. Quand je pense que le Président de Brosses, ce vieil âne savant, la trouvait « d'un goût misérable » ! Mais ce fou ne comparait-il pas aussi le palais des Doges, cet hymne de pierre et de lumière dressé comme une nef de cathédrale, à « un vilain monsieur gothique du plus méchant goût » !

» — Quelle érudition!

» Gilberte, avec un grand éclat de rire, me montra le livre qu'elle tenait à la main:

» — Erudition portative!

» Elle me prit le bras, me fit pirouetter et m'entraîna.

» Et ce fut le labyrinthe des vieilles ruelles dallées tordues par l'âge, les maisons basses, les toitures inégales que surplombent d'étranges cheminées évasées vers le haut, le brusque miracle d'un palais de marbre au coin d'un pont de pierre rose...

» Quel calme, ce matin, dans cette cité sans voiture et sans arbre, où quelques femmes seulement passent, serrant leur châle noir aux longues franges, où quelques chats, misérablement, étirent leur poil pelé et se lissent les pattes...

» — Gondola, gondola?

» Gilberte, d'un geste de la main, fait signe.

» Et nous voici longeant le Grand Canal jusqu'au palais Orzani, aux cintres gothiques affilés comme des fuseaux de lumière. Quel éblouissement! Ici, c'est un petit palais très simple, entre ses deux loggias pleines qui avancent comme des mains sur un visage en prière: celui du Doge Marino Faliero; là, des casques de chevaliers ébouriffent, en haut des fenêtres, leurs plumes de pierre, panaches immobiles dont les reflets sont mobiles dans l'eau: le palais Pezzaro. Gilberte me dit leurs noms, mais j'implore son silence. Malgré les noms chantants et musi-

caux, je trouve ces palais plus émouvants encore d'être anonymes. J'aime à leur prêter des noms inventés, des noms qui ne soient que pour moi, pour moi seule. Il me semble alors que je les découvre, qu'ils ont brusquement surgi des eaux, que personne ne les connaît... Gilberte abîmait ce rêve d'enfant en lisant à voix haute la liste de son guide. Elle s'est étonnée de mon caprice. Je ne m'intéressais donc pas?

» Ah! Roger, si vous aviez été là, vous auriez compris mon désir, mon besoin de silence, vous auriez aussi préféré que nos lèvres fussent closes, comme celles des dix visages énigmatiques et différents qui soulignent, de leurs masques groupés autour d'un petit blason central, la courbe aérienne et rose du pont Cannaregio...

» Mardi, 6 avril.

» Ce soir, comme on dit que cela arrive à l'instant de la mort, j'ai, en une brève minute, revu toute ma vie. Et toute ma vie m'a semblé vide à côté de ce soir.

» Comment est-ce venu? Et vous en êtes-vous seulement douté, Roger, qui m'avez éblouie et tuée tout ensemble?

» Nous avions dîné comme d'habitude, tous les quatre. J'étais entre vous et Paul. Gilberte était en face de moi. Aucune phrase, aucune parole ne fut particulièrement différente des autres fois. C'était de votre part le même enjouement un peu moqueur. Gilberte vous renvoyait les balles, se plaisant à ce jeu brillant des mots où vous excellez. Paul se lamentait sur les Pétroles en baisse. Je me taisais. Mais les heures les plus merveilleuses ou les plus tristes viennent parfois sans cause apparente.

» Après le dîner, tandis que vous fumiez dans le hall, je m'étais retirée sur la terrasse, prise d'un soudain accablement.

» J'aime la douceur des soirs, sur cette terrasse d'où l'on aperçoit le canal à travers des massifs de lauriers-roses. L'âme y est plus seule, plus sonore et plus libre. Une telle paix tombait du ciel, une paix si affreusement tendre, que je me suis mise à pleurer.

» La vie allait-elle continuer ainsi? Mon amour serait-il à jamais un cloître solitaire et secret, une voix sans écho? Les paroles de Gilberte revenaient à mes oreilles: « Un amour qu'on ne dit pas, c'est un jet d'eau qui monte pour ne pas retomber. C'est contraire à la nature, contraire à la vie... »

» N'aviez-vous pas raison, Gilberte? Mon secret m'étouffait, me déchirait. Voir ainsi chaque jour le visage qui résume la joie et la tristesse selon que son sourire est gai ou qu'un pli d'amertume se dessine sur sa lèvre, et ne jamais, ne jamais voir dans son regard cette brusque lumière qu'y mettrait la connaissance de mon amour, quelle torture!

» Et comme je ne voulais pas, Roger, vous dire cet amour, comme je ne le devais pas, c'étaient mes pauvres larmes inutiles qui le disaient au ciel, à l'eau tremblante du canal, aux lauriers-roses, à la douceur déchirante du soir...

» C'est alors que vous êtes venu. Très lentement, derrière moi, de sorte que je n'avais pas entendu votre approche. C'est votre voix qui brusquement m'a surprise:

» — Rêveuse, petite madame?

» Je me suis retournée, d'un seul coup, comme si vous m'aviez fait peur, en parlant presque dans mon cou.

» — Vous pleurez...

» Vous ne m'avez pas demandé pourquoi. Vous vous êtes approché davantage. Sait-on jamais pourquoi l'on pleure? Je me sentais si seule, si abandonnée, avec mon amour si lourd de n'être pas partagé, accablée par mon âme et par les choses...

» Vous vous êtes approché davantage, et j'ai senti votre bras autour de ma taille.

» Et vous m'avez dit, d'une voix si triste, si tendre, presque fervente :

» — Il ne faut pas pleurer, Christiane...

» Deviniez-vous quelque chose? Sentiez-vous l'appel de tout mon cœur, de tout moi vers vous? Je ne sais pas. J'ai essayé de sourire dans mes larmes. J'ai pu sourire, puisque vous étiez là...

» Et vous m'avez parlé avec une telle douceur, de cette voix grave que je préfère, de cette voix lente... Vous m'enlaciez et je ne résistais pas, je me laissais aller, je m'abandonnais... C'était si doux, si inoubliablement doux...

» Ce n'était pas seulement un geste? Un de ces gestes qui vous sont naturels, auxquels d'autres vous ont habitué, un geste machinal de tendresse ou de pitié?

» C'est si grave, si vous saviez...

» Et, tout à coup, j'ai senti votre main qui cherchait la mienne, qui la prenait, qui l'entraînait vers vos lèvres.

» J'ai eu peur. C'est à ce moment-là que j'ai revu entre deux clins de paupières toute ma vie : mon enfance, mes fiançailles, mon foyer, mes enfants... Un vertige, un brusque vertige divin et passionné. Comme ma tête était lourde. Comme votre épaule, votre forte épaule était proche...

» Je me suis ressaisie.

» Lentement, j'ai pris votre bras et me suis dérobée à votre étreinte. Pourquoi n'avez-vous pas remis votre bras autour de ma taille? Pourquoi n'avez-vous pas exigé mes lèvres qui ne demandaient qu'à se hausser un peu pour atteindre les vôtres?... Tact, pudeur, crainte? Vous n'avez pas osé.

» Vous avez répété, tendrement :

» — Il ne faut plus jamais pleurer...

» Et vous avez tiré de votre étui de laque une cigarette que vous avez allumée. Au brusque éclair du bri-

quet, j'ai vu vos yeux, vos grands yeux aux longs cils. Ils étaient un peu tristes et très doux, — mais ils étaient secs.

» J'aurais voulu que vous pleuriez aussi.

» J'ai eu la force de vous dire:

» — Ce n'est rien. Une contrariété. Paul... Laissez-moi, Roger. Laissez-moi...

» Vous êtes parti. Pouviez-vous vraiment croire? Mais vous savez que Paul ne m'est plus rien, rien! Et vous êtes parti...

» Et je suis restée seule, plus seule encore de votre présence finié. J'ai pleuré.

» Je vous aime, mon ami. Est-il possible que vous ne l'ayez pas compris? Je ne peux plus vivre dans cette incertitude, dans cette angoisse.

» Ah! Roger, si tu savais que je t'aime, si tu savais comme je t'aime!

» Mercredi 7 avril.

» Non, je ne peux plus vivre. Toute cette journée, il a eu un visage fermé, impassible, comme si rien n'était survenu entre nous!

» Mais c'est un masque, n'est-ce pas, un masque que tu t'imposes et qui te fait mal? Tu ne veux pas que je sache que tu m'aimes, toi aussi... Mais tu m'aimes! Je suis sûre que tu m'aimes. Tes moindres paroles, tes moindres gesies de ce soir inoubliable revivent en moi. Tu m'aimes. Je l'ai senti à la pression de ta main sur ma main, à l'enlacement de ton bras, à la sonorité un peu tremblante de ta voix. Tu m'aimes. Tu allais m'attirer tout contre toi, prendre mes lèvres...

» Mais j'ai prononcé le nom de Paul.

» Et alors, tu es parti...

» Si tu ne m'aimais pas, Roger, mais tu ne serais pas parti! L'affection, la pitié même te commandaient de ne

point fuir, de ne pas m'abandonner ainsi sur la terrasse aux lauriers-roses. L'amour seul a dicté ta fuite, j'en suis sûre. Tu as peur. Comme moi, avant, tu as pensé au devoir, à Paul... Paul est ton ami, tu ne pouvais pas, tu ne devais pas... Mais tu m'aimes. Tout me le prouve, tout me le crie. Ce serait trop horrible, voyons, si tu ne m'aimais pas!

» Je suis éperdue et heureuse. Tout est neuf, tout est beau. Nous sommes à jamais l'un à l'autre. Rien ne peut nous séparer.

» Si tu savais comme elle est lourde à porter, la croix d'un amour qu'on n'avoue pas. Quel calvaire! Mais c'est fini maintenant, c'est fini. Je ne peux plus. J'ai besoin de toi comme j'ai besoin du pain, de l'eau, du soleil. Gilberte a raison. On ne peut pas s'arracher à son destin. Rien ne m'arrachera à toi, mon bien-aimé.

» Demain je parlerai. Je parlerai demain. Je connaîtrai le visage émerveillé de l'amour dans cette Venise où tout n'est qu'amour et émerveillement.

» Je parlerai demain, Roger. Je me donnerai à toi. Je t'appartiendrai. Je serai ta chose, ta petite chose aimante et passionnée. Demain! Cette décision a déchiré toute l'ombre dans laquelle j'étais comme à tâtons, parce que je n'osais pas saisir mon bonheur si proche... Mais j'y ai droit, à ce bonheur. Et je vais le prendre dans tes bras, sur tes lèvres, sur tout ton corps, dans toute mon âme. Je vais le prendre et je ne le lâcherai plus. Nous ne le lâcherons plus, mon amour... Ah! Roger, Roger, j'ai presque mal d'être trop heureuse... »

X

« Paris, mardi 12 avril.

« Renée malade. Revenez vite. »

» Cette dépêche de maman, je l'ai reçue jeudi. Renée

malade... Très malade, puisque maman me rappelait ainsi. Il n'existait plus qu'une seule idée pour moi, une idée fixe, angoissante: Renée malade, et je n'étais pas près d'elle. Partir... Arriverais-je à temps? Pourrais-je sauver ma toute petite? J'étais isolée de tout le reste, comme si je n'avais plus vécu que par cette torture. A Paris seulement j'ai recommencé à vivre. L'inquiétude du médecin devant cette diphtérie si vite déclarée, les craintes de ma pauvre maman, la nécessité d'une piqûre qu'il fallait immédiate, tout s'effaçait en moi devant cette seule pensée: j'avais retrouvé ma petite, elle était là, près de moi, avec sa mince figure blanche sur l'oreiller, avec ses yeux brillants qui me regardaient, me regardaient, avec ses lèvres pâles qui trouvaient encore la force de m'appeler tout bas: « Mummy, mummy chérie... »

» Ah! Ne plus la quitter jamais, rester ainsi à veiller sur elle, à la protéger. Comment avais-je eu le courage de la laisser si loin de moi? Je repense à cette phrase d'une lettre si courte, si émouvante: « Maman, revenez vite, je vous aime tant... »

» Il me semble que je sors d'un rêve. J'ai peine à me ressaisir. Ma propre vie me paraît l'existence d'une autre. Je regarde ce passé si proche sans le reconnaître.

» Venise, Roger... Un rêve, un rêve qu'une brève et terrible dépêche a interrompu. Je suis partie aussitôt, sans même attendre que vous fussiez revenu de Chiogga. Il n'y avait plus au monde que Renée.

» Paul a été bouleversé aussi par cette brusque nouvelle. Dans le train, j'ai vu ses yeux humides, le pli qui barrait son front. Il n'a presque pas quitté la maison pendant ces quatre jours de lutte et d'incertitude. Il m'entourait de prévenances, comme s'il se fût rappelé soudain qu'il avait une femme. Nous étions unis par une même pensée: la sauver...

» Maintenant, enfin, nous n'avons plus de craintes. Et

je puis de nouveau écrire ces lignes, si cruellement interrompues depuis Venise.

» Nous sommes mardi. Il y a exactement une semaine, à cette heure, j'étais près de vous, Roger, sur la terrasse aux lauriers-roses. Comme c'est loin...

» Et pourtant, je vous aime toujours, de cela je suis sûre, et je vous aimerai jusqu'à mon dernier souffle. Mais, depuis cette épreuve que Dieu m'a envoyée, je ne retrouve pas cette soif de bonheur qui m'aurait conduite au crime. Ce n'est plus en moi qu'une grande paix autour de votre beau visage.

» Vous ne saurez jamais, moi vivante, que je vous aime. N'aurais-je pas amoindri mon amour en vous l'avouant? Qu'en auriez-vous fait? Le jeu de quelques heures... Une passade... Un de ces engouements subits et éphémères? Vous m'auriez tuée en ne m'aimant plus. Et les hommes ne peuvent jamais aimer toujours...

» Une sereine clarté me consume et m'enivre. Je ne veux pas la changer en remords. Et je ne pourrais pas me donner à vous sans remords, surtout maintenant, maintenant que j'ai vu ma toute petite, que j'ai entendu ses plaintes et ses appels, à travers la souffrance et la fièvre...

» Ah! Ces nuits de silence et de plomb, ces nuits opaques qui me serraient les tempes, les heures si lentes à passer, ce pauvre petit pouls qui battait, cette voix éteinte, ces crises de toux sèche, déchirante, ces étouffements...

» Mon Roger, je ne vous ai rien pris. Mon amour vous appartient. Mais je suis d'abord et avant tout une maman qui a souffert et qui s'est retrouvée, reconnue à travers son angoisse.

» Ai-je pleuré? Oui? Non? Je ne sais plus. Il me semble que je vivais en dehors de moi-même, que les larmes n'avaient pas le temps de jaillir. Je restais, le regard tendu vers les aiguilles de la pendule, pour ne pas oublier l'heure des lavages de gorge...

» Je renais maintenant. Ce cauchemar s'est dissipé, comme un brouillard qui, descendu sur un paysage tumultueux, se serait levé sur un paysage calme.

» La convalescence, ce n'est plus rien. Paul a repris ses sorties irrégulières et imprécises. Bientôt, je partirai avec Renée à la campagne. Je ne la quitterai plus. Dès que tout danger de contagion sera éloigné, je reverrai mon Guy qui s'inquiète comme on peut s'inquiéter à son âge, assiège Clara de questions: « Où est Renée? Veux voir maman... » et qui frappe rageusement de son petit pied pour se laisser distraire cinq minutes après par un tour de chevaux de bois ou par un sucre d'orge...

» Vous êtes à Venise... Je vous parle dans le secret de mon cœur et je pense à vous sans honte de moi-même.

» J'étais folle. Je ne suis pas libre. J'ai revu le père Rouvier. Il ne m'a rien dit de dur. Il ne m'a fait aucun reproche. Il m'a donné l'absolution de Dieu, et m'a parlé avec beaucoup de tendresse, comme s'il me comprenait vraiment.

» Je ne suis pas libre, Roger. Mais tout ce qu'il y a de meilleur en moi vous appartient. Mes plus hautes pensées, mes émotions, mes rêves, ma vie même, je vous les dois. Et vous ne le saurez pas.

» La vie passera.

» J'aspire à la vieillesse qui me mettra à l'abri de toute passion. Je désire que vous soyez heureux. De loin, mon aimé, je veillerai sur vous.

» Peut-être une femme saura-t-elle un jour fixer votre vie. Je parle de cela sans amertume, sans jalousie, avec un grand détachement. Je place mon amour si haut que rien d'humain ne saurait l'atteindre.

» Et je veux vous aimer pour vous, puisque je ne peux vous aimer pour moi...

» Je vous reverrai. Je te reverrai, Roger. Tu ne te souviendras peut-être pas de cette soirée où tu surpris mes larmes sur la terrasse aux lauriers-roses. Je ferai comme

si je ne m'en souvenais plus. Je ne dirai rien. Je serai forte. Je serai forte de toute ma faiblesse comprise et acceptée.

» Plus tard, oh! bien plus tard — ou peut-être bientôt, Dieu seul le sait — tu liras ces pages. Je cesse aujourd'hui de les écrire. Ce cahier était tout mon amour, et l'amoureuse est morte en moi avant de s'être révélée. Je commence une autre vie, une vie de résignation heureuse. Cette vie, Roger, appartient entièrement à mon foyer, à mes enfants, comme mon cœur t'appartient entièrement. Mais tu ne le sauras pas. Tu ne le sauras que lorsque je ne serai plus. Alors seulement je pourrai cesser de me taire, et tu pourras connaître tout mon pauvre amour passionné et sans espoir... »

TROISIEME PARTIE

XI

Roger Morgueil se leva. Son regard se heurta aux meubles de sa chambre, aux livres de la bibliothèque, au fauteuil où Gilberte s'était appuyée, — un regard vide, durci par la stupeur.

Comment étaient-ils encore à leur place ces meubles et ces objets familiers, puisque Elle n'était plus? Ce bouddah extatique, cette statuette de Florence, une danseuse qui, dans son geste figé, semblait l'offrande du désir et de la nudité, ce gramophone muet près du divan, ces poteries de Rodh-el-Farag, rapportées d'un voyage aux bords du Nil, il semblait à Roger qu'il les découvrît brusquement.

Un tel bouleversement, un tel écroulement était en lui qu'il s'étonnait que les murs fussent encore debout, que les objets n'eussent pas changé. Il regardait les uns et les autres sans comprendre, hagard et tremblant.

Il ne sortait point d'un rêve: il s'évadait de la mort.

Peu à peu, il reçut des choses environnantes, des choses immobiles et muettes, la certitude de sa propre vie. Il pouvait remuer le bras, marcher, parler, se retourner. Il ne pouvait pas encore penser, ou il n'osait pas.

Alors, dans un geste habituel et sans raison, il s'approcha de la glace. Et c'est de son image réfléchie qu'il obtint la révélation de sa douleur et la mesure de son angoisse.

Il était là, devant lui-même, et sans masque. Son visage l'effraya. Ses cheveux lui parurent soudain plus gris sur les tempes. Le pli des lèvres s'accentuait, de chaque côté de la moustache courte et raide. Une sorte d'égarement chassait de son regard cette expression d'ironie hautaine qui lui était coutumière. Ses yeux durs, brillants et secs le fascinaient.

Il aurait voulu pleurer. Il ne pouvait pas. Il ne savait pas. Il se révolta contre son visage à la fois impassible et déchirant. Il se crut insensible à la minute même où il cessait de l'être, où il apprenait la vraie souffrance du cœur, celle que nul mirage ne parvient à guérir. Il se haït au lieu de se plaindre.

Entre son front et le miroir défilèrent soudain toutes ses aventures. Quel vide se creusait en lui que rien à présent ne saurait combler. Quel néant que cette course éperdue et vaine, dont les étapes ne lui avaient jamais apporté, sur des lèvres tendues, des épaules offertes, des corps abandonnés, que la comédie de la tendresse et le simulacre de l'amour!

A quoi bon tous ces succès passés, ces caprices satisfaits; à quoi bon tous ces désirs appelés, provoqués, qui bondirent aussitôt vers son désir fugace; à quoi bon ces visages émus par son visage, ces cœurs multiples battant sur le rythme du sien, ces mains caressantes, ces bras jetés autour de ses reins, ces regards suppliants et comblés d'un regard; à quoi bon toutes ces passagères tour

à tour attirées, soumises et délaissées; à quoi bon toutes ces fausses et médiocres amours?

Brutalement, Roger réalisait son impuissance devant l'évidence de la mort.

Tout ce qu'il avait poursuivi sans l'atteindre, cet amour, ce bonheur prestigieux et insaisissables, seule Christiane l'avait possédé, seule Christiane eût pu le lui donner.

Et voilà qu'il se heurtait, pour la première fois, à une absence éternelle d'écho, à un visage qui ne pouvait plus sourire ni s'émouvoir, à un cœur à jamais éteint, à des bras désespérément immobiles d'avoir attendu sans espoir son étreinte!

Et voilà que pour la première fois il se heurtait, en découvrant le véritable amour, à l'effrayant et terrible visage de la mort!

Ses tempes bourdonnaient. Son front moite se resserrait sur du vide. Ses artères battaient avec une si rapide violence qu'il croyait les entendre et que ce bruit martelait et précisait le désordre de ses pensées.

Dans un brusque éclair, il se revit signant en hâte sur la feuille bordée de noir, accordant un unique regard, pressé et distrait, au cercueil voilé d'ombre et de fleurs, au cercueil où étaient étendus, veillés par la pâleur anonyme des cierges, le corps de Christiane d'Ermigny et le secret de son amour passionné!

Ah! Roger Morgueil, pourquoi fallut-il que tu fusses aveugle? Ne sentais-tu pas combien le bonheur était proche? Tu vécus auprès de lui sans le saisir ni le connaître. Et il est à jamais perdu!

Souviens-toi, Roger Morgueil, de cette soudaine et régulière lassitude qui te prenait après chacune de ces aventures auxquelles tu n'oses plus, aujourd'hui, sans blasphème, donner le nom d'amours. Que te reste-t-il à présent de tant d'étreintes illusoires, si ce n'est un chapelet de noms, déjà usé par l'oubli?

Amparito, la petite violoniste de Carthagène, jetant vers

ta jeunesse, avec une rose, tout le désir de ses quinze ans... Tant d'autres, plus précieuses, plus belles ou plus perverses, dont les noms ne réveillent plus en toi que des images lointaines... Et celle-là que tu appelais Gil, Roger, celle-là que tu avais peut-être désirée avec le plus de folie, possédée avec le plus de joie violente, Gilberte Arnel, dont le souvenir, hier encore, te paraissait si clair, si merveilleux que tu le croyais inoubliable, peux-tu seulement aujourd'hui l'évoquer sans remords, sans déchirement, sans te torturer et te condamner toi-même?... Et ta dernière conquête, encore inachevée, cette blonde et attirante étrangère, Dagmar Fjersen?...

Mais tous ces visages s'effaçaient.

Roger Morgueil, fermant les yeux, se retrouvait à Venise et ne voyait plus qu'un visage: Christiane, en gondole, écoutant les sérénades nocturnes... Christiane, pensive et recueillie, priant à Saint-Lazare pendant la messe arménienne... Christiane pleurant sans qu'il comprît le sens divin de ses larmes, sur la terrasse aux lauriers-roses.

Et maintenant, maintenant...

Ah! maintenant, que lui importaient la vie et toutes ces amours qui jamais ne seraient l'amour?

Il se surprit prononçant à mi-voix le prénom de la morte. De le prononcer avec cette ferveur tendre et désespérée, les lettres s'en gravaient à l'intérieur de ses paupières closes. Il les lisait et les lisait, avec une sorte de puérilité tragique: « Christiane... Christiane... Christiane... » comme il eût pu les lire, là-bas, sous une croix neuve, dans le silence du cimetière de Passy, entre les tombes de Claude Debussy et de Marie Bahskirtseff...

Pour échapper à l'obsession, Roger Morgueil rouvrit les yeux. Il se retrouva debout, devant la glace, et, de nouveau, son image inexorable l'effraya.

Mais il n'avait plus même la force de rester immobile. Ses membres raidis se dénouaient soudain. Les meubles

de sa chambre, dont la stabilité définitive et insensible l'avait blessé, se mirent à tourner brusquement autour de lui. Etourdi, épuisé, il s'affaissa, devant la table où gisaient, épars, les feuillets de la confession.

Il prit entre ses mains le portrait de Christiane et sa propre photographie de l'Ile Saint-Lazare. Ce geste à demi conscient acheva de le briser.

Ces deux images réunies, n'était-ce point, avec une atroce et subite précision, le symbole de son bonheur manqué?

C'eût été si simple pourtant, si simple...

Il ne murmura plus le nom de Christiane. Il se mit à le crier, à le hurler, comme s'il eût voulu arracher son amour à cette impossible absence, au néant de la mort...

Ses doigts tremblaient. Il ne distinguait plus les deux images dont les contours se brouillaient, s'abolissaient devant ses yeux.

Pour la première fois peut-être de sa vie, Roger Morgueil s'aperçut qu'il pleurait.

XII

— Non, ne me plaignez pas. Je suis une misérable.

Depuis un mois, Roger Morgueil s'était comme cloîtré chez lui. Il ne sortait plus que parfois le matin, pour se rendre au petit cimetière de Passy. Le monde lui était devenu indifférent. Il demeurait assommé par la stupeur et par le désespoir. Il mangeait à peine et ne se rasait plus.

— Une misérable, Roger...

Dagmar Fjersen l'avait rencontré comme il rentrait du cimetière. Elle venait chez lui. Elle était si troublée, si défaite, qu'elle ne remarqua même pas la pâleur extraordinaire de Roger, qu'accentuaient encore les poils inégaux qui ombraient son visage.

Devant son air de bête traquée, Roger, qui ne recevait

plus personne, n'avait pas eu le courage de l'empêcher de monter. Lorsqu'on atteint à une certaine limite de la douleur, on comprend si bien la souffrance des autres.

— Je suis venue parce que vous êtes bon. Moi, je suis une misérable...

Elle ne trouvait d'abord que ce mot qu'elle répétait sans cesse, tandis que Roger, d'un geste machinal, indifférent et pitoyable, lui caressait les mains.

— Je reviens de la côte d'azur, dit enfin Dagmar... Les hauts palmiers stables et calmes, l'air qui danse sous le soleil... Nice, Monaco, Monte-Carlo... bouleversée par le plus horrible drame qui soit... Là-bas, sous ce ciel inouï, large, uniforme, si bleu, les drames revêtent une couleur plus terrible, plus effrayante. Ce fut abominable, Roger: j'ai tué un homme! Oh! je sais bien, je ne l'ai pas tué froidement, comme cela, je n'ai pas déchargé un revolver sur lui... non... mais j'ai tué quand même. C'était un beau garçon de vingt-deux ans... beau, oui... et si jeune... et qui paraissait si tendre...

Devant la précision d'une image intérieure, Dagmar s'arrêta. Un brusque hoquet l'étranglait. Roger n'avait pas la force de parler, d'interrompre, d'interroger. Il baissait la tête, et serrait seulement un peu plus ses doigts autour des poignets de Dagmar:

— Si tendre, Roger... Il rôdait auprès de moi. Il était charmant, aimable, doux, empressé... j'ai dansé, j'ai flirté... mais quand il m'a demandé autre chose que des mots ou que des baisers, j'ai refusé un peu brutalement peut-être... J'ai ri, comprenez-vous, j'ai ri...

Elle acheva, presque dans un souffle:

— Le soir même, il se tuait derrière le Casino...

— Quel rapport?

— Il ne jouait jamais, Roger, jamais... Je l'ai tué...

— Allons donc!

Et Roger, brusquement, se sentait le frère de Dagmar. Christiane était morte aussi de n'avoir pas été aimée.

Certes, ce n'était pas la même chose. Lui ne pouvait pas savoir. Il ne l'avait jamais deviné, ce grand amour, si proche de lui et si lointain. Il n'était pas responsable. Et pourtant...

Et pourtant, quel remords en lui! N'était-il pas coupable de cette mort lente, sans le savoir? Il n'avait connu de l'amour que les formes passagères et banales... Un soir, il avait méprisé peut-être l'offrande même du bonheur, il n'avait pas su ouvrir les yeux... Et, ce soir-là, Christiane avait écrit: « Vous m'avez éblouie et tuée tout ensemble »... *Tuée...* Un autre mot le hantait, qu'avait prononcé Gilberte, parlant de celles qui taisent éternellement leur amour: « C'est une pure folie... dont on peut mourir... » *Dont on peut mourir...*

Oui, Christiane était morte de cela, morte par lui! Il le sentait, il le savait, et cela lui broyait le cœur, lui faisait mal, si atrocement mal...

Roger se révolta, se raidit. Il n'en pouvait plus; mais un sursaut inconscient lutta contre sa dépression, contre son angoisse.

Il lâcha brusquement les poignets de Dagmar, fit deux ou trois pas, se retourna, se planta devant elle, avec un air où se mêlaient le défi, la compassion et une sorte d'inquiète révolte.

Et Dagmar Fjersen ne sut jamais pourquoi il essaya si misérablement de rire, ni pourquoi sa voix tremblait si fort pour lui répondre:

— Allons donc... Est-ce qu'on meurt d'amour, aujourd'hui?...

PIERRE LAGARDE.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Œuvres complètes de Mérimée. Chronique du règne de Charles IX. Texte établi et présenté par Gustave Dulong. (Collection « Les Textes Français »), Société Les Belles-Lettres. — Auguste Dupouy : *Carmen de Mérimée* (Collection « Les Grands Evénements littéraires »), Edgar Malfère. — *Lettres de Mérimée à la famille Delessert.* Introduction et notes par Maurice Parturier. Préface d'Emile Henriot, Plon. — Léopold Vellisz : *Les Amis romantiques : Ary Scheffer et ses amis polonais.* Précédé d'une Etude de Gabriel Sarrazin... et accompagné de 25 reproductions des œuvres d'Ary Scheffer, Edit. du Trianon.

Parmi les écrivains — dirons-nous secondaires? — de la période romantique, Prosper Mérimée acquiert peu à peu une enviable renommée posthume. Des éditeurs prudents ont maintes fois réimprimé avec succès celles d'entre ses œuvres, *Carmen* et *Colomba,* que l'on considère à bon droit comme les plus représentatives de son talent; d'autres, plus aventureux, ont tenté d'intéresser le public à son théâtre dont quelques pièces, *Le Carrosse du Saint-Sacrement* en particulier, remises à la scène, ont diverti des auditoires délicats; d'autres enfin ont publié plusieurs volumes de sa correspondance inédite (*Lettres à la comtesse de Montijo, Lettres aux Grasset,* etc...) qui ont révélé un Mérimée démuni de son masque et curieux à contempler dans sa réelle physionomie morale.

On n'en est pas encore arrivé, cependant, à traiter Mérimée comme on traite son ami Stendhal, c'est-à-dire à rechercher ses petits papiers, brouillons, notes. On y viendra peut-être. Cette recherche ne servirait pas sa mémoire. L'homme cachait avec soin ses sentiments, voilait ses pensées profondes, ne tenait pas à ouvrir son jardin secret à l'indiscrétion d'autrui. Il savait peut-être que l'on rencontrerait, en ce jardin secret, plus de fleurs vénéneuses que de fleurs odorantes. Il n'était, en effet, ni bon, ni doux, ni tendre. Il

s'était, à son propre dire, replié sur lui-même depuis l'enfance, et il envisageait son prochain avec plus de méfiance que de curiosité. Il réussit cependant à s'attacher solidement quelques personnes de mérite, hommes et femmes. Dut-il ces amitiés à son esprit, pourtant si caustique, ou bien à des qualités de cœur qu'il dissimulait et ne prodiguait point? On éprouve quelque peine à s'en rendre compte. Jusqu'à ces derniers temps on ignorait à peu près tout de sa carrière amoureuse. On croyait qu'il s'était, toute sa vie, écarté des sujétions sentimentales. On a découvert, avec étonnement, qu'une liaison durable lui avait procuré toutes sortes de délices et de chagrins.

Mais n'anticipons pas. Notre rôle aujourd'hui ne consiste pas à retracer la biographie de Mérimée entreprise depuis longtemps par M. Pierre Trahard, mais à situer dans cette biographie les écrits qui ont donné quelque lustre à son nom. Une nouvelle édition des **Œuvres complètes de Mérimée** a été comprise depuis peu de temps dans la collection *Les Textes Français*. Plusieurs tomes en ont été livrés au public. L'un d'eux, colligé et annoté par M. Pierre Martino, contenait le *Théâtre de Clara Gazul;* un autre, préparé et commenté par M. Maurice Parturier, mériméiste fervent, *Carmen, Arsène Guillot* et *l'Abbé Aubin*. Un troisième tome nous apporte la réimpression de la *Chronique du Règne de Charles IX*. M. Gustave Dulong en a établi le texte et l'a accompagné à la fois d'une excellente préface, de variantes et d'éclaircissements de tous genres.

Cette œuvre, parue en 1829, souvent rééditée du vivant de Mérimée et après la mort de celui-ci, donne, avec le *Cinq-Mars* d'Alfred de Vigny, une assez piètre idée de la façon dont les romantiques concevaient l'histoire et tentaient de reconstituer l'atmosphère d'une époque. Il est vrai, Mérimée, quand il l'écrivit en quelques mois, était âgé de vingt-cinq ans et n'avait guère trouvé le loisir de faire, sur notre XVIe siècle, des études bien approfondies. Il passait néanmoins pour savant et il s'efforça, dans sa préface originale, de convaincre ses lecteurs qu'il s'était livré à une documentation sérieuse et variée.

En réalité, comme le précise d'ailleurs M. Gustave Dulong,

il était surtout grand lecteur et disciple de Walter Scott qu'il se contentait d'imiter servilement tout en témoignant, plus que l'auteur anglais, de goût pour l'action, les dialogues vifs et les traits pittoresques. Son sujet arrêté, loin de se plonger comme il le prétendit, dans l'immense fatras des pamphlets, il se borna à emprunter, de ci, de là, à Brantôme, Lestoile et Agrippa d'Aubigné des faits, des images, des formes de style le plus souvent postérieurs au temps qu'il souhaitait ressusciter.

Il faut bien dire qu'il était un fort médiocre historien, de même qu'il fut un vague archéologue. L'histoire et l'archéologie restèrent en enfance pendant toute la période romantique. Un Mezeray, deux siècles auparavant, avait plus fait pour leur progression que ne firent, de 1830 à 1850, tous les écrivains réunis qui leur accordèrent attention. Michelet seul, inspiré par les pièces originales des archives, possédant un merveilleux sens du passé, parvint à recréer cette fameuse « couleur locale » dont Mérimée s'évertua, vainement, à imprégner sa *Chronique*.

En définitive, cette *Chronique* nous apparait comme un méchant ouvrage, dont la lecture ne se peut soutenir sans que l'on en sente l'artificiel avec une pénible gêne. Elle fut néanmoins accueillie avec faveur par les critiques, sauf peut-être par Charles Magnin qui en signala les erreurs et les anachronismes. De nos jours, Maurice Maindron, qui possédait, sur les mœurs du XVI[e] siècle, des connaissances étendues, déclara le travail de Mérimée « mensonger et propre à donner l'impression la plus fausse de l'époque troublée où lutta et périt le parti huguenot politique ». M. Gustave Dulong s'élève contre ce jugement. La séduction de Mérimée, cette séduction faite d'étrangeté, de pittoresque et de cynisme, a certainement agi sur lui. Comment, en effet, ne pas donner raison à Maindron?

M. Auguste Dupouy s'est, lui aussi, laissé prendre, mais sans trop s'y abandonner peut-être, à cette sorte d'attrait que Mérimée exerce sur les historiens et critiques de l'heure présente qui étudient sa biographie et ses ouvrages. Ayant entrepris d'écrire, pour la collection *Les Grands Evénements littéraires*, l'histoire de **Carmen**, il s'est vite aperçu que cette

nouvelle n'avait pas d'histoire et qu'il en fallait rechercher les origines, les états successifs, tous les mystères d'élaboration et de composition dans l'âme même de son auteur. Voilà le voyage qu'il nous invite à accomplir en sa compagnie de subtil psychologue, de docte enquêteur et d'excellent écrivain épris de clarté.

Or, voyager dans l'âme de Mérimée n'est pas chose facile, l'homme n'en ouvrant guère les avenues aux curieux. Pourtant M. Auguste Dupouy pénètre peu à peu, à force d'intelligence et de circonspection, dans les méandres de cette âme. C'est à son dire vers 1823, alors qu'il atteignait à peine la vingtième année, que Mérimée apprit l'espagnol et commença à composer des sujets ayant quelques rapports avec l'Espagne. Il connaissait l'anglais. Il eût pu tout aussi bien diriger son attention vers l'Angleterre; mais ce froid pays l'intéressait par sa littérature, non par ses mœurs. Il ne répondait pas à son tempérament qui lui faisait envisager les régions de soleil et de vie ardente en plein air comme seules dignes de retenir son imagination.

Mérimée fut espagnol d'esprit et de cœur bien avant d'avoir mis les pieds au delà des Pyrénées. L'Espagne, dit avec raison M. Auguste Dupouy, fut pour lui une seconde patrie. Il en eut d'abord, par la lecture de toutes sortes d'écrits, une vision si nette, un sentiment si profond qu'il put écrire le *Théâtre de Clara Gazul* sans se donner la peine d'aller en chercher les thèmes dans les villes et les tripots de la péninsule.

M. Auguste Dupouy croit que, dès cette époque, Mérimée s'était formé de la nation à laquelle il empruntait ses types, une image caractéristique, image colorée, violente, brutale, et que déjà vivait dans son esprit la silhouette d'une diablesse, gitane ou romanichelle au teint cuivré, couverte d'oripeaux voyants, coquette, riante, dénuée de tout cœur et faite pour la perdition des hommes. Il voit dans Clara Gazul et dans plusieurs héroïnes du théâtre publié sous le nom de cette comédienne les incarnations imparfaites encore de *Carmen*. En créant ces êtres singuliers, Mérimée montrait qu'il avait d'autre part primitivement conçu l'idée de « l'amour au-dessus de tout, au-dessus de la piété, au-dessus de l'honneur », de l'amour passion considéré par lui comme « la

chose espagnole par excellence ». Le *Théâtre de Clara Gazul* est, en effet, basé sur la puissance de l'Amour.

L'esprit de l'écrivain se trouvait donc, quasiment dès l'origine de ses travaux, hanté par une sorte de figure idéale, née de ses spéculations et de ses lectures et pas du tout sortie d'un roman vécu. Mérimée, en effet, ne paraît pas avoir pour son compte, au moins dans sa jeunesse, traversé les bourrasques de la passion. En 1830, il partit pour Madrid. Ce voyage fut pour lui, nous dit M. Auguste Dupouy, une vérification. Il allait, en effet, confronter ses rêves à la réalité. Et voici, d'après le commentateur de ses gestes, comment se précisa son concept encore à l'état embryonnaire de *Carmen:* d'une part, il rencontra la comtesse de Montijo, femme intelligente, docte, curieuse de tout, et qui, au cours de leurs conversations amicales, lui conta l'anecdote qui sert de fondement à l'aventure de la gitane. Il se lia, d'autre part, avec Caldéron, qui l'initia à la langue des bohémiens et l'introduisit dans leurs groupes pittoresques. Il s'encanailla avec délices dans ces milieux qu'il avait, en quelque sorte, pressentis. Les bouges où flottait une atmosphère équivoque, les arènes où les toreros répandaient le sang, tous les lieux où l'on respirait une odeur d'humanité frénétique l'attiraient. Un jour, à une lieue de Murviedro, dans un cabaret embusqué sur une route, il vit, en chair et en os, sa future héroïne, telle qu'il l'avait toujours imaginée. Elle se nommait Carmencita et il mangea avec une sorte de volupté le *gazpacho* qu'elle lui avait préparé de ses mains.

Ainsi, au cours de cette pérégrination en Espagne, Mérimée avait recueilli tous les éléments de sa nouvelle et même arrêté la dénomination sous laquelle il désignerait sa cruelle et frivole cigarière. Cependant, il ne se décida point à la peindre tout de suite. Il se livra encore à des études sur la vie et la langue des bohémiens. En 1845, seulement, en huit jours, il se délivra de l'obsession du fantôme qui l'habitait. L'ouvrage parut dans le numéro de la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre et fut publié en librairie, avec deux autres nouvelles, en mai 1847 et non, comme l'ont toujours dit les bibliographes, en 1846. Il connut un assez maigre succès. Les critiques de l'époque ne saisirent point l'intérêt du document

humain que leur présentait, avec un art dépouillé de toute superfluité, un réaliste soucieux d'approcher de la vérité. *Carmen* ne devait atteindre le grand public qu'après avoir été portée au théâtre trente ans après son apparition. Le sujet, en fait, et très impartialement M. Auguste Dupouy le constate, n'offrait point de nouveauté réelle. L'amour passion avait figuré dans les œuvres de l'antiquité et dans la tragédie de Racine. *Carmen* offrait une image renouvelée de Manon. Mérimée cependant l'avait rajeunie et même recréée en la situant en des lieux et des circonstances où nul ne s'était avisé de l'aller quérir.

Qui donc l'excita à produire, après tant d'hésitations et d'atermoiements, cette nouvelle? M. Auguste Dupouy ne nous le dit point. On peut imaginer, sans crainte de se tromper, que ce fut Mme Delessert. Cependant M. Maurice Parturier, qui vient de publier les **Lettres de Mérimée à la famille Delessert,** ne le précise pas dans sa curieuse introduction à cet important document inédit.

Mme Delessert, née Valentine de Laborde, tint une place de premier plan dans l'existence de l'écrivain. Celui-ci la connut probablement chez Mme Récamier, mais n'entra cependant dans son intimité qu'aux environs de 1635. Il était alors acoquiné à une actrice des Variétés, Céline Cayot, qu'il semble avoir abandonnée à cette date. Dès janvier 1836, il écrivait, en effet, à son ami Requien : « Je suis amoureux, amoureux fou de la perle des femmes. » Voilà un propos que l'on n'est guère accoutumé à voir sous la plume de sarcastique « vaurien ». Dans quelles conjonctures cette subite passion enflamma-t-elle le cœur d'un homme jusqu'à cette heure si peu soucieux d'aliéner sa liberté? Nous ne le saurons jamais sans doute.

Valentine de Laborde, dont M. Maurice Parturier nous donne une rapide biographie, avait épousé, en la personne de Gabriel Delessert, un financier de vingt ans plus âgé qu'elle et qui lui témoignait, bien qu'il eût d'elle plusieurs enfants, une indifférence manifeste. Elle était, disent les contemporains, charmante, parée des dons de l'esprit et du cœur et, sans doute, digne d'un meilleur sort. Elle semble avoir exercé sur Mérimée une influence heureuse, l'excitant au travail et

le contraignant aussi à quitter, pour l'amour d'elle, les compagnies équivoques.

M. Maurice Parturier s'efforce d'élucider les énigmes de cette liaison, mais n'y parvient guère. Tout au plus apprenons-nous par lui que Mérimée, après avoir goûté une félicité parfaite, dut, un jour, remplacer la tendresse par l'amitié passionnée. Il était assez bizarrement mêlé à toute la parenté de Mme Delessert et ne témoignait pas, de la sorte, ce semble, d'une merveilleuse délicatesse.

Les *Lettres* que publie M. Maurice Parturier sont adressées à divers personnages de cette étroite parenté. Elles proviennent des archives de la famille de Laborde. Elles peuvent être mises entre toutes les mains, car leur éditeur nous précise qu'il les a expurgées des « gauloiseries » qu'elles contenaient. Nous ne pouvons guère approuver ce procédé. Ce qui faisait, à nos yeux, l'intérêt de Mérimée épistolier, c'était précisément la liberté de ses propos. Dans ses lettres aux Grasset et dans bien d'autres écrits du même genre, on découvrait sans peine le personnage tel qu'il était dans la réalité. On ne le reconnaît plus dans les lettres aux Delessert. Sans doute celles-ci multiplient-elles entre les années 1838 et 1870 les faits et les renseignements précieux, mais l'homme a perdu son ironie, sa violence, son accent et jusqu'à son fanatisme. Ses épistoles à sa maîtresse ne dépassent jamais le ton concerté de la bonne compagnie; l'on n'y surprend une émotion réelle que fort rarement, de l'esprit presque jamais. Sans doute Mme Delessert avait-elle seulement conservé de son ami les proses destinées à lui porter profit devant la postérité? M. Maurice Parturier a enrichi sa publication de notes excellentes et qui permettent de mieux entendre ces textes où sont évoqués maints personnages, mille incidents de la vie politique, littéraire et mondaine et les travaux de Mérimée historien et archéologue plutôt que nouvelliste.

A l'époque où Mérimée entourait Mme Delessert d'un amour bien éloigné de celui qu'il introduisit dans l'âme de ses héros, vivait à Paris un artiste romantique, Ary Scheffer, que l'écrivain ne semble pas avoir beaucoup fréquenté, pour des raisons particulières. Ary Scheffer, esprit inquiet, évoluait vers le mysticisme, état moral peu sympathique au

mécréant Mérimée qui faisait parade de son scepticisme. Aujourd'hui le peintre de *Francesca de Rimini*, de *Sainte Monique*, de toutes sortes de tableaux religieux et de portraits d'une grande perfection de dessin paraît quelque peu oublié.

M. Léopold Wellisz contribuera-t-il à ramener vers lui l'attention des historiens? Cet écrivain vient de nous donner, sous le titre : **Les Amis romantiques. Ary Scheffer et ses amis Polonais,** une édition française de l'ouvrage qu'il publia jadis en Pologne et qui relate le commerce à la fois intellectuel et amical entretenu par l'artiste avec le poète Sigismond Krasinski. Les deux hommes se connurent à La Haye, chez la comtesse Potocka, et sympathisèrent tout de suite. Ils se revirent maintes fois à Paris où Krasinski, réduit à une sorte d'existence nomade, se rendait à des intervalles éloignés.

Krasinski, contraint de quitter la Pologne, dont son père lui avait rendu le séjour impossible aux yeux des patriotes en trahissant leur cause, s'efforçait, dans des poèmes d'une grande élévation, publiés sous l'anonymat, d'exalter le sentiment national de ses compatriotes. Grand idéaliste, il paraissait ne vivre que dans l'espoir de voir la nation « crucifiée » secouer le joug de l'étranger et reprendre son indépendance. Il reçut d'Ary Scheffer qui, au dire de Renan, aspirait à exprimer des idées à travers les formes transparentes de ses figures, la révélation de l'art. Il s'attacha à lui passionnément, heureux d'avoir rencontré un esprit exalté comme le sien et qui vivait à son exemple quasiment hors du monde. Les deux hommes échangèrent des lettres fréquentes d'une belle noblesse de pensée et de sentiment. Krasinski s'évertuait dans les siennes à traduire sa conception de l'art. Il ne réussissait pas toujours à la formuler clairement. Il disait, par exemple, à son ami : « L'art tout en étant une prophétie et une vision, une seconde vue de l'avenir, est en même temps une contemplation de la forme infinie de Dieu lui-même, du Beau immuable et éternel, d'où découlent et découleront, à travers les siècles des siècles, toutes les formes des mondes et des esprits créés. » On peut considérer cette étrange phrase comme du galimatias romantique, mais Krasinski ne parle pas toujours cette langue embarrassée. Certaines de ses

proses épistolaires valent, aussi bien que ses poèmes, d'être connues.

M. Léopold Wellisz publie la correspondance entière des deux personnages et donne des renseignements circonstanciés sur leurs relations. Il entremêle son texte de fort belles planches reproduisant les œuvres marquantes d'Ary Scheffer, et parmi elles, de magnifiques portraits d'Elise Krasinska, femme du poète. A la fin de son livre figure une bonne bibliographie et le catalogue des Portraits de Polonais peints par l'artiste.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Lucie Wallace : *Les Chansons des Jours d'Espoir*, Messein. — Jayme E. Colson : *Qui je suis?* R. Guéret-Laferté, traducteur, A. Messein. — Armand Godoy : *Ite, missa est*, Grasset.— Armand Guibert : *Palimpsestes*, « Editions des *Mirages* », Tunis.

Tout n'est pas également bon, tout n'est pas également à dédaigner dans le menu recueil de Mme Lucie Wallace, **Les Chansons des Jours d'Espoir.** Parfois, et c'est le plus singulier, les poèmes sont formés de ce qui, en quelque sorte, pourrait être tenu pour le sommaire des éléments dont ces poèmes auraient dû être constitués. C'est le cas, par exemple, de *l'Arbre*, poème final. Que dit-il, en effet? « Dans un coin de la cour... se dresse un arbre, grand arbre noir, et maigre, et dénudé! Et, dans un farouche désespoir, il semble guetter le soleil qui pourrait briller... » J'omets tout juste quelques détails encore, pour n'être pas trop long, mais le développement, la mise en œuvre n'y intervient pas davantage. — « Il n'a qu'un coin de terre, — qu'un peu de ciel. Quand il pleut, les gouttes suspendues à ses branches semblent des larmes ou des bulles d'argent où brille l'infini du ciel. Comment put-il pousser si droit dans ce demi-jour? Un instinct tenace doit savoir dans les arbres que là-haut se trouve la lumière, et qu'il faut tendre les branches au delà des ombres mortes. Il s'élève, il monte tous les ans, un peu, et, dédaigneux des murs de la cour,

Il monte vers le ciel d'un pas tranquille et sûr. »

Dirai-je à l'auteur que c'est là sans doute l'unique vers

que son poème contienne? Le reste est projet, annotation d'un thème, indication de quelques traits; de leur banalité il importerait que surgit l'élan vital. Mme Lucie Wallace ne paraît pas s'en être rendu compte.

Ne tenons d'autre compte de quelque sentence aussi peu discutable que celle-ci :

Combien, en plein hiver, un jour plus chaud est doux!

bien que le poète agronome, si l'on en croit Alfred Jarry, eût déjà observé avec sagesse que

L'hiver est, à Paris, la plus froide saison,

mais acceptons cette strophe où l'on aperçoit les pauvres arbres d'hiver

Ne pouvant que lever des bras nus vers les cieux,
— Vers les cieux sans promesse où défilent des ombres —
Et l'on sent que ces bras, battus des vents haineux,
Sont les mâts dépouillés d'un grand espoir qui sombre.

Je ne donne pas ces quatre vers pour la découverte d'un chef-d'œuvre, mais ils suffisent à démontrer que Mme Lucie Wallace possède le don inné de créer, ou de susciter de grandes images, et qu'elle ne manque pas de sensibilité esthétique. On en décèlerait d'autres preuves dans le poème intitulé *Un Soir,* mais diluées, confondues dans le désordre d'une inspiration de hasard, sans contrôle, trop directe. La nature, tout le monde la voit, chacun l'apprécie; si on répète ce que la plupart disent, sans fusion de trouvaille neuve ou inattendue, cela vaut-il qu'on l'écrive, et que l'on l'écrive en vers? Qu'est-ce donc que la poésie? Elle est absente ici.

Jayme E. Colson, poète de langue castillane, originaire de la République Dominicaine, a été précédemment traduit deux fois en français : *Symphonie de la Guerre*, 1932, et, la même année, par les soins de M. R. Guéret-Laferté, ce poème « entièrement conçu et écrit à Paris », *Toujours la Vierge d'Orléans*. A présent, c'est le tour d'un certain nombre de poèmes philosophiques, **Qui je suis?** M. R. Guéret-Laferté les a traduits en vers, dont il est impossible de rien affirmer en tant qu'exactitude quant au sens, et qu'il est impossible d'admirer en eux-mêmes. Ils ne servent pas, à coup sûr, la gloire de

Jayme E. Colson; j'ignore, par malheur, s'ils la desservent.

L'ambition étrange de M. Armand Godoy a été, dans sa vaste composition, **Ite, Missa Est,** de substituer à l'orgue et aux chants de la tribune le jaillissement touffu et ordonné de poèmes puissants d'où s'exhale et s'enveloppe l'atmosphère du liturgique sacrifice, et que le poète rivalise avec Bach ou Beethoven, ou même les surpasse. Soutenu par sa parfaite intelligence de la musique sacrée, sa composition eucharistique ne manque point d'ampleur et de puissance. Je n'ai pas à en examiner ici la valeur d'orthodoxie. M. Godoy s'est retrouvé plus poète qu'en ses ouvrages récents, et c'est de cela avant tout que j'ai à rendre témoignage. Quand le grand Corneille s'appliqua à transcrire *L'Office de la Sainte Vierge* ou *les Psaumes Pénitentiaux*, il n'avait point imaginé de douer le verbe d'un autre pouvoir que le sien propre ni à faire tenir en lui ce qui appartient aux moyens d'un autre art. Il évitait la confusion des genres qui tente presque dans tous les domaines nos tristes contemporains. Si un génie a conçu un roman, on en fera un livret d'opéra-comique, si un poème, on en fera un « film », si un drame théâtral on en fera sans doute un jazz. On a perdu la conscience qu'à chaque œuvre, à chaque conception d'art, une forme, une seule forme d'expression peut convenir, qui est celle que lui a choisie son créateur; la forme et l'expression demeurent inséparables; soustraire l'une pour la remplacer par un équivalent quel qu'il soit, c'est affaiblir l'autre; c'est amoindrir le tout. Certes M. Godoy suscite au souvenir l'effet que produisent certaines superbes musiques de messe, et cela dénote chez lui une singulière puissance d'adaptation dont il sied de le féliciter. Mais quoi! l'œuvre qu'il entreprend préexiste, il empiète, il triche magnifiquement, mais il triche. Je veux dire par là que le sacrifice de la messe, outre sa part strictement rituelle, admet le concours, dans un but suffisamment déterminé, de certains éléments auxiliaires ou accessoires; l'effort, la réussite du poète comportent une déviation des intentions primordiales et au lieu, comme la musique, d'unifier en une pensée universelle commune l'esprit des assistants, des adorateurs, ils en détournent par l'attention portée sur des détails nouveaux ou

des particularités étrangères la ferveur essentielle. Sans doute ne convient-il pas d'insister. Les strophes de M. Godoy se succèdent, se déroulent, s'enroulent, se dégagent, se superposent, se reprennent ou s'affirment dans une continuité de mouvement au surplus très varié, et font honneur à la richesse prodigue de son imagination constructive. L'allure aisée de ses grands vers, de l'alexandrin régulier au vers élargi de quinze syllabes, répond à merveille à ses desseins. Dans les vers plus courts, la banalité du détail, la nonchalance à se satisfaire de rimes quelconques ou d'épithètes et d'images trop employées apparaissent plus promptement et incitent la méfiance. Toutefois, malgré de telles défaillances ou ces erreurs, l'entreprise est grande et l'avoir tentée, ou partiellement réussie, n'est point d'un écrivain sans mérite, sans audace; c'est de quelqu'un. Peut-être, en outre, est-ce l'œuvre d'un chrétien véritable d'affirmer sa personnalité pour la confondre par humilité dans l'œuvre éternelle qui la domine et l'absorbe, de ne pas s'exhausser jusqu'à une maîtrisante et distincte originalité dans un domaine à soi, et non plus œcuménique. *Amen.*

Ceci me plaît, qu'un poète sensible et vrai, d'ardeur la plus moderne, inscrive en titre à ses vers et à ses proses ce nom de **Palimpsestes.** M. Armand Guibert autrement encore reconnaît qu'il importe sous l'apparence de ses réalisations de les dissoudre et de retrouver le texte secret, impérissable; c'est quand il écrit, par exemple, ces deux quatrains :

Parlons-nous toujours à des ombres
Qui s'agitent dans le vent?
Un sang de plomb raidit nos membres
Et la mort gèle sur nos fronts.

C'est le repos qui fuit nos âmes lasses
Et le désir qui tarit notre sang.
Mais qui voudrait pour une heure éternelle
N'adorer plus la minute qui meurt?

Le retournement de la vision du poète actuel par rapport aux anciens s'y accuse, me semble-t-il, précisément. Vaut-il mieux que lui soit l'ombre ou qu'elle s'agite aux regards de son rêve? que le plomb raidisse ses membres ou arrête l'instant où se dessine à son vouloir le personnage qu'il suggère?

Le repos au consentement de naguère délassait les âmes qu'à présent il lasse, le désir excitait le sang. N'est-ce livrer la clé d'une attitude, déjà celle souvent de Rimbaud, puis d'Apollinaire, de Jules Supervielle, de nombreux parmi les plus jeunes? M. Armand Guibert compose ses poèmes généralement en vers courts et ses poèmes en prose avec une délicatesse de touche parfaite et sûre, et la délicatesse d'une âme d'homme tendrement aigu s'y enclôt et s'y révèle. J'y trouve un charme certain et constant, et une affirmation d'artiste discret, tendant à la maîtrise.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Henri Duvernois : *A l'ombre d'une femme*, Bernard Grasset. — Charles-Henry Hirsch : *Les arrivées*, Jules Tallandier. — Marcel Aymé : *La Jument verte*, Editions de la Nouvelle Revue Française. — Pierre Véber : *Bébé rose*, J. Ferenczi et fils. — Gabriel Trarieux : *Les Egarés*, Flammarion. — Michel de Pourichkévitch : *Le passé de Sobakine*, Calmann-Lévy. — Henri Bosco : *Le sanglier*, Editions de la Nouvelle Revue Française.

A mesure que M. Henri Duvernois poursuit son œuvre, la tristesse s'accentue que l'on y pouvait discerner sous l'apparente gaîté. Mais il me semble qu'il n'avait jamais approché d'aussi près le désespoir que dans son nouveau roman: **A l'ombre d'une femme** qui est la confession d'un pauvre homme, victime d'un grand amour. Remoulat, dès son enfance misérable, à Belleville, s'est épris de Mariette. Il l'a épousée, et grâce à elle a gravi un nombre respectable d'échelons sur l'échelle sociale. De l'aisance, il est parvenu à la fortune. Féerie! se récriera-t-on. Oui. Seulement la fée est, ici, Mariette qui, en fait de baguette magique, possède, avec un physique avantageux, un sens aigu des réalités. Cette arriviste, sans cœur ni sens, mais toute en cerveau, a réussi à affoler d'elle un quinquagénaire riche, nommé Pulvinaire et elle a su l'exploiter congrument. Remoulat a fini par découvrir le pot-aux-roses; il a même appris que, des deux enfants auxquels Mariette a donné naissance, Gérard seul est de lui. Lucie est de Palvinaire, en effet; et, chose curieuse, tandis que Mariette préfère Gérard, il préfère Lucie... Remoulat ne se révolte pas. Il accepte son sort en fataliste ou plutôt, moitié par faiblesse, moitié parce qu'il trouve en Lucie

une consolation. Mais, de retour d'un long voyage, il ne reconnait plus la jeune fille dont il eût peut-être fait sa maîtresse, sous l'influence de quelque chose de pareil au sentiment qui inspira le héros de *Fort comme la mort*. Mariette a transformé Lucie, pendant son absence, en un être quelconque, et Remoulat repart, trop dégoûté de tout pour penser que l'existence vaille même qu'on en sorte par le suicide. Encore un destin manqué, sans doute. Malgré sa chance sociale, Remoulat est un raté. Devenu vieux, il remâche sa misère morale et sentimentale avec une résignation pire que toutes les révoltes et où il entre de la délectation morose. Quelle dérision! Et que l'humour de M. Duvernois rend plus lamentable encore, il me semble. Point de grands cris, il est vrai. Point d'aigreur, non plus. Un long déchirement et de l'indulgence; de la sensibilité; de la bonté même. Seulement, voilà: avec l'intelligence la plus vive, M. Duvernois n'a pas d'autre philosophie que celle de Scarron. Ce stoïcien a aussi peu de foi que le burlesque auteur libertin du *Virgile travesti;* et il ne s'efforce pas d'en acquérir une. Faute de pouvoir être optimiste (un observateur clairvoyant l'est difficilement) il se réfugie dans le pessimisme. Mais l'opposition du pessimisme à l'optimisme n'est qu'une antithèse. N'importe. M. Duvernois est un artiste, et nous n'avons pas à lui demander autre chose que d'illustrer son sentiment personnel de la vie. Soyons-lui reconnaissant, de surcroît, sachant qu'il ne se fait pas d'illusion, de n'être point cruel. Jamais son ironie n'est sèche, comme celle de Voltaire ou de France. Elle a du mouvement (de l'émotion), du primesaut, de la fantaisie... « Si j'étais Dieu, disait le vieil Arkel, dans *Pelléas et Mélisande*, j'aurais pitié du cœur des hommes. » C'est à la fatalité que s'en prend M. Duvernois, en voyant nos misères. Ses personnages sont rarement méchants, et quand ils le sont, c'est à leur insu. Ils se révèlent inconscients dans le mal, ou ils ne font le mal que par bêtise — en croyant bien faire. La séduisante Mariette, en particulier, que M. Duvernois a peinte avec dilection, n'est point animée par l'esprit du mal; mais elle a une manière de génie qu'elle emploie à des fins très vaines. On n'a pas su la traiter comme il fallait. On n'a pas su... On ne peut pas savoir. On ne sait jamais.

Comme M. Duvernois, c'est l'histoire d'un amour qui débute au sortir de l'enfance, entre petits Parisiens, mais pour s'épanouir heureusement, que nous conte M. Charles-Henry Hirsch dans **Les arrivées.** Le roman de M. Duvernois avait pour théâtre Belleville: celui de M. Hirsch se passe rue Mouffetard, et tous deux marquent l'ascension de représentants de la classe populaire à la fortune. Paris offre, souvent, il est vrai, le spectacle de telles réussites — et ce n'est pas toujours aux gens qui y viennent « en sabots » de leur province, comme on disait naguère, que le destin fait la meilleure figure. Casimir, donc, et Suzanne, dont la mère est galante, se sont « fréquentés » comme ils étaient encore gamins; et le jour où ils se sont baisés aux lèvres pour la première fois a été un jour tragique: une fille, une négresse de la Martinique, a été abattue d'un coup de revolver, en pleine rue, par un client de passage, un forçat en rupture de ban... Ce crime crapuleux compose autour de l'idylle des jeunes gens l'atmosphère qu'on devine, et l'on pourrait croire que M. Hirsch a voulu écrire un roman policier, n'était la peinture des mœurs, très poussée, qu'il fait d'un des quartiers les plus pittoresques de la capitale. Il nous dévoile, aussi, le secret des dieux, c'est-à-dire qu'il nous introduit dans les coulisses de la scène où « les détenteurs de la puissance pour laquelle s'entr'égorge l'humanité », selon son expression un peu emphatique, se laissent voir dépouillés de leurs prestigieux attributs. Ça n'est pas joli; mais cela eût réjoui Balzac. Aussi bien, M. Hirsch se montre-t-il disciple à la fois enthousiaste et consciencieux du maître dans *Les arrivées*, sous réserve de ses idées politiques; car ses sympathies vont au peuple, incarné en le jeune Casimir qui, par le seul pouvoir de l'intelligence et de l'intégrité, se fait élire député du quartier Mouffetard, sur un programme socialiste... M. Hirsch excelle à animer les foules et à parler les langages les plus divers: celui de la prostituée; du vieux marchand juif; du policier; de l'homme d'affaires et de l'homme d'Etat; de l'Américaine anoblie, etc... Son récit qui est dense et dont l'intrigue s'accidente de péripéties multiples, prend place parmi les meilleurs qu'il ait écrits.

Un roman « écrit des deux mains », dit M. Marcel Aymé

de sa nouvelle œuvre **La Jument verte.** Mais la gauche a plus appuyé que la droite, à mon avis. L'accompagnement étouffe quelque peu le thème, si cet accompagnement est drôle et souvent pittoresque. La jument verte qui joue, ici, un rôle providentiel dans l'existence du village de Claquebuc, en général, et de la famille Haudouin, en particulier, n'est point symbolique, comme on pourrait le croire. Ce phénomène, ou ce monstre, existe bel et bien, et c'est précisément ce que je lui reproche. Trop de réalisme me gêne ou je crois qu'il aurait fallu plus de poésie. M. Marcel Aymé qui avait admirablement réussi à exalter la vérité dans *La rue sans nom*, a gâté ses meilleurs dons en les vulgarisant dans la farce et la gaudriole. La grossièreté de ces histoires de rustres qui font l'amour comme des bêtes rebute à la longue, autant pour le moins que la fadeur d'idylliques peintures champêtres.

On sait qu'avant Mme Colette, M. Pierre Veber avait collaboré avec Willy. (En particulier, ce petit chef-d'œuvre de rigolade, des environs de 1900, *Une passade* ou *Maîtresse d'esthètes* serait intégralement de lui). Il a donc du savoir-faire, encore qu'il y ait mieux que cela dans *Amour, amour...* qu'il a bel et bien signé. **Bébé Rose** a obtenu, au détriment d'un sous-chef aussi chic qu'il est lui-même brute, la direction d'une banque dont il persécute le personnel. On a tenté de l'assujettir à une dactylo de bonne volonté qui serait devenue la Dalila de ce Samson empoisonnant; mais il a éventé la manœuvre. Alors on se cotise pour déléguer le sous-chef à la séduction de Mme Bébé Rose dans la ville d'eau où elle villégiature. Ils antipathisent, d'abord; puis se rapprochent, s'enflamment enfin si fort que le cocuage s'en trouve ajourné: leur amour les rend scrupuleux. Plus tard, seulement, à Paris, Bébé Rose sera ce qu'il méritait d'être; il mourra et les bureaux vengés applaudiront au remariage de sa veuve avec le sous-chef qui le remplace également au bureau directorial. J'ai lu cela avec plaisir pendant les vacances.

Dans la préface du roman de M. Gabriel Trarieux, **Les Egarés,** je lis cet éloge de la langue anglaise qui m'a touché: « Le génie britannique est intraduisible, avec ses points d'or dans la brume. Il peut inclure, dans sa musique barbare,

des choses qu'une rigueur plus logique rend difficilement admissibles, en les obligeant d'être claires. » Il s'agit, en effet, dans ce roman, d'un lord et d'une lady, tous deux homosexuels. Elle, varierait volontiers son menu, s'il ne se refusait tout raide à donner de son côté une entorse à ses... convictions. D'où drame. Trois cadavres au dénouement, dans une villa de la Côte d'Azur: la lesbienne, son amie française, et l'ami rebuté de celle-ci, un malheureux officier français de marine. Quant au lord, il échappe au scandale en fuyant sur son yacht avec son petit-homme, « mais les Erinnyes sont patientes, et leur heure sonne, tôt ou tard. » Ce sujet impossible, et même « inexpressible » est traité avec un sérieux de clinicien d'âmes et un talent qui s'apparente à celui de M. André Gide.

Le passé de Sobakine, par M. Michel Pourichkévitch, est un roman russe, écrit en français par un Russe. Sobakine, d'une lignée de fonctionnaires de cour, a débuté avant la guerre dans les bureaux tsaristes. La révolution lui ôte sa situation, il n'en sait pas trouver d'autre, végète et tremble. La force des choses le met peu à peu en contact avec le régime des Soviets, il s'y insère, malgré son dégoût intime, et pour prix d'avoir dénoncé — plus mort que vif d'épouvante — la retraite d'un conspirateur de son ancien milieu, il est admis à bureaucratiser dans son ministère d'autrefois, mais sous les ordres d'une terrible jeune juive qui s'éprend de lui et l'épuise physiquement d'amour. Grâce à elle, il peut renvoyer à l'étranger sa femme dont il n'a jamais été fou et l'enfant qu'il a eu d'elle. Au plus bas de sa descente, il se ressaisit, saoule d'alcool et de caresses sa commissaire du peuple pour lui extorquer des passeports et se sauve, enfin, rejoindre sa famille, ses idées ou préjugés, son monde... Après tant de « révélations » sur la Russie nouvelle et la fin de l'ancienne, ce roman passe inaperçu. Dommage! J'y ai retrouvé quelque chose de la vieille veine des Tolstoï et des Dostoïewski: une indifférence à la forme qui n'est que la nonchalance de la force; le minutage gradué d'une déchéance et le sursaut, en coup de théâtre, du redressement; l'ambiance évoquée en quelques touches dont les coloris juxtaposés se fondent au delà du détail décrit, dans une atmosphère

d'ensemble pénétrante; un être falot éclairé fraternellement du dedans au point qu'on *doit* partager ses transes, ses justifications et ses parti-pris. Je note, en passant, que Russes blancs ou léninistes persévèrent à mépriser la France au profit de l'Allemagne exécrée mais redoutée; ce sentiment s'étale dans ce livre avec la candeur de la plus naturelle, de la plus obligatoire des traditions.

Aux flancs du Lubéron, dans le Vaucluse, une vieille maison isolée en bordure des bois abrite un Parisien en villégiature qui tombe au milieu d'une guerre secrète entre quelques terriens du cru et une horde de romanichels campés dans un ancien château abandonné. Ruses comme chez les Peaux-Rouges, embûches du sol et des gens; presque séduit par la reine des nomades, le Parisien aide ensuite à la traquer. On en triomphe, mais la petite domestique qui faisait le ménage du « monsieur » y laisse la vie. **Le sanglier,** qui donne son titre au roman de M. Henri Bosco, est la bête sauvage dont les romanichels avaient fait leur divinité. Cela a l'air d'un roman d'aventures pour collégien? Acceptées les prémisses, c'est un récit très musclé, à la Jean Martet, dont je commenterai, dans quinze jours, l'admirable *Colonel Durand,* et c'est écrit avec des raccourcis tragiques et de la profondeur psychologique. Comme tous les très modernes, M. Bosco abuse des ellipses trop fortes qui, voulant faire ombre aux reliefs, font trou entre eux.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

A propos de *La Fille de Madame Angot,* opéra-comique de Clairville, Siraudin et Koning.

Les pièces célèbres exercent sur moi un prestige contre lequel je ne puis me défendre, ou plutôt elles me proposent un problème que je ne parviens pas toujours à résoudre, mais sur lequel je ne laisse point de m'acharner. Car enfin, c'est le problème du succès lui-même et l'on reconnaîtra qu'il est d'importance. Si l'on arrivait un jour à en mettre la recette en formule exacte et certaine, quel service ne rendrait-on pas aux écrivains de théâtre — et aux directeurs aussi, et peut-être même au public! C'est ce qui m'a

amené à aller voir, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, **La Fille de Madame Angot**, à la faveur d'une reprise estivale qui s'en est faite au moment du 15 août. Soixante ans de succès! Que l'on veuille bien penser à ce que cela représente, car c'est de soixante ans de succès ininterrompu qu'il s'agit là, et, depuis 1873 jusqu'à ce jour, l'ouvrage n'a pour ainsi dire jamais quitté l'affiche. Où résident les vertus d'un pareil empire sur les masses? Sont-elles consubstantielles à l'œuvre? Ou bien l'œuvre les a-t-elle acquises peu à peu, comme ces forces que la déesse acquérait en marchant?

Il est évident que *la Fille de Madame Angot* constitue un spectacle fort agréable — mais on sait à l'avance qu'on le trouvera agréable. La musique en est charmante. On me l'a dit; je l'ai goûtée, mais n'en parlerai point pour ne pas m'aventurer gauchement dans un domaine où mon cher René Dumesnil règne de façon si droite.

L'ouvrage relève d'un genre désuet et périmé. Mais c'est ce qui arrive à toutes les œuvres éternelles. Tout ce qui dure ne dure que par la raison même qu'il s'affranchit des conditions accidentelles qui présidèrent à son élaboration. Les chefs-d'œuvre de la tragédie classique survivent au genre tragique. Le Louvre et Versailles, ces chefs-d'œuvre de palais royaux, survivent à la grande architecture d'apparat. Est-ce à dire que *la Fille de Madame Angot* soit de cette classe et de cette essence? Je ne le pense pas, et cependant qui sait comment on en parlera si on la joue seulement cent ans encore et qu'une armée de commentateurs en surcharge de gloses le texte et la partition?

En attendant cet avenir que je ne connaîtrai point, j'ai eu la curiosité d'aller demander à Jeanne Granier si elle ne me fournirait pas la clef du problème qui m'inquiétait. On sait que cette admirable artiste a joué cette pièce, longtemps après sa création. Cela se passait à l'Eden, l'Eden qui n'existe plus et dont les futurs historiographes du Paris du XIXe siècle marqueront l'emplacement sur les plans, comme font ceux qui nous décrivent le Paris des siècles précédents pour nous expliquer où se trouvaient le couvent des Capucines, la prison de la Force ou les Bains chinois. Barrès nous apprend que les artistes de l'Eden en sortaient par la rue

Boudreau, où nous connaissons le Théâtre de l'Athénée. C'est là qu'« un aimable homme, qui dans la suite devint gaga », le conduisit un soir vers les minuit attendre la petite Bérénice. Bérénice figurait alors dans un ballet « parmi des centaines d'enfants écaillés d'or qui se balançaient autour d'une danseuse lascive ». Et j'aime à supposer que la danseuse lascive était cette Cornalba que Mallarmé peignit en des phrases si heureuses : « La Cornalba me ravit, qui danse comme dévêtue et qui semble se soutenir dans l'air, du fait italien d'une moelleuse tension de sa personne. » Barrès! Mallarmé! Ce n'est pas rien pour un théâtre disparu que de survivre en de pareils textes. On n'a pas fini de parler de l'Eden!

C'était un théâtre tellement grand qu'on y ajoutait des chevaux à la figuration, quand les pièces s'y prêtaient. Quand Jeanne Granier y reprit *le Petit Duc*, elle-même parut à cheval. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les metteurs en scène rêvent de faire mouvoir des foules dans d'énormes vaisseaux. Nos contemporains sont hantés par l'idée de manier un gigantesque matériel humain — comme disent les militaires — en des enceintes sans rapport avec les plateaux que nous connaissons. Les cirques, les arènes ne leur suffisent pas, ils voudraient plus encore. Je pense que ce qu'ils voient dans leur imagination surpasse les proportions, que je ne connais pas, de l'ancien Eden. Il faut cependant reconnaître que l'imagination des metteurs en scène d'il y a cinquante ans, qui utilisaient comme un des éléments de leurs spectacles des centaines d'enfants de six à douze ans, ne manquait pas d'une certaine ampleur et ils avaient l'aimable mérite de n'avoir pas de prétentions démesurées, puisqu'ils utilisaient ces gigantesques machines pour donner de l'attrait à des ballets demeurés célèbres ou bien à ces reprises d'opérettes où triomphait Granier.

Charles Lecocq assurait que dans *la Fille de Madame Angot*, elle avait effacé le souvenir de toutes ses devancières. Je le crois aisément, mais je n'en ai point jugé. Jeanne Granier avait renoncé à l'opérette, quand je la vis pour la première fois. C'était dans *La Veine* de Capus. Le manuscrit de cette pièce dormait depuis trois ans dans les cartons de la Comédie-Française quand la troupe des Variétés fut

aiguillée sur lui. On se trouvait à ce théâtre dans la nécessité de monter en toute hâte une nouveauté pour parer à l'échec retentissant que venait de subir une comédie de Lavedan. Quinze jours suffirent pour obtenir que la Comédie-Française renonçât à cet ouvrage, — ce fut sans doute le plus long, — pour l'étudier et pour le monter. Il alla aux nues. Je conserve un souvenir charmant de cette pièce, mais je ne l'ai jamais relue. Peut-être cela vaut-il autant. Mais j'ai présent à l'esprit tout ce qui y était de Jeanne Granier. Et c'est étrange de penser que l'on conserve d'une interprétation un souvenir plus précis que du texte qu'elle fit valoir. C'est que bien souvent les comédiens sont supérieurs aux écrivains qu'ils servent. On ne le dit pas assez. Je crois même qu'on évite de le dire.

L'art de Jeanne Granier émerveillait alors — et émerveillerait toujours, si elle nous accordait encore l'heureuse fortune de l'observer — par un naturel et par une simplicité sans seconds. L'effet était toujours assuré et l'on ne percevait pas d'où il venait. L'émotion avait une fraîcheur qui en accroissait singulièrement la portée. On croyait assister à une perpétuelle improvisation, et cependant rien n'était laissé au hasard. La parfaite liberté avec laquelle elle se comportait en présence du public provenait d'une étude continuelle et diligente. Et c'est grâce à l'étude qu'elle parvenait à un style d'une largeur magnifique. Elle aurait été sans effort au niveau des classiques les plus élevés et s'il faut la caractériser par le nom de quelque rôle du répertoire éternel, on sent que nulle n'aurait interprété comme elle la Suzanne de Beaumarchais ou la Dorine de Tartuffe. Sa verve, son esprit, son primesaut, son art de vivre, laissent un souvenir ébloui, et tout cela se mêle à la sensibilité la plus vive et la plus tendre.

On sent comme un tel ensemble de qualités pouvait étinceler dans la comédie musicale ou dans l'opérette. Dès qu'un chef d'orchestre est là qui mène tout du regard et de la baguette, le comédien assujetti fait partie de la machine que meut ce personnage, et le tout premier rôle comme le dernier timbalier respire dans la même servitude. Tout, marcher, courir, rire et danser se trouve soumis à la mesure de ce

maître. On le sait trop pour que j'y insiste et pour que je fasse un développement étendu sur cette matière qui y prête si bien. Qu'on me laisse dire cependant que, pour paraître libre avec de pareilles chaînes, il faut une expérience ou un don qui sont hors du commun. Il faut surtout un entraînement et une application qui dépendent de cette conscience professionnelle dont Jeanne Granier ne cesse point de donner un si remarquable exemple. L'amour du métier est une chose que je ne me lasse pas d'observer quand j'en ai l'occasion et l'on a souvent l'occasion de la discerner chez les comédiens. On me dira qu'il est aisé d'aimer un métier plaisant ou pathétique et qu'il faut moins de dévouement à ce que l'on fait pour aimer le théâtre — ou la médecine ou le barreau — qu'il n'en faut pour aimer la cordonnerie, le terrassement ou le commerce des primeurs. Mais est-ce bien sûr?

Cet amour du métier, ce goût de l'ouvrage bien fait, auquel M. Pierre Hamp, dans ses études sur le travail contemporain, consacra tant de pages persuasives, permet de découvrir en Mme Granier, sous l'artiste fêtée comme sous la femme élégante et adulée, une bonne ouvrière active et travailleuse, inlassable et dure à la peine.

Que de conditions ne faut-il pas rassembler pour être sûr de bien faire son ouvrage! Elles ne se rencontrent pas souvent toutes réunies chez nos modernes confectionneurs d'opérettes, et c'est pourquoi l'on voit une telle distance entre leurs productions et cette *Fille de Madame Angot* qui se montre encore munie de tant de qualités solides. Abondante et variée, issue d'une longue tradition, elle se relie aux Italiens par delà Beaumarchais. Elle aiderait facilement à prouver que toute l'opérette française, quand elle est vraiment digne de ce nom, est née du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro*. C'est une théorie qui est chère à l'un des hommes d'aujourd'hui qui dissertent le plus finement des choses du théâtre. Peut-être aurons-nous quelque jour l'occasion de l'examiner avec attention.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Victor Henri : *Matière et énergie*, Hermann.

Au moment où Max Born, professeur à l'Université de Gœttingen, m'envoyait son admirable ouvrage, intitulé *Moderne Physik,* où il résumait les six conférences sur la matière et le rayonnement, qu'il fit en mars et avril 1932 à l'Ecole technique supérieure de Berlin, on ne pouvait que regretter qu'une traduction ne vînt pas en aide au lecteur non familiarisé avec la langue allemande. Tout porte à croire que cette traduction ne se fera pas trop attendre.

Mais, dès à présent, cette lacune est partiellement comblée par la parution du livre **Matière et énergie** de mon cher ami Victor Henri, fixé à Paris avant la guerre, qui accepta ensuite une chaire à Zurich, puis à l'Université de Liége, où il professe actuellement. Livre de plus de 400 pages et de près de 100 figures, remarquablement édité grâce à la maison Hermann, qui est en train de devenir la première librairie scientifique de Paris.

Le dernier livre de Victor Henri est, purement et simplement, un chef-d'œuvre; cette appréciation prend toute sa valeur de la part d'un physicien, qui, depuis quinze ans, s'applique à suivre, dans ses traits essentiels, les progrès de la science contemporaine. Il constituera le plus précieux des guides pour quiconque voudra s'aventurer dans les dédales de l'atomistique. Sa lecture est aussi accessible que le sujet le permettait, et les formules ont été, à juste titre, réduites à la portion congrue. Certes, je n'aurais pas la naïveté d'en conseiller l'étude à un néophyte tout à fait étranger aux questions scientifiques; mais il lui suffirait au préalable d'avoir lu des opuscules élémentaires, comme ma brochure *Matière, électricité, radiations* (Delagrave) et comme l'excellent exposé d'A. Berthoud, *Matière et atomes* (Doin), que nous avons mentionnés en leur temps (1).

(1) Cf. *Mercure de France*, 15 avril 1929, pp. 429-431, et 15 août 1932, pp. 157-161. Un exposé populaire et à jour des théories modernes de la physique occupera les cent dernières pages du grand ouvrage *La science, ses progrès, ses applications*, qui paraît en fascicules chez Larousse (*Ibid.*, 15 mai 1933, pp. 173-175).

Pour donner une idée de la richesse de l'ouvrage de Victor Henri, nous ne nous astreindrons pas à suivre l'ordre qu'il a cru bon d'adopter dans un but didactique.

Depuis le début de notre siècle, la discontinuité de la matière s'est imposée aux savants, car, d'une part, on a recensé les molécules par plusieurs méthodes tout à fait différentes (bleu du ciel, mouvement brownien, transmutations radioactives...), et, d'autre part, on est parvenu à observer l'effet d'une seule et unique particule (spinthariscope, chambre de détente).

Un chapitre est consacré à la théorie cinétique des gaz, et un autre aux propriétés spatiales des atomes, c'est-à-dire à leurs dimensions et à leur mode d'empilement dans les cristaux. C'est principalement grâce aux rayons X que notre connaissance des corps solides vient d'atteindre à un degré de perfection comparable aux précisions qui avaient déjà été obtenues pour la constitution des gaz.

La structure des atomes est le fonds même de l'ouvrage. On sait que chaque atome comprend une atmosphère d'électrons, avec, au centre, un noyau. C'est l'atmosphère électronique qui confère à la matière la quasi-totalité de ses propriétés usuelles. Complétant la classification périodique de Mendéléïeff, Moseley et ses continuateurs ont montré que le rang des éléments se confondait avec le nombre des électrons planétaires. Puis Bohr leur applique la théorie des quanta; ces idées furent tant soit peu rectifiées par la mécanique ondulatoire, qui nous interdit de pousser trop loin notre représentation des processus sous-atomiques.

Quant aux noyaux atomiques, leur histoire commence avec la découverte de la radioactivité, qui n'est autre chose que leur explosion spontanée. A la suite de Rutherford, les physiciens se sont ingéniés à réaliser des transmutations artificielles, qui ont donné naissance à des protons libres, puis à des neutrons, et enfin à des positrons. L'an dernier, Heisenberg appliqua la mécanique ondulatoire à l'étude de la constitution des noyaux, où il admet l'existence de protons, de neutrons et d'hélions (sans électrons libres, les électrons nucléaires entrant *tous* dans la composition de neutrons et d'hélions).

C'est dans la physique nucléaire qu'apparaît le plus nettement la liaison entre la matière et l'énergie, la matière n'étant en quelque sorte (comme dit Jeans) que de l'énergie « en bouteille », condensée sous une forme particulièrement compacte. Matière et énergie ne sont que deux apparences dissemblables d'une même réalité, ainsi qu'Einstein et Langevin l'ont indiqué simultanément en 1911; cette conception domine la constitution des noyaux atomiques; elle nous fortifie dans l'idée que la matière est une inépuisable réserve d'énergie, dont l'utilisation — certes difficile, mais possible — bouleverserait les conditions de la vie sur la Terre.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Joseph-Barthélemy et Paul Duez : *Traité de Droit constitutionnel*, Librairie Dalloz. — Mémento.

Décidément, je suis abonné aux mastodontes! **Le Traité de Droit constitutionnel** de Joseph Barthélemy et Paul Duez dont j'ai à rendre compte aujourd'hui est un énorme volume de près de mille pages plus denses encore que celles de la *Démocratie* de E. Nitti, et que j'ai mis plusieurs semaines à lire, on s'en doute bien, mais des semaines tout à fait agréables, on s'en douterait peut-être moins. Ah! comme je plains mes collègues en chronique qui ont à ingurgiter tant de vers nauséeux et de romans fastidieux alors qu'ils goûteraient comme moi de mâles et sobres délices à savourer des considérations juridiques comme celles dont je vais parler!

Notre temps est en effet témoin d'un des changements les plus importants qui aient jamais eu lieu en matière de droit public. Seul lui est comparable celui qui, en 1789, avait substitué nos régimes modernes de liberté, égalité, fraternité aux régimes antérieurs d'autorité, inégalité et paternalité. Ces derniers régimes n'étaient d'ailleurs peut-être pas si absurdes ou iniques que ça, mais ils avaient fleuri tant d'abus, et d'autre part tant d'idées hostiles avaient aussi fleuri dans les âmes, que la Révolution française avait été regardée par tout le monde comme une Révélation! Enfin on avait trouvé la panacée de tous les maux politiques. Et comme, en effet, les maux dont on avait souffert pendant les cent ans (1814-

1914) qui avaient suivi la défaite relative des principes de 1789 venaient de ces principes opposés que la grande guerre avait magnifiquement détruits, on pouvait croire, le 11 novembre 1918, que la Révélation de la Révolution était enfin complète et parfaite, et n'aurait plus désormais un athée.

Or voilà que moins de quinze ans après cette date rayonnante, tout est remis en question : la liberté est méprisée, l'égalité est niée et la fraternité est ridiculisée. Le socialisme et le fascisme dont la couple hostile domine notre temps, sont caractérisés par les trois principes contraires! Et sans doute, comme je le disais à propos de Nitti (15 juillet, p. 417), il ne faut pas en conclure que tout est perdu, car la réalité se moque des théories, et les hommes peuvent vivre sous des régimes socialistes ou fascistes comme sous des institutions démocratiques et libérales; cependant le changement est énorme! et dangereux, car avec les principes de 1789 le bien peut toujours reparaître sous le mal, tandis qu'avec les principes d'aujourd'hui, il peut rester pour toujours écrasé sous le mal.

Laissons de côté le socialisme qui, sous sa forme bolcheviste, est la peste des sociétés humaines, et sous sa forme politicienne d'Occident (unifiés et radicaux socialistes en France, travaillistes en Angleterre, socialdémocrates en Allemagne) n'est qu'une peste à peine atténuée et peut-être plus dangereuse par cette atténuation même, car enfin s'il faut être fou et archifou pour se résigner à un esclavage comme celui où croupissent les pauvres Russes, et qui n'arrive qu'à les faire crever de faim (en ce moment, après quinze ans de régime communiste et en dépit des splendeurs dites triomphales du plan quinquennal, dix millions de moujiks, si l'on en croit la *Reichspost* de Vienne et les articles dans le *Journal de Genève* du docteur Lodygensky, délégué de la Croix Rouge, sont morts de faim ces six derniers mois!) il suffit d'être sot pour ajouter foi aux bobards de nos socialistes et socialisants à nous, et les sots sont malheureusement la majorité sur terre! Ne prenons que le fascisme. Il répond certainement à quelque chose, car on le voit se développer vigoureusement presque partout (il n'y a plus que la France et l'Angleterre qui restent fidèles au vieux parlementarisme d'avant-guerre)

et ce à quoi il répond, on le voit très bien, c'est à la nécessité de lutter contre le socialisme, peste et fléau de l'humanité. Une obscure conscience du danger fait que les sociétés atteintes de ce mal réagissent avec énergie, et pour ne pas crever de toutes les ignominies possibles comme la Russie, se résignent à un dur régime de combat comme l'Italie, l'Allemagne, la Pologne, la Yougoslavie, etc. Or, dans cette lutte, ainsi que je l'expliquais à propos de Nitti, tous les vrais libéraux seront avec les fascistes contre les communistes, et se détacheront même des faux libéraux à la Nitti qui par haine du fascisme font le jeu du bolchévisme. Mais ceci dit, ces vrais libéraux qui, malgré tout, sont seuls dépositaires des principes sauveurs de la civilisation, ne se rallieront pas au fascisme tyrannisant et c'est pour cela qu'il faut grandement louer Joseph Barthélemy et Paul Duez de rester fidèles à l'ancien idéal libéral, démocratique et même, en dépit de tout, parlementaire.

Nos auteurs n'ont pas de peine à répondre à toutes les objections soulevées contre les régimes de liberté : qu'ont donc fait de si bien les régimes d'autorité? Ils sont toutefois un peu plus embarrassés, au moins me semble-t-il, quand il s'agit de trouver des remèdes aux maux dont souffrent les premiers, et qu'ils ne cachent pas; or ces maux étant réels, il faut absolument les guérir pour éviter de tomber soit dans le socialisme soit dans le fascisme. Pour ce qui nous concerne, il faut avant tout, dépoliticianiser la France. Nous crevons, nous aussi, de nos politiciens, comme en crevèrent tous les peuples qui se laissèrent dévorer par cette vermine en remontant jusqu'aux rayonnantes cités grecques, et le rôle des défenseurs de la Civilisation devrait être de faire front commun contre tous les politiciens, de droite comme de gauche, d'organiser les consultations nationales, des élites comme des foules, de brider toutes les tyrannies, toutes les gabegies, toutes les folies, de permettre enfin aux sociétés nationales de vivre, de prospérer et, par leur humanisation progressive, d'arriver à cette grande société humaine qui n'aurait rien de commun, est-il besoin de le dire? avec toutes les internationales de nos chambardeurs révolutionnaires.

Or ce serait à des hommes comme Joseph Barthélemy à

nous dire ce qu'il faudrait accomplir dans cette direction. Professeur de droit, membre de l'Institut, ancien député, presque ancien ministre, c'est une des intelligences les plus hautes, les plus claires et les plus efficientes de ce temps-ci. Pourquoi ne joindrait-il pas à son intégral traité de mille pages un tout petit livre, peut-être une simple brochure dans laquelle il dirait : Voilà ce qu'il faudrait faire! Un projet de constitution, eh oui, pourquoi pas? Si on ne s'adresse pas à un Joseph Barthélemy pour avoir une constitution parfaite, à qui s'adressera-t-on? Mais j'ai toujours été étonné de voir la timidité avec laquelle les grands hommes d'Etat exposaient ce qu'ils pensaient, ce qu'ils conseillaient. Poincaré ne l'a pas fait. Clemenceau l'a fait à peine dans un discours à Strasbourg, dont nos politiciens ont affecté de ricaner. Briand ne l'a pas fait. Doumergue ne l'a pas fait. Et parmi nos grands écrivains politiques, ni Tarde, ni Le Bon, ni Hauriou, ni Duguit, ni Joseph Barthélemy. Ceux qui le font en s'exposant à tous les ridicules, ce sont de simples essayistes, des chroniqueurs, des littérateurs égarés dans la science politique, et qu'alors personne n'écoute parce qu'ils n'ont pas d'autorité, mais ceux qui ont autorité, prestige et compétence se taisent!

Je n'entre pas dans les détails, car il me faudrait un volume presque aussi copieux que celui dont je rends compte. Et puis ce n'est pas de mes idées que je dois parler, mais de celles des autres. Qu'il me suffise de dire que le *Traité de Droit constitutionel* de Joseph Barthélemy et Duez est une des œuvres maîtresses de ce temps-ci, et digne de prendre place à côté des meilleures de tous les temps. Il devrait être lu par tous ceux qui de près ou de loin s'occupent de politique, mais hélas nos politiciens ont autre chose à faire. Du moins, est-on heureux de voir que, par ce temps de bouleversements où les folies foisonnent et bouillonnent, et où les peuples ne semblent trouver que l'insanité fasciste pour répondre à l'insanité socialiste, de lumineux esprits gardent le culte de la démocratie, de la devise liberté-égalité-fraternité, de la représentation nationale, et permettent de dire que, tout de même, et en dépit de nos politiciens, la Sagesse n'a pas complètement disparu de la France.

Mémento. — O. Lemarié : *Précis d'une sociologie*, Alcan. On ne

saurait trop louer ce petit livre qui tient bien la promesse de sa préface : *Non multa sed liquida.* L'auteur qui a déjà donné plusieurs ouvrages de morale et de philosophie, a raison de travailler à constituer une sociologie qui rompe avec les pédantesques élucubrations de ces dernières années, et c'est en s'appuyant sur l'autorité de Comte qu'il sourit des sociologies faites à coups de nègres et de peaux rouges dont Tarde s'était d'ailleurs également moqué. Herbert Spencer, autrefois, a embourbé bien fâcheusement le Charriot des Sociologues. — César Chabrun : *République socialiste des Coopératives,* Valois. Nous retombons ici dans le métafouillis politicien. On nous cite le mot de Jaurès : « C'est en allant vers la mer que le fleuve est fidèle à sa source. » Voire! dirait Panurge comme à Dindenault! L'auteur qui, je crois, est député socialiste unifié, veut que le pouvoir contraigne le citoyen à devenir coopérateur. Ces gens-là sont étonnants avec leur monomanie contraignante! Il nous apprend encore ceci : « Lénine a pensé que la coopération suffisait pour l'édification de la société socialiste. » L'auteur ignorerait-il ce que sont les coopératives en Russie bolchéviste? — Edouard Boutry : *Le Solfège du Travail industriel,* Figuière. Ce mot « solfège » est assez heureux, car il exprime bien le but d'harmonie que poursuit l'auteur. Un tableau résumé, en dernière page, permet de rapprocher les idées de M. Boutry de celles de Fayol, qu'il ne faudrait pas oublier non plus. Il y a plus de sagesse et d'intelligence dans les travaux des penseurs chefs d'industrie comme ces auteurs, que dans les gros volumes de professeurs officiels ou de députés encore plus officiels. — James Pointe : *Vers la Paix. En voiture, Messieurs,* Presses Universitaires. L'auteur a trouvé le remède à tous les maux politiques et sociaux; il consiste à dire aux voyageurs de l'espèce humaine que le train dans lequel ils montent est celui de l'Unification et qu'il passe par les stations Entente, Sécurité, Prospérité pour aboutir à Paix. Pas plus difficile que ça! — César Ducharme: *L'Avortement (Clandestinité ou Légalisation?)* Editions sociales internationales. L'auteur, après avoir dit que l'avortement clandestin fait 50.000 victimes par an en France (peut-être le chiffre est-il trop faible) affirme qu'en Russie où il est autorisé, il ne fait aucune victime. C'est ce qui serait à vérifier, car tout ce qui vient de Russie est à vérifier. Au surplus, il est incompréhensible que les gens qui ne veulent pas avoir d'enfants ne s'abstiennent pas de tout rapprochement; c'est de beaucoup le moyen le plus sûr et le plus simple. Et c'est le véritable malthusianisme. — Quelques articles de revues à signaler. Dans la *Revue politique et parlementaire,* une croisade de M. Landry *Pour le désarme-*

ment économique. Dans la *Revue de Paris*, une excellente étude de M. Flandin sur *les Conditions du Rétablissement de l'étalon-or*, que l'auteur, financier averti et bon homme de gouvernement, résume ainsi : un suffisant épuisement des inquiétudes politiques internationales, et un consentement général au principe d'une monnaie non dirigée. Presque toujours, en effet, les concepts d'économie dirigée, de monnaie dirigée, etc., sont d'esprit socialiste, donc sot. Dans cet article, je note la baisse des prix de gros aux Etats-Unis depuis 1926, les prix sont tombés de 100 à 65, ce qui est mauvais sans doute pour les vendeurs, mais bon pour les acheteurs. En Russie, par contre, il paraît que les prix ont doublé depuis quelques mois. Dans la *Revue de France*, M. Guibal énumère *Quelques décrets-lois nécessaires* que voici : 1° Suppression du cumul des traitements d'activité avec les retraites et pensions : 2° réduction du nombre des fonctionnaires (liée à la réduction des services créés abusivement par l'étatisme socialiste) ; 3° réduction du nombre des hauts fonctionnaires et suppression des offices spéciaux (qu'on ajoute même : de toutes les exploitations industrielles d'Etat) ; 4° revision des pensions de guerre postérieures à 1919 ; 5° attribution aux Anciens Combattants d'une somme forfaitaire de 1.200 millions, à charge par un organisme élu par les intéressés d'en faire la distribution. Cette retraite des anciens combattants est une des grandes erreurs de M. Tardieu, et il est vraiment déplorable qu'un homme aussi remarquable comme intelligence théorique que ce chef de gouvernement se soit montré dans la pratique aussi médiocre, et disons même aussi incapable ! — *Le Journal des Débats* et les autres quotidiens sérieux ont donné le texte de la dernière Déclaration de l'Assemblée des présidents de Chambres de Commerce. En voici les alinéas principaux : « Parer au déficit du budget en comprimant les dépenses, en renonçant aux monopoles, aux lois trop onéreuses, en réalisant la réforme administrative. Parer au déficit de la balance commerciale par une revision de tous les accords douaniers (dans un sens libre-échangiste). Parer au déficit des chemins de fer en donnant plus d'indépendance aux réseaux. Faire tout cela à l'abri de toute préoccupation politique. » Justement, voilà le *hic*. Nous sommes sucés et dévorés par les politiciens, et on n'a pas encore trouvé l'insecticide qui aura raison d'eux. — *L'Animateur des Temps nouveaux*, qui se consacre si louablement au nettoyage de ces insectes, se trouve en deuil par la mort de son fondateur, l'excellent journaliste Louis Forest ; peu de chroniqueurs avaient l'esprit aussi judicieux. Son départ est une véritable perte pour le bon sens public.

HENRI MAZEL.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Emanuel H. Lavine : *Le Troisième degré, méthodes de la police américaine*, adapté de l'anglais par Henry-Musnik, librairie Gallimard.

L'auteur de ce livre, M. Emanuel H. Lavine, a exercé, aux Etats-Unis, pendant vingt-cinq mois, la profession de *police-reporter*, c'est-à-dire qu'accrédité par un journal dans les bureaux de police, il s'y tenait au courant des faits divers, qu'il téléphonait aussitôt au rédacteur du journal chargé de les recueillir et de les développer sous forme d'articles.

Il était donc instruit des secrets de la police, et nous n'avons qu'à écouter ce qu'il en dit pour être édifiés.

La police new-yorkaise compte dix-huit mille hommes. La hiérarchie commence au « flic » pour aboutir au *Police-commissionner*. Dans l'intervalle, il y a les détectives.

« La plupart de ceux qui s'engagent dans la « flicaille », dit l'auteur, sont des gens qui n'ont abouti à rien, par ailleurs, d'anciens apprentis, manœuvres, chauffeurs, conducteurs de camions, que séduit seule la perspective d'un poste fixe, d'un haut salaire et d'une retraite. » Il en est de complètement illettrés, ne sachant ni lire ni écrire. Les détectives se recrutent dans la classe moyenne. Quelques-uns sortent des Ecoles supérieures. A la suite d'examens-concours, ils peuvent s'élever aux grades de sergent, de lieutenant et de capitaine. Au-dessus de ce dernier grade, l'avancement se fait au choix, et c'est le *Police-commissionner* qui en décide, en principe tout au moins.

Tous sont bien payés. La solde annuelle d'un détective débutant est de 3.000 dollars (75.000 francs). On comprend que le poste soit recherché. Que faut-il penser de ceux qui l'occupent? « Il en est un bon nombre d'intelligents, dit M. Lavine; tous sont « intrépides » et « aussi honnêtes que possible ».

« Intrépides », nous allons voir tout à l'heure dans quel sens, mais « honnêtes », même avec le correctif « autant que possible » se justifie mal, puisque le livre en question n'a pour but que de nous étaler la corruption qui règne de haut en bas dans le corps de la police new-yorkaise.

Le mal vient de ce que, là-bas, le véritable chef de la

police est le politicien. Je sais bien qu'il en est de même dans tous les pays d'institutions démocratiques, mais nulle part ailleurs la vénalité ne sévit avec autant d'intensité qu'aux Etats-Unis. Et c'est, dans une vaste proportion, la conséquence du régime sec et du puritanisme.

Tout est à vendre là-bas, paraît-il, et tout s'achète, même les consciences. Le politicien se fait élire à coups de dollars. Peu lui importe d'où ils viennent. Il les accepte même des *gangsters,* des tenanciers de maisons closes, de bars clandestins, des syndicats de fraudeurs, de toutes les associations de malfaiteurs puissamment organisées, qui s'emploient à faire élire, pour magistrats de la Cité, des hommes d'une conscience assez élastique pour fermer les yeux sur leurs agissements et les protéger au besoin contre la vindicte des lois. C'est avec leur complicité que les politiciens décrochent un siège électoral et se frayent l'accès au pouvoir. Ils les trouvent toujours à leur disposition pour les imposer dans les réunions publiques, faire triompher leur candidature, réduire au silence leurs adversaires et, au besoin, les en débarrasser, car la vie humaine ne compte pour rien aux Etats-Unis.

J'affirme crûment, dit M. Lavine, qu'on peut trouver, dans l'Est, des jeunes tueurs, pour une somme variant de 25 à 300 dollars. Tout dépend de l'importance de la victime.

Les gangsters de Chicago passent pour les plus déterminés à répandre le sang, mais la plupart viennent de New-York, et M. Lavine nous assure que ceux de la métropole, s'ils agissent d'une façon moins théâtrale, ne le cèdent en rien à ceux de Chicago. Ils commettent autant de crimes et extorquent autant d'argent.

Ils interviennent aussi, en faveur de leur candidat, les jours d'élection. On n'achète pas seulement les votes, on truque les urnes. C'est ici que la police a son rôle de complice à jouer, et les policiers s'y emploient avec d'autant plus d'ardeur qu'ils sont assurés de recevoir du nouvel élu des faveurs et de l'avancement. Sa protection leur sera plus utile que l'estime de leurs chefs. D'ailleurs, les chefs sont aussi des créatures des politiciens et n'ont rien à leur refuser.

Toutes les places dans la police sont mises à l'encan. En principe, il existe des examens-concours, mais on peut payer un plus instruit pour les passer à sa place ou se procurer d'avance des examinateurs, moyennant finances, les questions qui y seront posées.

Les moins ambitieux ou les plus insignifiants, ceux à qui trop d'insuffisance interdit l'espoir d'un galon, n'envisagent plus que la « grande paye », celle de simple détective de première catégorie, qui équivaut à la solde de lieutenant. Mais cette « grande paye », elle-même, se trafique pour 600 dollars, payés d'avance. Il est donc naturel que le bénéficiaire, une fois satisfaction obtenue, cherche à récupérer ses débours, en rançonnant les citoyens soumis à sa juridiction. Et c'est ce que font aussi les chefs qui ont acheté leur grade, de sorte que tout, dans la police, est commercialisé.

La police considère les subsides qu'elle reçoit des bootleggers, des trafiquants véreux, des associations de malfaiteurs, comme un revenu normal. Et c'est ce qu'expliquait à l'auteur un vieux capitaine de police :

L'honnêteté est un excellent principe. Mais il existe dans mon quartier des établissements auxquels il m'est absolument interdit de toucher sans risquer les sanctions les plus graves. Ces établissements fonctionnent grâce à la protection de personnalités infiniment puissantes, entre les mains desquelles je ne suis qu'un fétu de paille. Or, si ces *speakeasies* viennent d'eux-mêmes offrir à mes hommes des primes qui dépassent 1.000 dollars par semaine, et si ces sommes viennent grossir la cagnotte qui s'amasse dans le tiroir de mon bureau, je serais le dernier des crétins de verser cette somme aux « Objets perdus ». Je me demande quel serait le prêtre qui refuserait des offrandes dans ces conditions.

Mais la police ne se contente pas d'accepter des cadeaux. Elle les sollicite, et malheur à qui ne veut pas se soumettre à ses exigences. Ceux qui payent deviennent personnages tabous. Les autres sont molestés à loisir.

De temps en temps, pour donner un semblant de satisfaction à l'opinion publique, la police organise un raid à grand fracas dans un bar clandestin. Après avoir téléphoné aux journaux, elle arrive en trombe, armée de haches, de barres de fer, de marteaux, et, devant les photographes, se

met en devoir de démolir la devanture, puis l'intérieur de l'établissement, de défoncer les tonneaux de bière et d'alcool et d'emmener tous les clients du bar au poste en voiture cellulaire. Le public ne sait pas qu'il s'agissait simplement pour elle de mettre à la raison un tenancier récalcitrant, ou de donner satisfaction à un concurrent d'une générosité plus large. D'ailleurs, elle a soin de laisser murmurer à l'oreille des clients molestés « que chez Jim, par exemple, ils n'auraient pas à craindre le même désagrément ».

S'il est des policiers honnêtes de nature, ils ne tardent pas à s'apercevoir que la probité ne leur attire que des désagréments.

Un agent de la brigade automobile, préposé à la surveillance des vols d'autos, surprend un pompier en train de négocier la vente d'une voiture qui manifestement ne lui appartenait pas, et, bien que le pompier tire de son portefeuille une somme de dix mille dollars qu'il lui offre pour étouffer l'affaire, l'agent, la repoussant du geste, maintient l'arrestation, mais, au tribunal, ce zélé serviteur de la loi s'entend admonester vertement par le président pour avoir osé mettre la main sur un fonctionnaire municipal *parfaitement innocent.*

Les dix mille dollars n'étaient pas étrangers au verdict d'acquittement rendu par le président, ni à sa semonce, faite d'une voix tranchante, et le policeman fut amené à faire d'amères réflexions sur la façon dont se comportait la justice de son pays. M. Lavine n'omet pas lui-même de nous en tracer un triste tableau. Mais je ne veux retenir de son livre que ce qu'il dit de la police.

Le policier honnête, aux Etats-Unis, n'a pas seulement à redouter les juges, il se rend indésirable aux yeux de ses collègues et de ses chefs. On le considère comme un gêneur. On le brime. On le met en quarantaine. On lui rend la vie impossible jusqu'à ce qu'il vienne à résipiscence ou disparaisse de gré ou de force. La police, à ce point de vue, s'inspire des mœurs des gangsters. Parfois, on trouve un agent étendu sur le trottoir, mort d'un coup de feu ou d'une pierre jetée du haut d'une fenêtre. Ses collègues savent à

quoi s'en tenir, mais feignent de l'ignorer, et se cotisent pour lui faire de magnifiques funérailles.

Il n'y a pas que les bootleggers et les fraudeurs qui soient mis à contribution par la police. Il y a aussi les filles publiques. Ces dernières savent que, pour circuler en toute tranquilité, elles doivent se montrer aimables vis-à-vis des agents chargés de leur surveillance.

Un agent novice se trouvait, une nuit, de service dans le quartier assez houleux des *Roaring Forties*, où abondent les maisons de passe. Il voit sortir de l'une d'elles une accorte négresse qui, souriante et sans mot dire, comme s'il s'agissait d'une chose convenue, lui glisse dans la main un billet de cinq dollars. Notre naïf croit à une aubaine inespérée, empoche le billet et continue sa tournée. Même aubaine un peu plus loin. Au bout d'une demi-heure, l'agent se trouvait en possession de quarante-cinq dollars, tombés du ciel comme par enchantement. Mais il rencontre bientôt le sergent de ronde qui lui demande « comment allaient les choses ». — « Oh! très bien », répond le naïf, sans se douter que son supérieur attendait qu'il lui remît la moitié de ce qu'il avait touché. Il ne resta pas longtemps dans les Roaring Forties. On l'expédia dans la *Tenth Avenue*, où fourmillent les durs-à-cuire du banditisme.

A ce jeu, le sentiment de la probité n'existe plus chez les policiers new-yorkais. On découvre, un jour, dans la comptabilité de leur association musicale, un trou de cinquante mille dollars. Ces messieurs avaient trouvé plus agréable de s'acheter, pour leur usage personnel, vingt-cinq automobiles et de s'offrir un voyage en Europe et des distractions extra-musicales, que de faire l'emplette de nouveaux instruments.

Et, s'ils sont friands de pots-de-vin et de menus cadeaux, les policiers new-yorkais ne sont pas non plus ennemis de la farce, même la plus grossière et la plus déplacée.

Ceux du poste de la Cinquante et Unième Rue Est en détiennent le record avec le fait suivant :

Un couple de jeunes immigrants polonais, désirant s'unir par les liens du mariage, vient s'enquérir près d'eux des formalités à accomplir.

Les agents se consultent du regard et décident de mettre le comble à leurs vœux en y pourvoyant sans délai.

L'un des détectives modifie, à l'écart, sa tenue pour se donner les allures d'un clergyman. Un vieux Bottin fait l'office de Bible, et la cérémonie commence. L'officiant donne aux conjoints des conseils dont on imagine la nature, et leur remet un certificat de mariage rédigé au verso d'un papier administratif sur lequel on avait collé des nudités photographiques. Et le couple — évidemment bien naïf — se retire enchanté, moins que les agents qui riaient à ventre déboutonné.

Mais un curé des environs a vent de la chose. Il en saisit le cardinal Farley, lequel, horrifié, porte plainte, exigeant une enquête stricte et la punition des coupables. Cette fois, les agents ne riaient plus. Ils eurent beau se raser la moustache, modifier leur coiffure, et mettre tout en œuvre pour se rendre méconnaissables aux témoins, ils sentaient la sanction inévitable.

Il ne leur restait plus qu'un moyen d'y échapper, c'était d'offrir aux deux immigrants une somme d'argent pour les décider à retirer leur plainte. Ces derniers, à qui l'avarice avait soudain rouvert l'entendement, exigèrent 10.000 dollars avec lesquels ils allèrent fonder une ferme d'élevage en Pensylvanie. Ainsi tout est bien qui finit bien.

Heureux encore si les agents se bornaient à rançonner les délinquants et à se divertir au détriment des pauvres d'esprit, mais ils se livrent, vis-à-vis d'inoffensifs administrés, à d'inutiles et révoltantes incartades.

Le lieutenant de ce même bureau de police de la Cinquante et Unième Rue Est, où l'on mariait si facilement les gens, reçoit la visite d'un propriétaire de Madison Avenue, sexagénaire fort correct, qui vient se plaindre à lui du bruit que font des écoliers, patinant à roulettes devant sa maison.

Le lieutenant, penché sur son registre, faisant semblant d'écrire quelque chose, commence par l'appeler *old crabby son-of-a-bitch* (vieux fils de chienne décrépit). Puis il sonne son planton qui, sur ses instructions, revient avec un journal roulé en boule et rempli d'eau.

Au moment où le visiteur se retourne, il reçoit en plein,

sur la joue, le paquet dégouttant d'eau, et, comme il s'en plaignait, le lieutenant lui envoie sur la tête un gros registre de police, assené avec tant de force que le vieillard s'écroule, évanoui. Ce n'était là pour le lieutenant qu'une agréable facétie, à laquelle il mit le comble en profitant de l'évanouissement du bonhomme (il était chauve) pour lui dessiner sur le crâne une figure grotesque avec son doigt trempé d'encre, et en lui vidant, dans le cou, un encrier d'encre rouge pour lui donner l'apparence d'un blessé perdant son sang à flots.

Il fallait que ce délicieux lieutenant se crût bien fort assuré de l'impunité ou qu'il fût un monument d'inconscience pour agir ainsi devant témoin. M. Lavine était présent.

« M. Lavine, nous dit son traducteur, M. Henry-Musnik, fut probablement le seul journaliste admis aux interrogatoires des inculpés. » Il sut en profiter.

La couverture de son livre ne s'orne-t-elle pas d'une reproduction photographique où l'on voit un détenu, râlant à terre, dépouillé de ses vêtements. tandis qu'un agent, qui s'est débarrassé de sa tunique pour avoir les mouvements plus libres, le piétine, armé d'une matraque en caoutchouc (ça ne laisse pas de marques) et que trois de ses collègues assistent impassibles à la scène? L'un d'eux, même, armé d'une matraque identique, attend sans doute qu'il ait épuisé ses forces pour le relayer.

C'est surtout dans le « passage à tabac », ce que M. Lavine appelle les méthodes du *troisième degré,* que les policiers new-yorkais font preuve d'intrépidité. Le « passage à tabac » prend chez eux des proportions gigantesques. On assomme littéralement les détenus pour en obtenir des aveux. On invente des supplices nouveaux, tels que celui qui consiste, avec l'aide d'un chirurgien-dentiste, à perforer jusqu'à la racine, au prix de quelles souffrances inouïes, on le devine, la dent la plus saine, ce qui a l'avantage de ne pas laisser de traces trop visibles. C'est le retour aux procédés de l'Inquisition, de l'ancienne torture.

La lecture du livre devient un cauchemar. On ne peut s'en échapper qu'avec l'idée qu'il a contribué à faire disparaître ces odieuses pratiques. En effet, le livre, publié en 1930, a tellement alarmé l'opinion publique qu'une commission

fut nommée pour en vérifier le bien-fondé. Cette commission, dite commission Wiskersham, a flétri les méthodes du *troisième degré*. Souhaitons pour le bon renom de la police américaine qu'il en ait été tenu compte. Et l'abolition du régime sec n'a pas dû manquer d'avoir sur les agissements policiers et les mœurs américaines en général, d'heureuses conséquences. C'est toujours autant de moins laissé aux ravages de la fraude et de la concussion.

ERNEST RAYNAUD.

GEOGRAPHIE

Maurice Pardé, *Fleuves et rivières*, 1 vol. in-16 de la collection Armand Colin, Paris, A. Colin, 1933. — G.-L. Duprat, *La prévision sociologique et les structures ethniques* (Extrait des *Archives de sociologie* publiées par l'Institut international de sociologie), 1 broch. in-8°, Genève, 1933. — Mémento.

Le livre de Maurice Pardé, **Fleuves et rivières,** paru dans la collection Armand Colin, nous donne sous un format commode un manuel d'hydrologie fluviale, science qui figure, dit avec raison l'auteur, « parmi les maîtres rameaux de la géographie physique. Elle n'est pas soudée moins étroitement à la géographie humaine. L'aménagement des eaux courantes, leur utilisation et les moyens de dompter leurs colères sont inséparables de la description et de l'explication des établissements humains.

Mais l'hydrologie fluviale est encore à ses débuts. Peu de sciences sont aussi difficiles à fonder. Il faut des mesures chiffrées très nombreuses et réparties sur un long espace de temps; donc, beaucoup d'appareils, beaucoup de points d'observation et beaucoup d'observateurs; donc encore, du travail et des dépenses engagés pour un résultat effectif souvent indiscernable ou fort lointain. Il faut ensuite tenter des synthèses: rien n'est si malaisé en pareille matière que des synthèses. Le monde des fleuves et des rivières est le monde de l'individuel. Aucun fleuve n'est identique à un autre. Aucun, même, ne ressemble tout à fait à un autre. Aux premiers jours de l'hydrologie, nous croyions trop volontiers à des identités ou à des ressemblances qui, à mesure que nos connaissances progressent, font place à des diversités et à des contrastes. Ce n'est pas un des moindres mé-

rites de Pardé de bien mettre ce point de vue en lumière. Plus on avance dans la lecture de son livre, plus l'individuel et l'accident s'imposent à l'esprit. Bel exemple de sincérité scientifique du meilleur spécialiste que nous ayons en cette matière.

A voir les fleuves s'individualiser d'une manière qui les fait ressembler aux êtres vivants, — il n'y a pas deux hommes ni deux feuilles identiques, — on est tenté naturellement d'employer, en parlant des fleuves, la terminologie et les comparaisons qui nous servent pour la nature vivante. Pardé a un peu cédé à cette tendance-là. Je crois qu'il faut y résister: cela nous mènerait trop vite à des variations littéraires qui peuvent intéresser le lecteur, mais qui font tort à l'objectivité scientifique. Pourquoi dire que les épisodes de l'hydrologie *ressemblent aux phases d'un roman ou d'un drame?* C'est tout à fait autre chose, et pour ceux qui sont habitués à interroger la mystérieuse nature, c'est bien plus captivant.

Pardé me pardonnera cette critique, d'autant plus anodine que le sens scientifique très aiguisé qu'il montre tout au long de son livre se laisse rarement obscurcir. Les emprunts prématurés faits aux sciences exactes, ainsi que les généralisations trop rapides et trop superficielles, n'ont pas de plus grand adversaire que lui. Ainsi, la périodicité prétendue établie par Brückner, d'après des considérations astronomiques, entre les années sèches et les années humides (35 années dont 20 sèches et 15 humides), ne résiste pas à l'observation serrée des faits. « Les années sèches et humides ne se groupent pas selon des lois rigides et avec une telle symétrie. » Les variations saisonnières que nous constatons échappent jusqu'ici à toute prévison sérieuse; leurs causes sont donc inconnues, les courbes des périodes aussi; celles-ci obéissent à un écheveau compliqué de causes impossibles à démêler jusqu'ici. De même, l'ancienne antithèse des terrains *perméables* et *imperméables*, qui a souvent servi de base aux spéculations hydrologiques, doit s'estomper, ou même s'effacer en grande partie. « Il n'existe guère, en surface, de terrains effectivement imperméables. » Pour les terrains perméables, il arrive souvent que la perméabilité ne

joue pas, ou prenne une allure toute particulière, comme dans les terrains *karstiques* dont le type est donné par le karst d'Illyrie: sur de tels sols, la circulation majeure devient souterraine. Je regrette qu'à propos des eaux souterraines qui posent quelques-uns des problèmes les plus curieux de l'hydrologie, Pardé n'ait pas rappelé les beaux travaux de Martel.

L'étude des mesures et des calculs hydrométriques, qui nous révèlent les hauteurs d'eau et les débits, apprendra à beaucoup de lecteurs, portés à croire qu'il s'agit simplement de lire des chiffres sur une échelle, combien de tels travaux sont délicats. Pour jauger le débit d'un fleuve, par exemple, il ne suffit pas de connaître la surface de la section mouillée et la vitesse moyenne du courant à cet endroit. Le courant n'est pas identique à lui-même sur tous les points de la section: plus rapide sur certains points, beaucoup moins sur d'autres; il faut des mesures et des calculs nombreux pour arriver à une exactitude approchée. Trop souvent les calculs ont été faits trop vite, même par notre service des Ponts et Chaussées dont Pardé fait du reste l'éloge à juste titre. J'ai pu constater que les chiffres donnés pour plusieurs rivières bretonnes ne répondaient pas à la réalité.

C'est en classant les régimes fluviaux d'après les variations saisonnières que Pardé se rend le mieux compte des obstacles qui, en matière d'hydrologie fluviale, s'opposent aux classifications. Il a beau établir des divisions nombreuses, beaucoup de cours d'eau se montrent rebelles et ne consentent à entrer dans aucune. Lorsque l'auteur arrive aux « régimes complexes du deuxième degré », il se décourage. « Il serait ardu, dit-il, de classer les cours d'eau considérés ici en espèces bien homogènes. » Et il nous parle de « la complexité presque paradoxale » de l'hydrologie du Rhône, le fleuve qu'il connaît le mieux.

Pardé se méfie des moyennes qui lui servent à définir les variations saisonnières. « Elles sont des entités froides, artificielles, parfois trompeuses. » L'étude des étiages et des crues lui semble bien plus propre à donner des images précises de la réalité. L'auteur fait ressortir que les crues les plus redoutables ont pour origine non la fonte des neiges,

comme on le pense généralement, mais les pluies d'inondation ou averses anormales.

Cette question des inondations nous amène au reboisement, considéré souvent, et selon moi à tort, comme un moyen d'améliorer le régime des fleuves et d'atténuer les crues. Pardé pense que le reboisement n'est efficace que contre les *laves torrentielles* des torrents de haute montagne, en quoi il se montre peut-être trop indulgent pour l'œuvre des forestiers dans les Alpes. Mais il pense formellement que le *reboisement ne fait rien aux grandes crues fluviales*. Contre les désastres qu'elles entraînent, il n'y a pas d'autre remède qu'un bon système d'avertissement préalable, pour mettre à temps à l'abri hommes, animaux et objets mobiliers. Là même où le reboisement peut avoir, selon lui, quelque efficacité, c'est une efficacité toute limitée et provisoire. « L'érosion doit tôt ou tard venir à bout des montagnes. Il ne peut être question d'interrompre cette évolution fatale, mais il s'agit de la ralentir... » N'est-ce pas déjà trop demander?

§

Les géographes ont tout intérêt à savoir ce qui se passe dans les disciplines voisines de la leur. La sociologie, qui essaie de se constituer comme science, ne peut manquer de faire des emprunts à la géographie, et souvent reflue en quelque sorte sur elle. Il y a même des sociologues qui ont annexé d'un coup la géographie humaine, sous le nom de *morphologie sociale*. Je ne m'attarderai point aux questions de délimitation: elles sont oiseuses. Actuellement des phénomènes identiques, vus sous l'angle géographique ou sous l'angle sociologique, paraissent dans un cas très différents de ce qu'ils sont dans l'autre. Il faut, dans l'intérêt des deux sciences, que ces différences soient résorbées ou atténuées. On n'y parviendra qu'en communiquant. C'est pourquoi je recommande la lecture du court et substantiel mémoire de G.-L. Duprat, **La prévision sociologique et les structures ethniques,** paru dans les *Archives* publiées par l'Institut international de sociologie de Genève.

Ce mémoire répond à une double question: Y a-t-il des

structures ethniques permanentes? A l'aide de ces structures, la prévision sociologique est-elle possible?

Je dois reprocher d'abord à Duprat quelque flottement ou quelque indécision dans sa terminologie. S'il y a des défauts d'origine à éviter en pareille matière, ce sont bien ceux-là. « Toute science est une langue bien faite », disait Condillac. Je dirai plus simplement: « Toute science doit commencer par être une langue bien faite. » Duprat emploie, à peu près dans le même sens, les mots de *race*, de *type ethnique* et de *structure ethnique*. Il faut, je pense, laisser rigoureusement à l'anthropologie le mot de *race*. *Race* veut dire un comportement physique particulier, transmis par hérédité. Prenons, pour la sociologie, le terme de *type ethnique* qui paraît assez heureux. Un *type ethnique*, selon la définition de Duprat, c'est une unité collective qui perpétue dans l'espace, à travers un grand nombre de générations, un type de comportements essentiels à base psycho-biologique ou à base sociale. Il y a des Nordiques. Il y a des Méditerranéens. Il y a des Levantins. Il y a des montagnards alpestres. Il y a des Juifs... Types en évolution constante, soit vers la diversité (ségrégation), soit vers l'unité (assimilation), et souvent reliés les uns aux autres par des types intermédiaires.

Parmi les causes de diversité ou de fusionnement, Duprat mentionne souvent les agents naturels, et en particulier le climat. Ce point de vue du climat, comme facteur déterminant des comportements ethniques, n'a pas fait beaucoup de progrès depuis Hippocrate qui l'a inventé et Montesquieu qui lui a donné droit de cité définitif. Il y a quelque chose d'irritant dans ce piétinement sur place d'une vérité entrevue que nous n'arrivons jamais à préciser d'une manière vraiment scientifique. Quelles relations y a-t-il entre le climat et l'*émotivité* de tel type, les *appétitions prédominantes* de tel autre, pour parler comme le sociologue? Nous savons qu'il y en a; mais il est bien rare que ces relations, quand nous parvenons à les définir, possèdent le caractère de nécessité que la science exige.

Duprat étudie les différents facteurs religieux, moraux, économiques, politiques et intellectuels qui concourent à la définition des types ethniques. Je note cette pensée vigou-

reuse à propos des facteurs religieux: « Les divinités sont des créations de l'imagination populaire, rectifiées ou complétées et épurées par la pensée systématique, mais en harmonie toujours avec les attitudes et comportements ethniques les plus fondamentaux. » Les *mœurs spécifiques* (relations sexuelles, vie matrimoniale et domestique) sont très souvent en relation étroite avec les agents géographiques (climat, genre de vie, habitat), mais surtout à la campagne et dans les petites communautés urbaines. Pour les facteurs économiques, politiques et intellectuels, Duprat insiste sur l'opposition entre les *Nordiques* et les *Méditerranéens*. Il y aurait bien des critiques et des réserves à faire à ce sujet.

La conclusion, c'est que les types ethniques, sans cesse, mais très lentement modifiés, subsistent encore. Toutefois, l'interdépendance des civilisations et les communications nombreuses et rapides (nous disons *le rapetissement de la planète*), condamnent les types ethniques à une disparition par degrés, qui pourra devenir totale. Le domaine de la prévision sociologique, déjà très limité, paraît destiné à se restreindre de plus en plus. Ce n'est pas encourageant.

Mémento. — B. Saint-Jours, *Nos populations n'ont pas eu à fuir devant les sables* (1 broch. in-8°, Bordeaux, J. Bière, 1932). B. Saint-Jours a porté des coups terribles à la légende de la mobilité des dunes de Gascogne et de l'invasion du pays par les sables. Mais les légendes ont la vie dure. Aidées par l'ignorance, elles renaissent sans cesse. La ténacité de B. Saint-Jours ne se décourage pas. Sans souci des personnalités injurieuses, il ne cesse de couper les ailes des canards lâchés il y a plus d'un siècle, du temps de Brémontier et de Charlevoix de Villiers. — *IVe Région économique, Groupement de Basse-Normandie* (N° 33, avril 1933, Caen, 8, place Saint-Pierre). Document intéressant par les renseignements statistiques qu'il contient sur les effets de la crise générale en Basse-Normandie : effondrement des prix du minerai de fer, fermeture de plusieurs mines, réduction des effectifs ouvriers, suspension des recherches de mines nouvelles.

CAMILLE VALLAUX.

VOYAGES

Edmond Pilon : *Le Charme de Paris*, Plazza. — Bézy Delagrève : *Iles de Rêve*. Revue Mondiale.

Les ouvrages sur Paris sont fort nombreux, mais ils ont tou-

jours de l'intérêt, et ce n'est pas le très beau livre d'Edmond Pilon, **Le Charme de Paris,** qui viendra à l'encontre de cette assertion. Il est spécialement consacré aux jardins, quais et fontaines, avec une allure poétique plutôt curieuse. Les Tuileries sont évoquées magistralement avec leur aspect actuel et leur vie ancienne. On y retrouve les noms prestigieux de Le Nôtre, Monet, Carpeaux, etc., dont nous aurons du reste encore à parler. On sait que, sauf les deux pavillons qui subsistent, la disparition des Tuileries date de la Commune, qui l'incendia en 1871. Louis XIII avait enrichi le palais d'une orangerie et d'une volière. Le peintre Poussin fut chargé de la décoration; Le Nôtre dessina les jardins tels qu'ils sont encore en grande partie. Colbert et Claude Perrault aimaient à s'y promener, et l'on y vit jouer successivement, durant leur enfance, le petit Dauphin Louis XVII, le roi de Rome, le comte de Chambord, le comte de Paris, le jeune prince impérial, etc. Actuellement, aux jeux d'autrefois, nos enfants ont ajouté le tennis et des régates en miniature sur le grand bassin.

En quittant les pavillons de Flore et de Marsan, le regard est attiré par un arc de triomphe de dimensions modestes, mais qui cependant est un des bijoux de Paris. C'est l'arc du Carrousel, élevé par Percier et Fontaine à la gloire de Napoléon Ier. Ses colonnes de marbre proviennent du château de Meudon, détruit en 1795. En longeant les quais vers le Trocadéro, chaque pas est pour Edmond Pilon prétexte à anecdotes sur des célébrités de l'art et de la littérature. Du Pont-Royal, on découvre de part et d'autre nombre d'édifices historiques, tels que le Louvre, le Palais-Bourbon, l'hôtel de Salm, sans oublier même la pesante gare d'Orsay, etc. Nous ne pouvons pas omettre de mentionner que c'est du coin occidental de la terrasse des Tuileries que l'on peut admirer les plus beaux couchers de soleil qui soient au monde. Puis c'est la belle place de la Concorde, avec son obélisque et ses fontaines; le Cours-la-Reine et, en aval du pont des Invalides, la délicieuse *Maison de François Ier*, rapportée pierre par pierre de Moret-sur-Seine. Là, commence cette colline qui s'élève insensiblement jusqu'au moderne Trocadéro et qui, il y a deux siècles, n'était qu'une campagne abritant sous ses frondaisons quelques discrètes folies où fréquentèrent Mme de Pompa-

dour, Mme Tallien, Sophie Arnould, etc. Continuant à descendre la Seine, on rencontre le viaduc d'Auteuil, le Point-du-Jour qui fait surgir à nos yeux toute une époque périe, lieu de rendez-vous et de fête de toute la jeunesse du XIXe siècle. Plus bas, après l'enchantement des coteaux de la rive gauche, on arrive au site enchanteur de Longchamp et à Bagatelle, dont la roseraie est si justement renommée. Le Bois de Boulogne, autrefois si mal famé, est devenu un lieu de promenade délicieux et dont les coins célèbres sont bien connus: Saint-James, la Cascade, les Iles, le Pré-Catelan, le Pavillon Chinois, etc.

Pour rentrer dans Paris, on peut suivre la très belle allée du Bois, aujourd'hui avenue Foch, avec la perspective de l'arc de l'Etoile. En descendant l'avenue Hoche, on arrive au parc Monceau, autrefois terrain de chasse et dont la Naumachie est si réputée. Il est cependant dans Paris un coin unique, c'est la pointe de la Cité avec le Pont-Neuf et ses pittoresques abords, la statue équestre d'Henri IV regardant les deux jolis pavillons Louis XIII, qui commandent les abords de la place Dauphine et les diverses constructions du Palais de Justice, la Sainte-Chapelle; un peu dans l'est, la façade de Notre-Dame, etc.

Sur la rive droite, nous revenons cependant au Palais-Royal, qui forme dans ce coin affairé de la capitale une sorte d'îlot d'une tranquillité toute provinciale; et, pour aller au Luxembourg, nous pouvons suivre le quai aux Fleurs, où l'on vend d'ailleurs beaucoup d'oiseaux.

Les jardins du Luxembourg, sur la rive gauche, sont principalement l'apanage de la jeunesse bruyante des écoles. La beauté des jardins est bien connue, et l'on y peut admirer également la très belle fontaine de Médicis, construite au XVIIe siècle pour recevoir les eaux de la Bièvre, amenées d'Arcueil par un aqueduc. Sur l'avenue de l'Observatoire, on trouve encore la délicieuse fontaine de Carpeaux; et plus au sud, le parc Montsouris. Dans un autre quartier de la capitale en voie de transformation et sur l'emplacement de l'ancien gibet de Montfaucon, nous devons à Napoléon III le parc grandiose des Buttes-Chaumont.

L'île Saint-Louis, à l'est de la Cité, a gardé son charme du

vieux temps, avec ses rues anciennes et sa physionomie désuète.

En se dirigeant vers l'est, on trouve encore le Jardin des Plantes, si connu pour ses collections curieuses d'animaux et son beau Muséum, et plus loin, à l'orient, le bois de Vincennes étend ses frondaisons et ses lacs.

Un artiste de talent, M. Louis Willaume, a contribué par ses heureux dessins à l'agrément de ce livre, dont nous ne pouvons que féliciter l'auteur et que la maison Piazza a présenté avec son soin habituel.

§

On trouvera aux Editions de la Revue Mondiale une intéressante relation de voyage aux **Iles de Rêve** par Mme Rézy Delagrève. L'ouvrage débute par un journal de bord, et les détails coutumiers d'une descente de la Mer Rouge. Les fêtes et la vie du navire nous sont contées avec humour, ainsi que ce qui concerne diverses escales. C'est à Batavia qu'elle débarque d'abord; la ville compte 500.000 habitants et elle est fort étendue. On y voit une vieille église, construite par les Portugais, qui possède un orgue ancien et de belles boiseries. Dans un enclos tout proche se trouve un canon honoré comme une divinité et à qui les femmes viennent demander à l'occasion la guérison de leur stérilité, anomalie considérée à Java comme une honte. Le musée Royal est paraît-il admirable et digne de nos grandes capitales; son trésor, qui renferme des pièces rarissimes, est d'une prodigieuse richesse.

Après diverses excursions dans l'île, la voyageuse passe en Nouvelle-Calédonie. De nombreuses pages sont consacrées à la description de ce pays, ainsi qu'aux explorations et promenades dans l'intérieur. Elle s'embarque ensuite sur le *Germinal*, passe aux Iles-sous-le-Vent, visite Tahiti, Papeete, etc., et ce sont des anecdotes nombreuses et des incidents très agréablement contés, tel celui de la vieille « tante » dite Tarasque, qui met presque la révolution à bord et qui cependant fut réduite à merci par un déchaînement phonographique contre sa porte. Ensuite, la narratrice gagne Colon, qu'elle a déjà vu de nombreuses fois et dont elle décrit la vie bruyante; puis le Vénézuéla, et revient en France sur un navire français dont

elle apprécie la tenue. La lecture de ce volume sera un véritable agrément et ne pourra que nous engager à suivre l'exemple de Mme Rézy Delagrève.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Cahiers du Sud : le théâtre élizabéthain; notre temps en couches d'une ère nouvelle; les dictatures; confession d'une intellectuelle; du proustisme. — *La Revue de Paris* : lettres inédites de Balzac à Mme Hanska; cet amour et le labeur accru par la nécessité d'argent ont tué le cher grand homme; témoignages. — *La Nouvelle Revue* : Laurent Tailhade et le public de Toulouse. — Mémento.

Si nous prêtons depuis quelque temps, à cette place, une attention un peu plus marquée à l'état social en France et dans les rapports internationaux, c'est que notre pays et le monde sont en voie de rapide métamorphose. Les revues en jugent plus librement que la presse. Leur publication n'exige pas l'emploi des capitaux énormes qui emprisonnent les journaux. Le journaliste, guide de l'opinion, écrivain ne relevant que de sa conscience, n'existe plus. Il y a le talent « dirigé ». Un Armand Carrel ne saurait être aujourd'hui l'indépendant qu'il fut. Le quotidien est en plein épanouissement, plus abaissé que ne l'abaissa un Emile de Girardin, au service des puissances d'argent: industrie et finance, ces deux mâchoires de l'étau-guerre, au lieu de servir l'intérêt public. Celui-ci, pourtant, mériterait la sollicitude de la presse. Elle traite des affaires, elle propage les idées qui favorisent ces affaires et, pour le reste, elle abrutit les masses en leur racontant les crimes, les prouesses sportives et les histoires conjugales des vedettes du cinéma américain. Des semaines durant, la préoccupation du lecteur français fut de savoir si, oui ou non, une fameuse actrice de l'écran avait été blessée par une princesse royale usant du revolver pour se venger d'une infidélité de son royal et princier mari.

« Et pendant c'temps-là », comme chantait le Paris des années 80, le paysan laisse pourrir ses récoltes en meules parce qu'il agiote sur le blé ou bien il préfère à la culture l'exploitation de la terre en pâtures qui rapportent gros sans coûter ni fatigue ni main-d'œuvre.

Ce préambule nous est inspiré par un avant-propos que

Mme Georgette Camille et M. Pierre d'Exideuil signent de leurs initiales et qu'ils ont écrit pour présenter au public des **Cahiers du Sud** (numéro spécial daté : juin-juillet 1933) « le Théâtre Elizabéthain », un ensemble inégal mais très important, qui traite des œuvres, de la scène, des auteurs et des personnages ressortissant à la dramaturgie de cette époque du théâtre anglais, la plus riche époque de la scène en Europe, depuis la tragédie grecque et encore jamais égalée.

Voici la note liminaire des directeurs de cette vaste enquête:

Dans un monde que la faillite menace, et où se multiplient envers la pensée les trahisons méthodiques, il nous a paru nécessaire de mettre à nouveau l'accent sur un moment essentiel où l'homme, renouant un pacte vital avec l'univers, avait atteint à ces hauteurs de violence et de dynamisme qu'on rencontre à la veille des révolutions et choisi pour s'exprimer un des moyens les plus directs et les plus authentiques qu'il ait jamais su se donner: le théâtre.

L'homme de la Renaissance, comme celui d'aujourd'hui, abandonnant des mythes qui n'ont désormais qu'une valeur historique, ne s'attache plus qu'à lui-même: ce monde seul, mais tout entier, s'ouvre devant lui.

En dépit de la bassesse où il est tombé, le théâtre possède certaines vertus qui nous permettent de le considérer encore parmi nos moyens de connaissance [?]. La période élizabéthaine nous propose un exemple que nous ne voulons pas refuser.

Du XVIe siècle en Angleterre, M. Edmond Jaloux écrit: « Jamais l'homme ne s'est senti aussi seul, aussi farouchement affranchi de tout » et: « chaque individu se débat comme il peut dans une société sans règles ». C'est la vérité d'aujourd'hui en Europe où les dictatures ne surgissent que pour y tenter le sauvetage des minorités possédantes. En Italie, on amuse les foules avec des uniformes, des défilés, on les grise de discours, de promesses, on emprisonne et martyrise quelques rares protestataires. En Allemagne, on flatte les plus vils instincts d'un peuple grégaire, lourd, d'une grossièreté quasi animale : la camarilla des Junkers, toute puissante aujourd'hui, fait crier par ses comparses un moment portés au pinacle: haro sur le juif! Partout en ce monde règne le plus monstrueux égoïsme qui ait existé. Il prépare

des convulsions atroces. Une civilisation est entrée en agonie, avec ses arts et sa morale.

Mais, revenons au siècle de Shakespeare.

Mme Georgette Camille s'est réservé d'écrire « Des Travestis ». En tête de son essai, elle a placé une traduction du 39e sonnet de notre Will, l'un des plus explicites et des plus profondément beaux — de ces étranges poèmes. La traductrice parle ensuite de soi et c'est, en vérité, un document d'ordre général, que cette confession d'une femme d'aujourd'hui, un document d'une valeur clinique, si j'ose dire. Son prix dépasse de beaucoup le meilleur que puissent inspirer l'historique et la signification tacite du travesti.

Voici donc Mme Georgette Camille devant sa glace, mais non comme une femme quelconque: en intellectuelle authentique, cultivée au sens vrai du mot, pas superficiellement instruite à la façon d'une actrice ou d'une demi-mondaine évaluée d'après ses mémoires rédigés par un secrétaire payé en sourires.

Me regardant alors dans la glace avec effroi — écrit Mme G. Camille — et me frappant le front de mon poing dans un accès de rage impuissante, que de fois, ne me suis-je écriée: « Mais il n'y a donc pas moyen d'en sortir! » puis, me fixant avec une sorte de terreur: « Et que fais-je moi, moi, toute seule au milieu des siècles, que fais-je dans cet instant unique ouvert à mon passage? » Sans me quitter des yeux, il m'arrive alors d'approcher mon visage si près du miroir que le contact inattendu de la glace m'éveille brusquement à cette curieuse chute; je *regarde* mes yeux verts, je prononce mon nom, je reconnais, comme un déguisement familier, les traits de mon visage, les lignes de mon corps, tout ce qui constitue extérieurement un être qui pourtant n'offre aucun témoignage de ce que je suis, et dont la plus grossière erreur, en dehors de mes nom et prénom, est au moins ce sexe féminin. Condamnée pendant cette vie à une forme qui répond mal à moi-même et me trahit à chaque instant, condamnée à une représentation que je traîne derrière moi comme un fardeau, qui me voue à une solitude abominable, qui écarte à jamais de moi ceux dont je voudrais faire mes amis, qui ralentit mes travaux, multiplie les malentendus, entrave mes démarches, complique incroyablement les rapports humains, encombre ma vie, mes nuits, mes rêves, mes souvenirs, mon avenir, de personnages détestables, qui, jadis, brisa mon indépendance, exploita ma liberté, me confina dans l'oisiveté, empoisonna mon

adolescence, me jeta dans la facilité, m'y maintint, écarta de moi les rares êtres que j'aimais en les déroutant par une violence d'où était exclue toute féminité, je pense qu'inversement certains sont doués pour tout ce qui m'échappe, sont empreints d'une sensibilité que je ne parviens pas à partager et qu'il n'y a peut-être pas de sentiment plus authentique que ce goût de se débarrasser de son aspect habituel, ni de désir plus justifiable que ce perpétuel jeu de poursuite et de détachement envers soi-même, que cette avidité à briser les limites de la personnalité pour, d'ailleurs, les recréer aussitôt sous une forme qui ne tarde pas à rejoindre celle qu'on avait voulu détruire, que cette impatience à tendre enfin vers un anonymat qui serait le choix le plus courageux de l'homme et qui constituerait le témoignage le plus absolu de sa grandeur.

Cela, c'est « proustien », quant au fond et à la forme. Quand j'écrivais, il y a quelques années, qu'une décade suffirait à consommer la disparition de Proust — ce dont on m'a repris — je n'entendais pas par là qu'il cesserait d'être imité, mais qu'il *n'aurait plus* de *public direct*. Et, en fait, très peu de lecteurs ont réellement lu son œuvre, page par page, de la première au repentir suprême de la dernière. Même les pédérastes se sont détournés de M. de Charlus quand le *Corydon* de M. André Gide est venu leur apporter, réunis sous un moindre volume, dans la double acception du terme, les justifications, les sujets d'exaltation et les arguments de prosélytisme épars dans le savoureux mais trop compact salmis de leur « cher Marcel ».

Sauvage époque où tout était permis sinon licite! *Arden de Feversham*, ce drame d'un auteur anonyme, nous la livre par un trait de dialogue pareil à un éclair. Alice traite de l'assassinat de son mari avec le meurtrier éventuel et en présence de son amant. L'affaire d'homicide conclue, elle s'engage sous cette forme à tenir ses engagements: « Aussi vrai que je suis une honnête femme! » Ailleurs, cette femme-type dit à son amant qui veut tenir un serment fait au mari de ne pas la poursuivre: « C'est moi qui te poursuivrai. ...Les serments sont des mots et les mots sont du vent, et le vent varie. D'où je conclus que tenir un serment n'est rien que de l'enfantillage. »

§

La Revue de Paris (15 août) publie de nouvelles lettres

inédites de Balzac à Mme Hanska, datées de 1847. Il l'avait rencontrée pour la première fois à Neuchâtel, en septembre 1833.

C'est le temps que Balzac vient d'acheter la « folie » Beaujon, la fait mettre en état et meubler. A minuit, quand débute 1847, il écrit à l'étrangère:

Je n'ai que quatorze ans! Je fais des bêtises comme à quatorze ans. Je cours après des sculptures, des soieries, des fanfreluches, pour bâtir cette maison de cailloux que tous les enfants ont construite, et j'y loge une fée, la fée aux loups, la fée Evelette, et j'aime comme on aime à quatorze ans, avec une candeur, une force, un abandon, une ardeur qui m'ôtent les trente-quatre ans pendant lesquels j'ai si mal vécu! Sois bénie mille fois, ma bonne et douce Eve, ma mille fois chérie; sois heureuse du bonheur que tu donnes, si tu n'es pas heureuse par ton pauvre Noré autant qu'il le voudrait. Oh! ici, tout son cœur se répand sur cette page, qui va finir par ressembler aux compliments qu'on apprend *par cœur* aux petits enfants, pour leurs parents. Mon Dieu! si la main qui fait nos destinées l'avait voulu, nous aurions commencé ensemble cette année, et il l'eût fallu. Comme, l'année 46, nos joies ont été tristement payées! Quelle affreuse compensation a pris le sort en novembre (1)! Non, mon cœur en saigne encore! Tu me dis que les émotions peuvent te tuer, j'ai dévoré mes larmes. Mais c'est toi qui en as eu la plus grande part. Etre la cause de tes souffrances, sans autre résultat que de nous séparer pour deux mois! Moi qui comptais tant sur un bon hiver!

Mon Evelin, ne te peine pas de notre détresse, de la fatalité pécuniaire qui règne sur notre ménage. Il fallait rester où tu étais. Voilà nos chagrins. Toi, sans antichambre!... Mon Dieu! mais vraiment j'ai peur de te porter malheur! Vois: tes écuries et tes moutons brûlent dès que tu es à moi! Ton frère te laisse sans te répondre! Est-ce que le sort, qui a *noué l'aiguillette* à ma bourse le jour de ma naissance, devrait atteindre mon Eve!

Cette année, loup chéri, sera sans doute, sans aucun doute, une année de travail forcé, car, vois: je suis sur *les Paysans*, et comme il me faut *hic et nunc*, cinq mille francs pour compléter le versement, sans attendre tes trois mille francs qui ne viendront que le 10 ou le 12, il faut que je fasse deux *nouvelles* sans désemparer.

(1) Dans la seconde quinzaine de ce mois, Mme Hanska avait mis au monde avant terme l'enfant mort qui eût été le petit Victor-Honoré tant désiré.

Il en faut une de finie pour le 3, et une pour le 6 ou le 7. Je vais travailler à vingt feuillets par jour pendant tout ce mois-ci. Il faut que je puisse aller te chercher à Erfurth en toute sécurité.

Je t'aime cette année tout autant et peut-être plus que l'année dernière.

Cette correspondance de Balzac le fait aimer de plus en plus. Que sont donc petits les malheureux ergoteurs qui regardent à la loupe son style, quand on sait que son œuvre l'a tué, quand il a pu aimer une ingrate et une barbare, de cet amour qui lui inspire ce qu'on vient de lire ou encore ceci:

Allons, adieu, ma chérie, mon Eve adorée; reçois les mille chatteries de ton pauvre Noré. Ce papier a été toute ma fête, tout mon jour de l'an; il est couvert de mon âme, de vœux pour ta santé, pour ton bonheur, mon unique pensée, car tu es dans tous mes efforts, dans toutes les lignes que j'écris, dans tous mes pas, dans tous mes mouvements. Je vis par toi, pour toi et en toi. Mille bénédictions dans mille caresses.

Le pauvre cher grand homme qui mande à sa maîtresse inquiète de ses dépenses:

Ce que je déplore, c'est que les calomnies agissent sur *des esprits distingués*, qui me disent: « Après Beaujon, ce sera Moncontour; ce sera à recommencer. J'aime un prodigue incorrigible! » Ah! moi, j'aime une petite personne bien crédule au mal, bien vive à la réprimande! Mais j'ai de sûres vengeances: c'est l'avenir qui me verra thésaurisant. Je t'avoue que je ne conçois pas qu'on thésaurise dans un taudis. Il faut avoir toutes ses aises, mais rien de plus.

Comment — ô petits écrivains au compte-gouttes! — n'être pas bouleversé par cette formule atroce en sa concision:

L'inspiration, le travail sont accourus, fidèles à la nécessité.

Et plus loin:

Pour avoir de l'argent, il faut de la copie.

Quel amant a écrit, d'un cœur plus amoureux que le sien:

Oh! ma chère petite fille, chère et douce espérance de toute ma vie, ne sais-tu donc pas ce que tu es pour moi? Tu es la pensée

de toutes mes heures, le seul tourment possible pour moi, quand quelque chose qui te regarde ne va pas. Tu ne sais pas le changement que ta maladie (1) a fait en moi, les ravages de ces douleurs gardées au fond de l'âme! et tous les instants où les larmes me gagnaient et où je ne voyais plus mon papier. Du 1er décembre au 7 janvier, songe donc que je n'ai pas écrit une ligne, avec des créanciers après moi, avec des sujets à traiter qui me plaisaient..., avec des nécessités atroces au logis. Ah! je ne t'ai pas dit mon désespoir. Il a été terrible, et je ne me savais pas le cœur si jeune et si friable. J'ai souffert dans ce mois comme dans toute ma vie passée. Je n'ose plus prononcer le mot enfant, j'y songe. Mon Dieu! ne me demandé-je pas tous les jours par quelle fatalité réservée à nous seuls il se fait que nous ne soyons pas l'un à l'autre, *quatre* ans bientôt après notre entrevue de Pétersbourg! N'est-ce pas fabuleux? Non, il faut être ce que nous sommes, il faut nous tout confier, même ce qui nous fait mal, pour qu'un homme croie encore à la possibilité d'une union tant désirée et toujours retardée! Je crois que nous nous marierons en cheveux blancs... J'en ai déjà pas mal. Tu attends que je sois un vieillard. Mais nous nous sommes promis que les cheveux blancs ne nous arrêteraient point. Ainsi, je ne t'en aimerai pas moins. Mais, ton Bengali, tu l'uses! O chère, qu'aucune puissance ne nous empêche de terminer ce long supplice d'attente en octobre prochain...

...Cela m'est égal de devenir sujet russe; je serai ce que tu seras. Nous serons protégés par l'Empereur, car je ferai l'histoire de Russie au point de vue du règne des Slaves, et je serai monarchique et absolutiste féroce. Mon parti est bien pris dans les deux cas. Ainsi, c'est à toi à te promener, les lèvres à la financière, de méditer profondément et de prononcer. Ne me considère pour rien; car, *toi*, voilà ma religion, mes opinions politiques, ma morale et ma force; toi et rien que toi. Sans toi, la France m'ennuie et j'en ai par-dessus les yeux.

§

Un mémorialiste qui signe modestement J. D. donne à **La Nouvelle Revue** (15 août) des pages très vivantes sur Laurent Tailhade revenu parmi les étudiants à Toulouse pendant l'hiver 1896-97. M. Lugné-Poe et *l'Œuvre* y venant jouer *L'Ennemi du Peuple*, le poète devait faire une conférence avant le spectacle, à 8 heures et demie. A 9, il n'était pas

(2) La fausse-couche de novembre 1846

arrivé. Le régisseur, par une invite à la patience, exaspère le public :

Protestations, appels du pied, reprennent de plus belle. Enfin, les trois coups, la toile..., le conférencier, debout, en habit noir, un revers fleuri de violettes, derrière une petite table... Ah! quel vacarme! L'orateur fait mine de parler. « Des excuses! Des excuses! » vocifère la salle. Au parterre, les trois quarts des assistants dressés hurlent, sifflent, houspillent les audacieux qui réclament le silence. Laurent Tailhade tient tête. Portant avec élégance la tenue de soirée, très « fils de famille », le chapeau mécanique aplati sous un bras, il vient près de la rampe. Son visage apparaît tel que le représentera le portrait d'Evelio Torrent au frontispice des *Poèmes Aristophanesques:* brun, nez long et busqué, épaisse moustache retombante, barbe en pointe, l'une et l'autre striées de blanc comme l'épaisse chevelure. Il faut savoir l'œil droit énucléé par un éclat de bombe pour remarquer sous l'orbite une prunelle artificielle au regard figé. Mais l'œil gauche fulgure de mépris. Un sourire hautain crispe les traits. Tailhade attend... Bientôt il se penche en avant et il attaque. La curiosité imposant une courte trêve au tumulte, on perçoit des lambeaux de phrases: « Vous ne m'effrayez pas!... J'ai lutté contre plus fort que vous... Ce sont les bedeaux qui m'outragent!... » Et le public de s'indigner avec une vigueur nouvelle. Dans le bruit infernal, le poète continue à proférer des invectives qu'on n'entend plus. Cela dure quelques minutes... Or, voici qu'il se tait. Pourquoi? et que regarde-t-il avec insistance vers un point des premières galeries, non loin de la scène? On voudrait savoir. Un peu de calme se fait. « Imbécile! » jette alors Tailhade à l'adversaire inconnu. Mais il faut en finir. Une lassitude vient au plus grand nombre. La houle décroît. Les turbulents, en minorité désormais, capitulent. Alors, maître de lui, le conférencier rassemble ses feuillets et c'est une lecture des plus savoureuses. Il parle de la pièce, si farouchement mais si noblement individualiste, et se fait écouter. Il parle des interprètes, parmi lesquels, à côté de Lugné-Poe dans le rôle du docteur Stockmann, va figurer, dans celui du préfet, l'acteur Mévisto « tête de guillotiné sur un cou de taureau », dit Tailhade. Il parle... Et le pittoresque de l'expression, la latinité de la langue, sa préciosité même, l'équilibre aussi des périodes, conquièrent peu à peu ce public insurgé... La causerie s'achève. On applaudit, avec réserve d'abord. Puis le maigre crépitement grossit, se propage... Pas un cri hostile. D'un salut, Tailhade remercie. Il va se retirer, quand — singulier exemple de mobilité chez les foules — « des vers, des vers! » lui demande-t-on

de toutes parts. Souriant d'aise, sans se faire prier, il gagne l'avant-scène et déclame, chante devrait-on dire, les strophes de *Tristesse au Jardin*, une des pièces les plus musicales de son recueil *Vitraux:*

Le doux rêve que tu nias,
Je l'ai su retrouver parmi
Les lis et les pétunias,
Fleurs de mon automne accalmi.
Mon rêve, par les allées,
Cueille des branches d'azalées...
. . . .

Nouveaux applaudissements, en toute franchise. Sensibles aux belles images et aux rythmes, les fils de la « cité palladienne » viennent de panser avec toute la délicatesse requise l'orgueil ulcéré du poète, qui s'incline, reconnaissant. Eh! bien, sa rancune contre le spectateur du balcon n'a pas désarmé. Son dernier regard, son dernier geste sont pour l'anonyme. Tandis que le rideau tombe, Tailhade, impérieux, montre du bras à cet homme les coulisses du théâtre, où il l'attend...

Mémento. — *La Grande Revue* (juillet): M. Marcel Martinet: « L'affaire Victor Serge ». — « Légendes équatoriales », par M. Jean Félix. — M. E. Drougard: « L'Art de Villiers de l'Isle-Adam ».

Le Correspondant (10 août): M. G. Goyau: « Charles Geoffroy de Grandmaison ». — « Flair et méthode en chimie », par M. Paul Renaud.

La Revue de France (15 août): M. Bienvenu-Martin: « Mon intérim de Chef du Gouvernement (15-29 juillet 1914) ». — M. R. Toussaint: « L'harmonie des couleurs ».

La Revue Universelle (15 août) commence « Le Sphinx sans visage » de M. Henry Bordeaux. — De M. R. d'Oléon: « Les applications médicales des Radiations ».

Europe (15 août): « A moi-même, ennemi... », par M. J. Blanzat. — « Vigueur au cinéma », par M. Jean-Richard Bloch. — « Le faisceau de verges », par M. Pierre Gérome.

Revue des Deux-Mondes (15 août): « La dispute de Gergovie », par M. Henri Pourrat. — « Pour le Centenaire d'André Theuriet », par M. Louis Bertrand.

Le Crapouillot (août): « Berlin-Paris », par M. van Moppès. — « Nécessité de l'Histoire », par M. André Lebey. — « La justice contemporaine », par Me Maurice Garçon.

Revue bleue (5 août): M. J. Maupas: « Du Pangermanisme au Racisme ». — M. Gaston Picard: « Souvenirs de A. Lamandé ».

Avant-Poste (août) : Enquête sur « Le Fascisme en France ».

Les Primaires (août) : Editorial : « Le Fascisme en Tunisie ». — M. Maurice Houdin : « Rabelais et son temps ». — Mme Y. Posson : « Cul-de-Guêpe ». — M. R. Messac : « Propos d'un Utopien ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Lettres de Poulet-Malassis (*Figaro* du 26 août). — Le protectionnisme au Cinéma (*L'Europe centrale*, 19 août). — Politique d'autruche (*Journal de Genève* du 16 août).

M. Jacques Crépet a eu communication d'un dossier de lettres inédites de l'éditeur Poulet-Malassis dont il publie, dans le **Figaro** de longs et intéressants fragments.

En voici un, qui a trait aux publications reprochées à l'éditeur. Il se trouve dans une lettre adressée de Bruxelles à Champfleury, le 10 octobre 1865 :

...Vous dites qu'on a trouvé des livres de curiosité érotique publiés par moi entre les mains de collégiens. Cela est absolument impossible, par la raison qu'il faut avoir 25.000 livres de rente pour acheter aucun des volumes que j'ai publiés. Seulement, il a plu à la magistrature française de m'attribuer une quantité de publications faites en Belgique et dans lesquelles je ne suis pour rien. Ce genre de livres se fabrique ici *couramment*. Lacroix lui-même, quoique éditeur des *Misérables*, en vend. La différence entre les publications que j'ai faites et celles de quantité d'autres libraires, c'est que je vends de 20 à 60 francs ce qu'ils vendent de 2 à 10. J'ai imprimé pour des *bibliophiles* et eux pour des *collèges*. Voilà la vérité. Du reste, puisque vous voyez ainsi une chose, à mon avis, *des plus innocentes*, vous n'apprendrez pas sans plaisir que j'ai cessé depuis le mois d'avril dernier. J'avais appris que mes amis de Paris qui parlaient en l'air, m'accusaient de vouloir faire fortune par ce singulier moyen, et pour prouver que je ne tiens pas à faire fortune, j'ai cessé, et vendu tout ce qui me restait en magasin *pour la somme de 6.000 francs à terme*. Calcul fait de ce que j'ai dû vendre de mon ancien mobilier, et de ce que j'ai gagné par mes publications en Belgique, j'estime que ce commerce, si commerce il y a, m'aura rapporté, *vie non comprise*, huit mille francs en deux ans, c'est-à-dire une somme que j'aurais pu gagner de n'importe quelle façon. — J'ai cessé de fabriquer depuis la date de ma vente, ce qui n'empêche pas qu'on fabrique ici. *Fallait pas qu'il y aille!* — Mais ma conscience est nette, très nette.

Dans la même lettre, Poulet-Malassis parle de F. Rops et de Baudelaire :

...Je vous écris au retour d'un voyage que j'ai dû faire à Luxembourg, pour arranger les affaires de Rogeard, expulsé pendant mon absence. Je lirai ce soir votre nouvelle et je l'enverrai à Rops.

C'est un garçon d'un très grand talent, mais qui ne travaille que par coups de tête. Il a une très belle fortune et un amour immodéré de la vie, qui le détournent du travail. Tel quel, il a plus de talent qu'aucun des gens de la nouvelle génération, mais il faudrait l'avoir dans la main, le tenir à Namur ou ailleurs, pour obtenir de lui une besogne suivie.

Lui demander quoi que ce soit à l'essai est impossible, il se moque des commandes et de l'argent. Tout ce qui serait possible dans le cas actuel, serait qu'il se prît du goût d'illustrer *M. Tringle*, auquel cas il le ferait passionnément. Je lui présenterai la chose comme une idée qui me serait venue en lisant votre nouvelle, c'est le seul moyen...

...J'ai vu hier, en rentrant, Baudelaire que je vois rester à Bruxelles avec infiniment de regret. Il s'est embourbé dans un hôtel, suivant son habitude, ne sait comment il s'en tirera, et passe sa vie à déblatérer contre un pays qui ne vaut pas grand chose, mais auquel il ne comprend pas grand chose non plus...

Une lettre du 14 avril 1886, au même, fait pressentir la fin prochaine de l'auteur des *Fleurs du Mal*.

Baudelaire est au plus bas depuis six jours et cet état se maintient. Depuis deux jours, il ne peut plus proférer un mot. Il m'est impossible de déterminer à quel point l'intelligence des choses qu'on lui dit lui est restée. J'ai reçu cette nuit une dépêche télégraphique m'annonçant l'arrivée de sa mère, pauvre femme impotente des jambes, à laquelle on n'a pu cacher jusqu'au bout la vérité.

Je suis d'accord avec vous du triste état de la littérature, et je ne crois pas qu'à aucune époque, les gens de lettres ou à prétentions littéraires, aient été si bêtes et surtout si ignorants. Que des Ponson et des Féval soient présidents d'une Société de Gens de lettres, rien d'étonnant, car j'ai la ferme conviction que si les membres de l'Académie française étaient à la nomination de la Société des Gens de lettres, nous n'y verrions ni Mérimée ni Sainte-Beuve, mais Léo Lespès et La Landelle...

Pour revenir à notre pauvre ami, on a imprimé ici ses *Epaves*

(c'est le titre du volume), recueil de ses pièces condamnées et d'autres pièces qui ne devaient pas figurer dans l'édition définitive des *Fleurs du Mal*. Baudelaire en a eu 40 exemplaires dont il avait envoyé quelques-uns à Paris, il m'a fait emporter le reste le jour où on l'a mené à la maison de santé, et je sais qu'un exemplaire vous était destiné. Il en destinait un aussi à Sainte-Beuve, cela allait de soi, un à Madame Meurice, chez qui vous avez sans doute continué de fréquenter, et un à Manet qui est le dernier homme pour qui il ait eu de l'amitié-passion. Comme je tiens à remplir toutes les volontés que Baudelaire m'a manifestées dans le temps qu'il avait son libre arbitre, voulez-vous prendre la peine de vous informer si aucun de ces exemplaires est parvenu? Si *non*, je vous le ferai tenir (*sic*).

Pour la question des œuvres de Baudelaire, je vous écrirai quand il conviendra...

Le 23 mai 1866, toujours à Champfleury, Poulet-Malassis écrit :

...On ramènera sans doute Baudelaire en France dans une quinzaine. Bien entendu, à Honfleur, chez sa mère. Sa paralysie a disparu à peu près; et sa santé physique est bonne; il mange, digère, dort, se promène. — Mais il ne se promène pas seul.

Vous saurez exactement quel est l'état de son cerveau en lisant la clinique de Trousseau sur les aphasiques. Moralement, Baudelaire est perdu. Sa mère se montre bien disposée pour une édition de ses œuvres qui comprendrait :

Les Fleurs du Mal, édition définitive augmentée;

Les Poèmes en prose, dont 70 sur 100 projetés sont faits ;

L'Opium et le Haschisch, auquel il ne trouvait rien à changer;

Et ses *Etudes artistiques et littéraires*.

Je vous parlerai plus amplement de tout cela, après résolution. Les exemplaires des *Epaves* ont dû arriver à Paris, il y a deux ou trois jours au plus, car le passage en contrebande est fort long. Asselineau devra vous en remettre un exemplaire.

Et le 21 juin 1866 :

...Baudelaire a quitté Bruxelles vendredi. Je suppose que sa mère se décidera à le mettre dans une maison de santé. On a eu beaucoup de peine à le décider à partir. Il ne voulait pas retourner à Paris dans l'état où il est, dont il a conscience à un certain degré.

Je ferai tout ce que je pourrai relativement à sa succession littéraire, comme vous pensez bien. Est-ce que vous avez des

lettres intéressantes? et pourrez-vous me donner quelques mots sur le Baudelaire de l'hôtel Pimodan que je n'ai pas connu. J'ai vu Baudelaire pour la première fois en votre compagnie chez Perrin, rue du Petit-Lion, Saint-Sulpice (1850).

En 1869, Poulet-Malassis écrit à Albert de la Fizelière, qui venait de publier avec Charles Decaux un *Essai de Bibliographie contemporaine. Charles Baudelaire,* Paris 1868 :

...Faites-moi l'amitié de m'envoyer votre travail bibliographique sur Baudelaire. Je suis fort préoccupé de ce qu'on peut faire à propos de lui.

Je publierai au mois d'août un volume, petit, très petit sur lui, — tout intime, qui ne sera pas tiré à plus de 50 exemplaires.

Mais je m'espacerai davantage dans un autre qui sera intitulé *Les Amis et les Ennemis de Charles Baudelaire*, j'attends la publication complète des œuvres, et l'effet que produira cette publication pour prendre mes mesures à ce propos.

Toujours 37, rue de Mercélis, et fort décidé à ne pas rentrer en France tant que l'Empire durera, et s'il dure à n'y rentrer jamais!...

M. Jacques Crépet note que ni l'un ni l'autre des projets annoncés ne fut suivi d'exécution; « mais, ajoute-t-il, on sait que Poulet-Malassis devait contribuer dans une large mesure à l'établissement du *Charles Baudelaire,* Souvenirs, Correspondances, etc., paru chez René Pincebourde en 1872, et rendre par là un dernier hommage à la mémoire de son illustre ami.

§

Dans l'**Europe centrale,** hebdomadaire publié à Prague en langue française, M. André Thérive explique pourquoi les intellectuels cessent petit à petit de fréquenter le cinéma, en France :

Je connais cinquante, cent, deux cents intellectuels à Paris qui ont cessé d'aller au cinéma, alors qu'il y a dix ans ils y fréquentaient deux fois par semaine. Leurs craintes, au moment où le film parlant apparut, les firent traiter d'esprits timorés et renchéris. Il faut bien avouer aujourd'hui qu'elles étaient justifiées. Et nous assistons à une époque curieuse de l'histoire de cet art si neuf et si ancien. Il est revenu pratiquement, et par un détour singulier, à ses origines foraines et populaires.

Quand j'étais adolescent, le cinéma se donnait dans des baraques, sur la place, ou dans les sous-sols d'un grand magasin. Pour nombre de mes compagnons d'âge, il en est demeuré une prévention très nette. Beaucoup de bourgeois que je pourrais citer n'ont jamais mis les pieds dans une salle obscure, même entre 1920 et 1933. S'ils l'ont fait, c'était pour accompagner leur petit-neveu, ou récompenser leur cuisinière. En province, cet état d'esprit est courant. Le cinéma est resté un divertissement plébéien et servile. Et à Paris... mais il faut d'abord expliquer les circonstances.

Sachez donc que le 24 juillet dernier le *Journal Officiel* a publié un important décret sur l'importation et la présentation en France des films étrangers. Un des articles de cet ukase déclare que les films post-synchronisés d'origine étrangère ne seront projetés qu'à raison de 70 par semestre, à condition que la post-synchronisation ait été faite en France, — et que l'indication *film doublé*, l'indication des interprètes oraux du doublage soit très claire avant la projection. De cette loi, nul ne pourrait prendre alarme, car le *doublage* est une peste du cinéma nouveau; on ne saurait décider s'il est plus laid, plus ridicule quand il fut fait à Hollywood ou à Joinville.

Mais voici l'article essentiel du décret : Il est un peu effrayant:

« *Les films originaux en langue étrangère ne pourront être projetés en public que dans 5 salles du département de la Seine et dans 10 salles des autres départements.* » Des dérogations à cette mesure draconienne sont prévues, de la part du ministère de l'Intérieur et selon, je pense, des réciprocités à fixer avec les nations importatrices; mais le principe fera trembler qui que ce soit. Car le résultat qu'on peut déjà constater depuis une année, est le suivant :

Les films honorables ou remarquables viennent presque tous de l'étranger. Les *doubler* est criminel; or ils ne passeront que doublés. Sinon ils passeront dans 5 salles spécialisées. Ces salles existent déjà à Paris, une bonne dizaine (à cause des dérogations futures...) Elles se sont toutes créées depuis quelques mois, dans les arrondissements chics; les places y coûtent 20, 25, 30 francs, ce qui est en soi monstrueusement cher, car les mêmes films se donnent à Bruxelles pour 10 francs belges, à Strasbourg pour cent sous. L'immense public des « quartiers », je ne dis même pas des faubourgs, ne pourra donc jamais voir ces « exclusivités ». Et les intellectuels pas davantage. La plupart des films célèbres restent déjà dans la sphère des Champs-Elysées ou des boulevards et y font toute leur carrière (dût la salle contenir quinze spectateurs perdus dans leurs fauteuils-clubs devant des portiers

galonnés et des ouvreuses de luxe...) Et en revanche la foule des Parisiens ne connaîtra jamais *Liebelei* ou *Cavalcade* à moins qu'on ne s'occupe, horreur! à les tourner en version française. Les films notables perdront toute leur originalité et leur atmosphère, ou bien ils perdront leur clientèle immense de jadis. Cruel dilemme!...

On pourrait se demander si, dans les conditions actuelles, le public français aime le cinéma. Il aime le théâtre, la gaudriole digestive, l'opérette photographiée : il n'a aucune éducation de l'œil, ni aucune envie de l'acquérir. Et comme la loi empêchera désormais qu'on n'essaie de la lui donner subrepticement, on voit quel sort attend l'art des images à Paris et en province. Ajoutons que jusqu'ici, sans législation formelle, la dictature des fameux « directeurs de salles » a déjà produit des effets déplorables.

L'intérêt national et l'intérêt commercial se sont impliqués dans le statut actuel du cinéma en France. Quant à l'intérêt de l'art, il est sûrement lésé. Et au moment où on parle de coopération intellectuelle, il est cocasse que l'on multiplie les barrières entre les différentes formes de création ou de production, que l'on enlève aux multitudes, je ne dis pas les occasions de s'aimer (je n'y crois guère) mais les moyens de se connaître. Il n'est jamais bon de laisser croupir les hommes, sous prétexte qu'ils sont satisfaits de leur stagnation et qu'on sait bien, après tout, ce qu'ils demandent. Si on ne devançait pas les désirs, si on ne violentait pas les goûts supposés, nous serions bientôt revenus à l'âge des cavernes.

M. André Thérive déplore le retour du « septième art » à ses origines « foraines ». On peut voir, par l'ardeur qu'il met à sa campagne, que le créateur du mouvement populiste est, en somme, un pur aristocrate intellectuel.

§

On me signale que le **Journal de Genève,** reproduisant l'article de M. Maurice Demaison paru dans le *Journal des Débats* du 13 août sur le fonds Louis Dumur à la Bibliothèque de Reims, « l'a tronqué de tout ce qui n'était pas à son gré, soit le rappel de l'activité de Louis Dumur à l'agence des prisonniers de guerre, puis ses chroniques des *Deux Suisses* et enfin, la conclusion qui en fait un grand ami de la France ».

Politique d'autruche.

P.-P. PLAN.

MUSIQUE

Le futur statut de la Radiodiffusion et la Musique française. — La loi de finances du 31 mai 1933 institue une « redevance pour droit d'usage sur les postes récepteurs de radiodiffusion ». Tout détenteur de poste de T. S. F. doit déclarer au bureau de sa circonscription postale l'appareil pour lequel il paiera désormais une taxe de 15 ou de 50 francs selon qu'il s'agit ou non d'un « poste à cristal ». Le premier paragraphe de la loi contient ces mots: « En vue d'en consacrer le produit aux dépenses de la radiodiffusion... » C'est un engagement; mais on sait ce que valent les engagements de cette sorte, et nous eussions préféré que le Parlement dotât la radiodiffusion d'un statut, *avant* d'assujettir les détenteurs de postes au paiement d'une taxe. Car il y a tout lieu de redouter que le produit de cette redevance, taxe ou impôt, — le nom qu'on lui donne importe peu, — même s'il est bien affecté au service de la radiodiffusion, n'améliore guère la qualité artistique de celle-ci. Et c'est ce qui compte avant tout.

A quoi servirait, en effet, une amélioration technique de la radiodiffusion qui ne correspondrait point à une amélioration des programmes exécutés dans les studios ou choisis pour les « retransmissions » ? Certes, présentement, si nous comparons ce qui se fait en France avec ce que font les pays étrangers, nous n'avons point sujet de nous enorgueillir. Tant pour la technique des émissions que pour le choix des programmes, notre situation est lamentable. Et c'est pour cette raison que le vote de la taxe précédant le vote d'un statut de la radiodiffusion paraît, à beaucoup de bons esprits, une de ces sottises que l'on appelle « mettre la charrue devant les bœufs ». Mais comme les avertissements n'ont servi de rien, comme la loi est maintenant votée, il est inutile de récriminer et mieux vaut s'efforcer de ne pas laisser au ministre des Postes le loisir d'oublier les engagements pris à la tribune de la Chambre: « Le vote de la taxe va permettre, a-t-il dit, de faire face aux charges actuelles, en attendant l'élaboration d'un statut, dont la discussion va demander de longs débats. Ce statut sera proposé au Par-

lement après la rentrée... ». Déjà, comme l'a rappelé M. Georges Bonnefous au cours de la séance du 12 avril (*Journal Officiel*, p. 2.220), déjà, sous le ministère Poincaré, le 28 mai 1929, un projet de loi a été déposé dont la première phrase affirmait « la nécessité de donner à la France un statut de la radiodiffusion »... Il y a des nécessités qui, pour être « urgentes », peuvent néanmoins attendre: celle-ci attendit quatre ans, et Dieu sait combien elle va sans doute attendre encore.

Le danger, c'est qu'en attendant, les sommes fournies par les taxes nouvelles, bien qu'employées à « l'amélioration » de la radiodiffusion, soient divisées, émiettées, de manière à satisfaire un grand nombre de quémandeurs exigeants, mais sans souci de l'intérêt général. Le danger, c'est, en d'autres termes, que les intérêts particuliers priment, encore une fois, l'intérêt national. En fait, l'établissement de la taxe, dont le produit est uniquement affecté aux postes d'Etat, équivaut à l'établissement du monopole. Et ce danger-là s'aggrave de ce qu'aucun statut ne règle l'affectation des crédits.

Au cours de la discussion de l'article 110, le ministre a fait une déclaration qui a causé la plus vive inquiétude parmi les musiciens:

> Les fonds provenant de la taxe, a-t-il dit, seront uniquement destinés aux émissions, et il ne s'agit sous aucun prétexte de donner des subventions forfaitaires à des théâtres ni à aucune entreprise artistique ou musicale. La radio *loue* un concert, engage un artiste, prend un spectacle à l'Opéra ou l'Opéra-Comique, et les paie aux tarifs syndicaux.

Eh bien, de telles paroles, dites par un tel personnage en de telles circonstances, sont déplorables. Elles affirment la volonté des maitres de la Radiodiffusion de tout laisser à l'occasion et au caprice et de renoncer à établir un plan raisonnable, un programme *défini* des émissions. *T.S.F. Tribune*, relevant le propos du ministre, a écrit: « *Musique à la petite semaine* ». C'est cela que l'on continuera d'offrir, en France, aux amateurs de radiodiffusion, et c'est en leur donnant ce maigre régal, dont on choisit le menu au hasard des spectacles et des concerts (comme font les touristes qui, de

passage à Paris, consultent les colonnes Morris pour savoir où ils passeront la soirée); et c'est cette imprévoyance que l'on ne saurait trop blâmer. Elle est un renoncement aux espoirs que la Radiodiffusion avait fait naître, espoirs qui ne sont point chimériques, puisque partout ailleurs qu'en France, méthodiquement, les « autorités » s'appliquent à les réaliser et se préoccupent d'employer les émissions à étendre la culture et à développer le goût des innombrables auditeurs. Pour y parvenir, évidemment, elles ne se contentent point de *louer* à l'occasion tel ou tel spectacle, tel ou tel concert. On savait — et très longtemps à l'avance, en Allemagne (et en France) — que certaines représentations du *Festspiel* de Bayreuth seraient diffusées. Et ce n'est là qu'un exemple entre cent autres. Ici, il semble que l'on obéisse à des préoccupations démagogiques: des spectacles et des concerts comme ceux que transmettent les postes allemands, on les qualifie d' « aristocratiques ». On ne voit point, ou l'on feint de ne pas voir, que ce qui est diablement aristocratique, au contraire, c'est de trouver suffisante pour le peuple la niaise médiocrité des programmes élaborés à son intention ou « loués » pour son ébaudissement occasionnel. On paraît se soucier plus d'abêtir les auditeurs que de les éduquer. Il y a des exceptions, évidemment (tels concerts de Radio Colonial signalés ici, par exemple, et parce que ce poste d'Etat a la bonne fortune de posséder un directeur et un chef d'orchestre pleins d'allant et d'initiative); ces exceptions, si rares, confirment la règle. Mais on répète de cent façons que l'Opéra et l'Opéra-Comique sont des théâtres parisiens, que Paris, en conséquence, devrait seul les entretenir; que, dans l'état actuel des mœurs, de tels théâtres ne correspondent plus au goût du public. Les concerts symphoniques, d'autre part, sont victimes de la même crise qui atteint si durement les théâtres lyriques. Je voudrais savoir où le ministre des P.T.T. « louera » au tarif syndical ou même à un tarif dix fois plus élevé, un spectacle ou un concert lorsque théâtres lyriques et concerts symphoniques seront morts de leur belle mort. La T.S.F. française débitera alors tous les jours, sans aucun doute, opérettes viennoises et comédies lyriques américaines. Qu'importe?

C'est toujours de la musique, puisque cela fait vibrer les haut-parleurs... Mais l'art français, que devient-il dans cette affaire?

On s'en soucie fort peu, évidemment, et c'est absurde et lamentable. Nos hommes politiques n'ignorent cependant point que la musique — et la bonne musique même — *fait vivre* une quantité de citoyens; qu'elle est l'un des éléments, et point négligeable, de nos échanges avec l'étranger. Et puis encore que sa diffusion sert d'une manière d'autant plus efficace notre prestige que la langue musicale est d'intelligence universelle. Mais les vérités de La Palice sont, de toutes les vérités, les moins évidentes, puisqu'il faut les répéter sans cesse.

Comment donc espérer qu'un miracle se produira, que la radiodiffusion française sera dotée d'un statut libéral, établi avant toute chose avec la préoccupation de servir l'art français et non point l'intérêt des entrepreneurs de toute sorte, dont les moins respectables sont précisément ceux qui cachent sous le faux-semblant de l'art la véritable nature de leurs entreprises?

RENÉ DUMESNIL.

LINGUISTIQUE

F. Brunot: *Histoire de la langue française*, t. VI (*le* XVIII*e siècle*), 2e partie (*la langue postclassique*), par Alexis François; A. Colin.

Je n'ai point, Dieu merci! à parler dignement de l'ensemble de l'**Histoire** de M. Ferdinand Brunot. Le bonheur ne se raconte pas, disent les romanciers dans un bref épilogue, après avoir été au mariage de l'héroïne et du héros sympathiques; et moi je dis, arrivé au bas de la page 1405 de ce XVIIIe siècle: l'admiration ne se raconte pas. Ne suffit-il pas de juger de ce volume comme j'ai fait de l'œuvre en général, ici, un jour, en me servant des termes « solidité objective et art complet »? Mais ce ne serait pas me répéter! Car, dans le grandiose monument total, ce bâtiment-ci est le travail de deux architectes; or, on ne le sent point; forte marque d'art objectif et de complète solidité.

De la section sur la Grammaire au XVIIIe siècle, une des impressions à retenir est qu'elle réduit à sa juste valeur, à

un quasi-néant, l'assertion émise par M. Abel Hermant, que l'Académie, durant trois siècles, n'aurait jamais perdu de vue sa tâche grammaticale. La certitude contraire nous console un peu du prétendu aboutissement de 1932, dont la valeur fut, comme on sait, et demeure encore, un néant et demi.

Un second intérêt historique de l'ouvrage de MM. François et Brunot réside dans le tableau des mœurs intimement associé au classement de la langue qui les exprimait. Et un troisième, ou plutôt un corollaire du second, c'est de voir l'extraordinaire appétit qui porte un siècle riche d'idées et de sentiments neufs vers les mots inconnus et les néologies.

Puisque la plus grosse portion du livre est de lexicographie, lexicographions nous aussi. Parmi ces bataillons de mots plus ou moins médaillés selon les services et la bravoure, qui défilent avec drapeaux et fanions, y a-t-il des absences illégales? Je n'ai pas aperçu *cacouac* (d'octobre 1757), ni *probabilioriste* (que donne le Furetière de 1727), ni *romaniser*, Ecrire des romans (antérieur aussi à 1744), ni *zester*, Couper en bandes une écorce d'orange, de citron (*Nouvelles instructions pour les confitures*, 1732, p. 79)... Grosse déception, je ne vois pas non plus ce mot populaire que je n'ai rencontré que dans un poème breton (Le Laé, *Morin*, v. 248 de mon édition), le *voyez-vous*, qui désignait en 1769 certaine décoration d'ordre, très probablement le Mérite Militaire créé en 1759.

Quelques modestes notes peuvent s'accrocher à des mots étudiés à divers titres. Ainsi, les interprètes de métal, en faveur de quoi la fille pardonne aux milords leur goujaterie, sont assez précieusement dénommés en 1747 des *truchements sterlings* (p. 1067); j'épinglerais *hommage sterling:* « L'encens flatteur du sensible Français Et l'hommage *sterling* du philosophe anglais » (*Mercure de France*, oct. 1774, II, 14), signé Flandy.

Le mot *ha-ha* est catalogué anglicisme à cause que le prince de Ligne parle « des ha-ha des Anglais ». Tout à l'inverse, selon l'étymologiste anglais le plus averti, Weekley, ce nom du saut-de-loup, de l'ouverture pratiquée dans un mur pour procurer un point de vue, est en anglais un gallicisme, et je partage ce sentiment: outre que le mot est déjà enregistré

dans le *Dictionnaire celto-breton* de Grégoire (1734) et qu'à Issoudun l'impasse *Ah-ah!*, au Mans la rue des *Ah! ah!* (qui aboutit à la Sarthe), ne doivent pas dater du jour où je m'y trouve (1894, 1897), c'est aussi, dit-on, de la découverte du Canada que date le baptême de la baie des *Ha! ha!*, qui est un cul-de-sac du Saguenay. Nous avons ce texte français de 1631: « Ce lapin et ce levrault sont pris au *ah! ah!* ils ne nous coustent rien » (Fournier, *Variétés hist.*, IX, 212); entendez, au lacet, qui est bien une impasse. On lit encore le mot chez Cambry: « Le long sentier coupé d'accidens, de *ah ah!* » près de Quimperlé, (*Voyage*, 1799, t. III, p. 98).

Aux italianismes on pourrait ajouter faire *la tamponne*, une Débauche de table, signalé (p. 1216) dans le langage poissard; *tempone* a cheminé d'Italie par Fribourg, la Bresse, Lyon, s'est altéré en *tambanner* dans le Nord-Ouest, en *tambouille* dans le langage populaire plus récent, non sans collusion avec le français *tamponner*.

La *triole*, Ritournelle fatigante, du Genevois Rousseau, s'éclaire par la *triola*, Fièvre, de l'argot piémontais des chaudronniers du Val Soana.

Le nom de *gaule*, Robe en forme de chemise, à la fin du règne de Louis XVI, s'éclaire par celui de la *gole*, Robe à ramages ou à pastilles, portée par les femmes de couleur à la Martinique; c'est vraisemblablement, en France, un exotisme dû aux Iles, et là-bas, un hispanisme tiré de *gola*, Rabat.

Je n'ai pas le loisir de vérifier le « bonnet à la Steinkerque » de la page 1104; je ne connaissais que le « mouchoir à la Steinkerque ». — A propos de bonnets, pourquoi le *bonnet à la Thérèse* sert-il d'exemple des noms complexes qui ne s'abrègent pas « nécessairement »? Point de nécessité, d'accord. Mais, en fait, ce bonnet-là s'est abrégé : une *thérèse* est une coiffe de femme au Canada vers 1880, à Reims en 1845; et la fille Leluc, fermière à Lifermeau en Beauce, porte en 1797 une « thérèse de toile d'orange fond bleu à fleurs violettes et rouges, doublée de garra bleu » (pièces du procès d'Orgères).

Est-il bien avéré que la demi-douzaine de *colombats* proprement reliés, dont parle Rousseau en 1743 (p. 1301), soient

des « livres de messe » ? Selon Littré, les *colombats*, que Colombat éditait, étaient des almanachs.

Est-il bien certain que le « sénat planétaire » (p. 1055) désigne « les seize planètes » ? A la date indiquée, en 1725, on ne comptait que six planètes; les satellites ajoutés, on arrivait au nombre de onze.

Est-il incontestable (p. 1325) qu'il faille corriger « Il y a des gens qui s'invisibilent souvent », texte de 1741, en « s'invisibilisent » ? Je connais le verbe *se visibler*, Sortir se promener, entendu d'un commis de magasin à Brest, 1906; *s'invisibler*, Disparaître, a été signalé à Fontenay (Poitou); par méprise, une paysanne de Bouguenais (L.-Inf.) dit en 1913: *il a visiblé*, parlant d'un ustensile égaré. Pour amender le texte cité, je lirais « s'invisiblent ».

Il est sans doute textuel que l'*Angola* de La Morlière, ce délicieux ouvrage, si bien utilisé par M. François, parle (t. I, p. 55 d'une édition de 1747) de « braquer ses lunettes », à l'Opéra? Mais je lis dans mon *Angola* « *braquoit* sa lorgnette » (t. I, p. 69): c'est plus dessinable... Mon exemplaire est aussi de 1747, mais d'une édition qui diffère par la mise en page, et par de nombreuses variantes, et antérieure, puisqu'elle n'a pas la *Préface* et avise le lecteur qu'on la « donnera dans peu ». — Du même roman M. François cite, p. 1086 « on ne fait ici rien de rien »; mon texte donne « on ne sçait ici rien de rien ».

A la p. 1307, « ce veillard est un prêtre qui garde un mort toute la nuit » (Mercier, *Tableau*), offre-t-il bien un dérivé de *veiller?* Je suppose une faute d'impression pour *vieillard*. — On notera le peu d'usage du suffixe *-ard* chez les néologistes du siècle; quelle différence avec ceux du XIX[e]! Supprimant *veillard*, on tombe à trois seuls exemples! Toutefois, j'ajouterais, en compensation, *calotard*, enregistré par Grégoire (1734) et Cillart de Kerampoul (1744).

Pour une myriade de mots étudiés dans notre livre, les fautes d'impression sont rarissimes, et « zynotechnie », « tracassoir », pour *zymotechnie*, *tracanoir* (pp. 1328, 1309) n'arrêteront pas longtemps. La plus grosse est, aux pages de l'argot, « puvis », pour *pivois*, le vieux nom argotique du vin.

Je crois fort juste cette vue de l'auteur, que le grand élan

littéraire du vocabulaire des malfaiteurs date du supplice de Cartouche en 1721, et que la marque en est l'admission de l'argot au théâtre. En quoi, d'ailleurs, on reprenait la pratique admise au xve siècle dans les *Mystères.* Mais cette vue, je la pousse, et, doutant fort que le *Jargon réformé* de Chereau ait été étudié par les écrivains du xviie siècle, soit classiques, soit burlesques, les mots tels que *narquois, matois* et *polisson* me paraissent leur avoir coulé de l'oreille à la plume, sans plus d'enquête réaliste que chez le Français moyen d'aujourd'hui qui emploie *apache, cambrioleur* et *vadrouilleur.* Ni *chanter,* Parler, ni *sabouler,* Secouer, ni *flamberge,* Epée, ni même *coffrer,* Emprisonner, ne portent, ni ne portaient le label du Royaume d'Argot; *frusquin* est douteux, pour avoir été le moins attesté à cette époque. Je gage que les acheteurs du facétieux chef-d'œuvre de Chereau furent des commis de boutique, des clercs de procureur, de tout menus bourgeois. Au contraire, le *Cartouche* de Legrand (1721), les *Pèlerins* de Le Sage (1726, non 1728), témoignent d'une initiation. Pauvre initiation, d'ailleurs, et surtout livresque, car leurs seules nouveautés non signalées auparavant sont deux synonymes de Voler, l'un, *bouliner,* que Trévoux 1743 cote « populaire » et terme de « soldats », l'autre, très peu surprenant, *pincer.* Il est sensible que l'entrevue de Legrand et de Cartouche dans la prison est un bel exemple de ce bluff de vécu, de dangereusement vécu, qui continue aujourd'hui à sévir dans les préfaces de dictionnaires d'argot.

Quelques observations de détail. *Daronne,* « Maîtresse », risque de se faire mal comprendre; disons Patronne, Mère, Bourgeoise. — La traduction de *castu* par « Hôpital » n'est pas fausse, mais à condition de retraduire *hôpital* par « Caravansérail » pour vagabonds, comme fait le texte même des *Pèlerins,* ou par Refuge. — Dans ce texte-ci, pris au *Guillaume* de Caylus, dont la langue est excellente, « [le cannier, le soldat avec son épée, et moi avec mon fouet] nous donnions sur les tronches et les tirelires », je ne traduis pas *tirelires* par Têtes, comme l'a fait M. Sainéan, avec une sotte redondance, non plus, comme le fait le présent livre, par Parties viriles, l'image ne conviendrait que pour des parties

féminines, mais, comme l'avait fait Francisque Michel, et l'image est nette, par Derrières. — Je n'aurais pas rangé *encolure,* Point sensible, en style poissard, parmi les « sens figurés » (p. 1216), la figure échappe, mais parmi les « mots estropiés » (p. 1215), car c'est l' « étymologie populaire » d'*enclouure,* comme *armoire-plate* l'est d'*omoplate.*

Trop certain que le lexique des malfaiteurs n'a jamais été volontairement ésotérique, ou, pour plus de précision, étymologiquement inétymologique, et que l'étanchéité de sa séparation d'avec le langage populaire est une fumisterie, je ne suis pas pour protester contre l'étiquette « argotique » donnée ici à certaines locutions poissardes, telles que *ficher la ganse,* Embêter; mais je ne vois pas ce que peuvent avoir d'argotique ni poissard *boire pinte,* — ni mettre un enfant (prématuré) *sous le poêle* (des mariés), même en cacographiant *sous le poil.* C'est français simple, pur, direct.

Tels prisonniers sont des *pailleux;* félicitons-nous d'en avoir un témoin d'avant 1789 (Mercier, *Tableau,* ch. 287); nul mystère étymologique; car on appelle encore ainsi en 1838, à la Force, à la Conciergerie, ceux des détenus qui ne se payent pas un « cabanon » particulier; le « pistolier » jouit d'un lit à paillasse et d'une paire de draps; le « double-pistolier », de deux matelas et d'un traversin de plume; les *pailleux* couchent en chambrée sur des « fagots de paille ». Témoin Joigneaux.

Dans tout l'usage des XVIIIe et XIXe siècles, un homme *faraud* est un homme Fanfaron, et un *faraud* un Champion. On peut traduire *faire le faraud* par Faire le monsieur, mais non pas *faraud* par « Monsieur ». Le mot ne saurait être mieux défini que chez Monnier (*Vocab. du Jura,* 1823) : « Jeune homme de la classe inférieure qui se pare comme les bourgeois et les nobles, ou qui singe leur ton. » *Faraud,* en effet, est une variante du français *héraut,* et l'on comprend très bien que, brillamment vêtu et parlant haut, quoique d'un rang social inférieur au personnage dont il est l'interprète, le héraut, *faraut* en gascon ancien (Millardet, *Lingu. et dialect.,* pp. 246, 247), soit devenu en Espagne et Portugal le *faraute,* Héraut, Interprète, Acteur qui récite le prologue, Chef d'affaire, en argot espagnol Domestique de maison close (ce que

le français de 1750-1850 appelle un *champion* de filles), pendant qu'il devient en argot français le Concierge de prison (ce que le français appelait aussi un *gouverneur*); entretant, l'ami Olivier Chereau s'amusa d'anoblir l'orthographe et le sens, en employant *pharos*, Gouverneur de province et de ville.

Souteneur n'est pas « déjà » dans *la Pipe cassée* de Vadé; il est déjà dans Michel de Nîmes, *Embarras de la foire de Beaucaire*, antérieur à la naissance de Vadé en 1719. — *Faire chanter* une fille peut avoir un emploi souteneur; mais il signifiait plus généralement Réduire à la raison, Dompter; en voici un texte où il s'agit d'une fille sage: « [D. R.] Vous croyez donc ainsi disposer de son âme? Vous l'avez rebutée, et j'appréhende fort... [D. P.] Hé bien, enlevons-la, je vous l'ai dit d'abord. Quand nous la tiendrons seule, il faudra qu'elle chante », Montfleury, *Comédien poète* (1674), III, 9.

J'espère qu'on m'excusera d'avoir insisté sur les pages de ce livre dont la matière m'était la plus familière, les dernières du chapitre du *Mot naturel*. Ah, cher maître, dirais-je à M. F. Brunot, quel plaisir vous me faites! *Mot naturel!*... Vers 1909, un livre venait de paraître, où l'argot était à la légère accepté, et pesamment ruminé, pour « langue conventionnelle, artificielle »; et comme, devant vous, je protestais contre cette conception ou plutôt ce verbiage, vous me répliquâtes avec une affectueuse sévérité: « Prenez garde! » Oui, j'avais pris garde... Et voici que, dans votre livre, l'argot est logé au chapitre du « Mot naturel »... Quel plaisir vous me faites, et que j'ai hâte de vous entendre traiter de l'autre « poussée de l'argot », de celle de 1829!

GASTON ESNAULT.

INDIANISME

H. Valentino: *Le voyage d'un pèlerin chinois dans l'Inde des Bouddhas*. Paris, G.-P. Maisonneuve, 1932. — P. Masson-Oursel, H. de Willman-Grabowska, Ph. Stern: *L'Inde antique et la civilisation indienne*. Paris, Renaissance du Livre (Evol. de l'Humanité), 1933.

Prestige insidieux et charmant des biographies romancées! Voici neuf ans déjà que l'un des maîtres de l'indianisme, L. Suali, faisait revivre en sa pensée propre la légende du Bouddha et retrouvait en les construisant les épisodes

nécessaires de sa carrière (*L'Illuminé*, trad. P.-E. Dumont, chez Payot). Cette fois, c'est le prodigieux voyage de Hiuen-tsang dans l'Inde du VIIe s. qui nous est narré, avec le souci de restituer l'ambiance indienne, dans le chatoiement des formes et le mystère du « sans forme » : histoire qui a tenté récemment, pour de semblables motifs, René Grousset.

H. Valentino, sans être, ni au bon, ni au mauvais sens du mot, un « spécialiste », aime l'Inde et se plaît à la faire aimer. Les lecteurs de cette Revue se souviennent sans doute d'y avoir trouvé, le 1er décembre 1919, signée du même auteur, une étude sur le nirvâna. Cette fois on nous offre, en guise de cadre ou d'introduction, un rappel en 50 pages des doctrines indiennes sur la vie et la mort; puis, avec, pour base, les traductions de Stanislas Julien, on cherche à faire revivre sous nos yeux l'odyssée du moine chinois. Sans faire, certes, grief à l'auteur de n'apporter en contribution personnelle que sa bonne grâce et sa capacité de vision, nous regretterons qu'il se montre si indifférent à tout ce que la science d'un Pelliot, par exemple, introduit de précisions dans notre intelligence du *Si yu ki*. La sinologie et l'indianisme ont travaillé depuis St. Julien et Barthélemy Saint-Hilaire. Ajoutons, puisqu'il s'agit de peindre en couleurs justes le milieu indien, qu'il ne faut pas abuser de ce cliché conventionnel qui nous représente un peuple confit en religion, ou perdu dans des rêves métaphysiques. Hiuen-tsang s'est heurté à des fortes réalités non seulement aux glaces du Pamir, mais à la cour de Kanauj où régnait l'un des plus originaux parmi les souverains que l'Inde ait connus.

L'intention qui s'exprime dans **L'Inde antique** est précisément, dans la mesure du possible, en un volume destiné à un large public, de montrer que la culture de ce pays présente les plus saisissants contrastes. Dans l'ordre abstrait, face à l'idéalisme, face au panthéisme, il y a de vigoureux réalismes et des systèmes logiques dont la rigueur ne le cède point à celui d'Aristote, quoique d'inspiration différente. Dans l'ordre de la religion, il y a d'héroïques efforts, soit de concentration, soit d'action, juxtaposés à des dispo-

sitions quiétistes. En littérature, il y a au moins autant de voluptueux érotisme que d'exaltation du désintéressement. Et l'histoire, autant qu'on la peut deviner à travers le chaos des faits, aussi réel que celui de l'ignorance, abonde en essais pour constituer, tant par l'organisation que par la guerre, d'énormes empires; à ne considérer même que son expansion coloniale, on découvrira que l'Inde a vécu et œuvré puissamment.

Telle fut la pensée commune des trois auteurs de ce manuel. Le signataire de ces lignes, qui prenait la responsabilité de l'ensemble, a voulu surtout indiquer l'extrême diversité des inspirations religieuses et philosophiques d'une civilisation qui nous parait beaucoup trop, en réflexion pure, abîmée dans la méditation du vide ou dans l'absolu du Védânta. Innombrables furent les doctrines de salut, et fort nombreuses les théories de la connaissance. Très multiples furent les facteurs de l'ordre social ou politique, en un immense pays dont la centralisation ne fut qu'exceptionnellement réalisée; cette multiplicité selon les temps et selon les lieux met en échec la simplicité, d'ailleurs plus apparente que réelle, de la théorie orthodoxe. On a voulu aussi rechercher quelle mentalité spécifique résulta de l'interférence si décevante entre des données indigènes qui vont à l'infini et des influences extérieures fort complexes: permanente solidarité avec l'Iran, héritage commun des civilisations mésopotamiennes, conquête hellénistique du N.-O., affinités mongoles au Bengale, rapports avec la Chine... et l'on a tenté de définir cette mentalité par contraste avec celle de la culture grecque. « En Grèce, l'ontologie avait ses limites, la nature des essences; la logique ses limites, celles que circonscrit la définition. Mais l'Inde se voue à l'illimité, parce qu'elle opère toujours, alors même qu'elle cherche à connaître. Si elle évite l'anarchie, c'est pour avoir trouvé, dans son agir même, des principes d'ordre et des garanties d'objectivité. » (P. 251 et 460.)

Mme de Willman-Grabowska, professeur à l'Université de Cracovie, a étudié la littérature profane, ainsi que la production religieuse en tant qu'elle intéresse la linguistique. En vain chercherait-on dans un autre livre français, autant

de sagaces analyses d'épopées, de purânas, de drames, de poésie lyrique, savante ou populaire, de contes et de romans. Quant à Philippe Stern, qui a renouvelé naguère notre interprétation de l'art khmer, et qui s'est voué avec les Hackin, les Grousset, à faire du musée Guimet l'hommage à la fois le plus objectif et le plus enthousiaste à l'orientalisme contemporain, il a coopéré au volume par de précieux jugements sur les arts plastiques. Dans ces arts règne une esthétique de canons *a priori*, tout à fait conforme aux règles de la scolastique des brahmanes, comme de celles de la production littéraire. Mais il s'y trouve aussi des influences grecques, iraniennes, sérindiennes, même des fantaisies individuelles, ainsi que dans la construction et la décoration de nos cathédrales gothiques. Cet art confirme cette littérature, pour mettre en évidence le caractère indissolublement ascétique et voluptueux de l'indianité.

P. MASSON-OURSEL.

LETTRES ANGLAISES

R.-H. Wilenski : *John Ruskin*, Faber. — Conal O'Riordan : *Napoleon passes*, Arrowsmith. — Mémento.

Dans le second volume de son extraordinaire et passionnante autobiographie, *Ma Vie et mes Amours*, Frank Harris relate, sur Ruskin, des souvenirs tels qu'ils lui valurent les plus violentes attaques. Tout en reconnaissant l'immense talent et la puissante influence qu'il exerça, Harris, avec sa coutumière franchise où d'aucuns voient de la brutalité, trace du fameux esthète un portrait qui révolta ses admirateurs. Jamais, assure-t-il, il n'a rencontré personne dont l'aspect l'ait autant déçu. Le physique n'avait rien de séduisant et donnait l'impression d'un être racorni et rabougri. Rien de frappant ni d'imposant : l'air d'un vieil oiseau malheureux. Il y a maintenant une dizaine d'années que Frank Harris esquissait ce portrait et racontait sans ménagements que Ruskin était sexuellement impuissant, qu'il fut toute sa vie poursuivi d'obsessions délirantes et qu'il passa ses dernières années « dans un état lamentablement vésanique ». Avant que Ruskin ne tombât dans le gâtisme irrémédiable, Harris raconte une scène de folie dont il fut le témoin et

que les défenseurs posthumes du critique d'art déclarèrent apocryphe.

Il semble bien que Frank Harris n'avait rien exagéré. Dans un volumineux ouvrage qu'il a consacré à **John Ruskin**, avec ce sous-titre : *An Introduction to further Study of his Life and Work*, Mr R.-H. Wilenski démontre irréfutablement que l'auteur de *Sésame et Lys*, des *Sept Lampes de l'Architecture*, de *Fors Clavigera*, des *Pierres de Venise* et de tant d'autres ouvrages admirés ne possédait pas son équilibre mental. La première partie du volume est biographique. Mr Wilenski y présente l'homme sous son double aspect de génie et de fou. Depuis ses premières manifestations, au temps de l'adolescence, il suit l'impitoyable progrès de la maladie mentale jusqu'à l'âge avancé où la belle intelligence sombre définitivement dans la démence. Dans la seconde partie, l'auteur expose ce qui resta longtemps inexplicable pour les admirateurs de Ruskin; l'œuvre ruskinienne est indéniablement un fatras où fourmillent les contradictions: Mr Wilenski, avec une patiente perspicacité, démêle, dans le caractère de Ruskin et dans les événements de sa vie, les symptômes de son mal, et il établit leur correspondance avec les variations de doctrine, les changements et les revirements d'opinion, les désaccords et les incohérences. Mieux encore, de cette confusion où s'entremêlent des pages de pure beauté et des digressions embrouillés quand l'intelligence trébuche, Mr Wilenski dégage une sorte de pensée centrale, de doctrine cohérente; il découvre ainsi le développement des idées de Ruskin sur l'art, sur l'économie politique et sociale, sur la guerre et sur la religion, et il rapproche ses conclusions des problèmes et des crises qui découlent actuellement du bouleversement de la dernière guerre.

Quand les œuvres de Ruskin furent traduites en français, cette confusion et ces incohérences frappèrent tout de suite la critique, et l'on ne s'expliqua pas qu'avec un pareil manque de logique et de méthode, l'écrivain ait pu exercer sur ses compatriotes une influence aussi durable et aussi profonde. Déjà, Frank Harris en avait discerné les raisons, et, avec sa merveilleuse clairvoyance, il explique pourquoi tous les publics étaient conquis par la parole de l'éloquent

conférencier, et pourquoi, à Oxford, des jeunes hommes aussi différents que Cecil Rhodes et Oscar Wilde s'enthousiasmaient pour l'esthète.

Ce qu'Harris indique brièvement dans cet étonnant chapitre de ses souvenirs, Mr Wilenski en fait une démonstration systématique. C'est en vue de cette démonstration qu'il entreprit la lecture méthodique de l'œuvre entier de Ruskin, qui comporte trente-neuf volumes. Au hasard de précédentes lectures, il avait débrouillé un ou deux fils qui réapparaissaient continuellement, et il en retrouva la continuité dans une étude approfondie. Comme il connaissait fort peu la vie de son héros, il se mit à lire les biographies, et il fut vite amené à constater que les données biographiques fournissaient la clef des étranges variations de caractère et de qualité des écrits de Ruskin, et leurs invraisemblables contradictions. « Je reconnus, dit-il, qu'il n'est guère une seule page qui puisse être proprement comprise si elle n'est comparée à l'état de son esprit et aux circonstances de sa vie, non seulement pendant la période générale dans laquelle rentre le livre, mais encore au jour même où elle fut écrite. » Et il n'est pas douteux pour lui que Ruskin fut toute sa vie un malade mental.

Mr Wilenski se défend d'avoir voulu faire une étude de psychiatrie, science dans laquelle il n'est aucunement versé, déclare-t-il. Mais il est certain qu'une étude de ce genre devra être faite quelque jour, et le présent ouvrage sera un guide précieux et une source abondante de renseignements et de références pour le savant qui l'entreprendra. En se livrant à ce laborieux travail, l'auteur ne s'est pas proposé de prouver que Ruskin était fou, mais de fournir au lecteur un moyen d'étudier ses œuvres de façon que chaque phrase en soit compréhensible, et c'est ce qu'aucun commentateur ou biographe officiel ne s'était soucié de faire jusqu'ici.

Désormais, nul ne saurait, non pas seulement étudier, mais lire Ruskin sans se pénétrer au préalable du sagace travail de Mr Wilenski, et sans s'y référer continuellement. Même le lecteur le plus superficiel ne saurait se passer des ingénieuses tables synoptiques qui préfacent en quelque sorte le volume. Elles sont dressées sur quatre colonnes ayant respectivement

pour titre : Evénements, Productions, Réputation, Santé, et divisées en huit sections couvrant des périodes inégales de la vie de Ruskin, depuis 1833, époque où il commence à versifier et à écrire des essais en prose, jusqu'à 1889, où il sombre dans une folie sans espoir. Les nombreuses citations des œuvres et de la correspondance ont toutes leur exacte référence, et un index soigneusement compilé facilite agréablement les recherches et les vérifications.

§

Conal O'Riordan m'a envoyé un exemplaire de son livre **Napoleon Passes** avec une dédicace rappelant notre amitié, qui dure depuis quarante ans. Un anniversaire récent m'a également rappelé mon âge, et c'est le cas de dire que « tout cela ne nous rajeunit pas ». Pourtant, en ce temps-là déjà, nous avions nos idées sur Napoléon, mais je ne saurais plus dire lequel de nous, dans nos discussions, était pour ou contre le grand capitaine. Peut-être avions-nous souci d'être « fair » et de dispenser impartialement le blâme et l'éloge au condottiere, ce qui est peu probable, car à notre âge d'alors nous connaissions surtout les jugements absolus. Du haut de ces souvenirs, quarante années nous contemplent, et Conal O'Riordan donne aujourd'hui un volume de plus de trois cents pages qui résument admirablement la carrière de l'Empereur et l'Empereur lui-même, tels qu'il les voit. Ce n'est pas une œuvre de fantaisie, une démonstration paradoxale que Napoléon n'était après tout qu'un homme comme les autres; les épreuves ont été lues par un général et un amiral anglais, tous deux historiens militaires réputés, et ni l'un ni l'autre n'ont relevé la moindre erreur de fait. Toutefois, en admettant que l'auteur soutienne sa thèse sans réfutation possible, le général émet cette réserve que peu de grands hommes résisteraient à une critique aussi approfondie et qu'il ne faut montrer le succès que sous son aspect séduisant.

Peu après avoir reçu *Napoleon Passes*, je trouvai dans la *Nouvelle Revue Française* (mai, juin et juillet) les *Vues sur Napoléon* de M. André Suarès. Le rapprochement s'impose. « Le conquérant, écrit M. Suarès, fait le malheur des peuples

et leur gloire. Et qu'est-ce que la gloire? » Et, au début de sa dissertation, il prend soin de dire que « Napoléon définit la gloire comme nul autre avant lui ni depuis : une action plus ou moins éclatante qui masque un immense mensonge ». S'il est vrai que la gloire est la sœur cadette de la religion, la gloire napoléonienne a trouvé en Conal O'Riordan et en Suarès deux redoutables iconoclastes.

L'auteur britannique ne s'est pas proposé de rédiger une histoire de Napoléon Bonaparte, mais « un simple commentaire à l'usage de ses innombrables dévots qui connaissent tout de lui, excepté la vérité ». Pour cela, il a rassemblé dans *Napoleon Passes* plus de détails précis sur Napoléon et le monde de son temps qu'il n'en existe même dans les plus volumineux ouvrages. Fort judicieusement, il observe qu'en dépit de sa passion pour l'exactitude matérielle, Napoléon n'a vu son monde que comme un mirage. Captif à Sainte-Hélène, il lui fallut se référer aux collections de journaux pour vérifier « ce qu'il avait fait de sa liberté, quand il était libre », et il se trouva devant cette difficulté qu'ayant inventé et publié tant de fables pour tromper le monde, il n'était plus capable, l'eût-il désiré, de discerner l'histoire de la fiction. Et les mensonges qui avaient aidé à son ascension fournirent la matière pour expliquer sa chute. Comme toutes les autres, la légende napoléonienne repose sur la fiction; quelle que soit l'objectivité dont ils se réclament, ses historiens ne parviennent pas à étudier Napoléon avec un parfait détachement. « Le gorille de Taine, observe O'Riordan, est un ange pour Masson et un honnête épicier pour Lévy. » Quant aux Allemands, ajoute-t-il, avec leur souci caractéristique d'épuiser le sujet, ils le méconnaissent à fond, et, pour le profane, l'Empereur demeure sacro-saint, tout comme s'il était le fils même de la Pucelle d'Orléans. Cependant, des auteurs de toutes races ont écrit en toutes langues sur lui tant et tant de choses qu'il semble que rien ne reste à dire, exactement comme pour Shakespeare. Il restait à dire la vérité toute simple, à faire un portrait ressemblant, au physique comme au moral, sans flagorneries et sans falbalas, sans exagération ni des qualités ni des défauts. C'est le travail qu'a entrepris Conal O'Riordan et qu'il a remar-

quablement réussi. Il reconnait que la tâche fut malaisée.

Les difficultés qui entravent la recherche de la vérité sur Napoléon proviennent de la haine qu'il avait de la vérité. Il ne pouvait pas s'empêcher de tricher en jouant aux cartes avec sa mère ou aux échecs avec un automate, pas plus qu'il ne pouvait consulter un médecin sans décrire inexactement ses symptômes; il gagna plus d'une de ses victoires en dupant l'ennemi — ce dont on ne saurait le blâmer, — mais sa défaite finale fut rendue inévitable par la mystification trop persistante de son propre état-major, et la destruction de sa dernière armée fut le résultat d'un mensonge dont la cruauté révolta ses lieutenants les plus endurcis. Etre constamment en compagnie de ce prétendu réaliste amenait à perdre tout sens des réalités, et quand on étudie ce qu'il fit écrire de lui au cours des cinq dernières années de sa vie, on se trouve submergé dans un océan de falsifications et de contradictions. La plus solide preuve qu'il est bien le père de ses bâtards Léon Denuelle et Alexandre Walewski, comme aussi du fils et héritier légitime qu'il eut de l'archiduchesse Marie-Louise, est qu'ils étaient tous trois des menteurs invétérés.

Nous ne saurions suivre de bout en bout le subtil et lucide exposé de l'auteur. Il y fait preuve d'une connaissance phénoménale de la carrière de son héros, et ce n'est pas étonnant puisque, depuis quarante ans, il n'a cessé de rechercher tout ce qui le concerne. Les conclusions auxquelles il arrive sont le résultat de ces longues études. Peut-être, au début, tendait-il à professer des opinions différentes et à témoigner d'une admiration plus conforme à la légende. Mais, peu à peu, le demi-dieu s'est dépouillé de son prestige, au fur et à mesure que la fable révélait ses invraisemblances et son tissu de tromperie. L'histoire avait pourtant fait tout son possible pour cimenter solidement la légende; des faits véridiques chevillaient la structure apocryphe, si bien que les idées, les hommes et les événements avaient également revêtu le déguisement « empire ». Le mérite de l'ouvrage de Conal O'Riordan n'est pas seulement d'avoir rendu son vrai visage à Napoléon Bonaparte, mais aussi d'avoir remis les comparses, complices et collaborateurs à leur vraie place, qui n'est pas toujours celle que le grand premier rôle leur laissa. Toute une époque, l'une des plus agitées et des plus confuses que l'histoire enregistre, reprend ses véritables pro-

portions. Il y fallut une érudition prodigieuse, un discernement perspicace, un jugement clairvoyant, et une dose rare d'intelligence et d'imagination pour reconstruire sans son camouflage le prodigieux édifice.

A l'égard de Napoléon, écrit André Suarès, on se trouve dans un embarras extrême... Sa force s'impose même au dégoût, même à la haine. Quels qu'en soient les écarts, à la puissance qu'on lui sent, on trouve toujours des excuses... Quand on le haïrait, il faut qu'on l'admire. Ne l'admirât-on pas, il faut qu'on s'étonne de lui. Il est le spectacle le plus énorme de l'action. Funeste ou non, en vingt ans, cet orage humain condense dix siècles d'histoire...

Je crois que Conal O'Riordan, avec qui Suarès se rencontre à chaque page, même dans la comparaison avec Don Juan, est allé plus loin, qu'il est parvenu à un détachement plus complet, grâce auquel il ne subit plus rien de l'ascendant et de l'ostentation de son héros; peut-être est-ce parce qu'il n'est pas Français, de ces Français qui, selon Suarès, ont fait de Napoléon le héros de toutes leurs volontés et même de leurs illusions...

Napoléon passe... Serait-ce dans le déclin de sa légende? « Bonaparte a passé par le tombeau, comme il a passé partout, sans s'y arrêter », a dit Chateaubriand, que Conal O'Riordan cite en épigraphe à ce livre qui permet au lecteur de voir encore une fois Napoléon passer sous ses vraies couleurs, décoiffé de son auréole, monstrueuse extravagance de la nature, impitoyable autant que pitoyable.

Mémento. — Après un excellent essai sur la position de Freud dans l'histoire de la pensée moderne, *The Criterion* donne dans son numéro trimestriel de juillet une substantielle étude de P. Mansell Jones : *The Approach to Ronsard*, qui dénote une sûre érudition et des idées originales et justes :

En jugeant la poésie d'une autre époque, observe l'auteur, un point est à considérer qui semble avoir rarement frappé les critiques... Selon une terminologie de vogue récente, toute poésie est symbolique. Elle exprime, communique ou suggère quelque chose qui ne peut se transmettre que par des emblèmes et des « indirections ». Chaque âge a son mode ou sa formule favorite qui lui sert mieux qu'une autre pour présenter à l'esprit contemporain la réalité symbolisée. Le mode ou la formule qui apparaît essentiel à une époque peut, à une autre, manquer

de toute puissance de suggestion. La plupart des poètes rebelles paraissent conventionnels à leurs successeurs...

Plus loin, Ezra Pound intitule *Murder by Capital* un juste réquisitoire contre l'inemploi des artistes novateurs au temps où ils sont rebelles et avant qu'ils ne soient jugés pompiers, ce que paraissent bien devenir et le style et la forme qu'emploie l'auteur. Le mauvais goût a, selon lui, pour origine le manque de bouts de papier (monnaie) échangeables, correspondant à la production existante, à quoi s'ajoute la peur de ce qui est nouveau. A défaut d'un « decent fiscal system », qui donnerait du «travail de première intensité » aux quelques centaines d'individus qui le demandent, il penche pour le retour au « patron » de jadis : un intelligent millionnaire pourrait faire beaucoup. En tous cas, il condamne « la stupidité des efforts, donations et dotations à grand tam-tam ».

Le « patron » doit être un personnage vivant avec qui on puisse entrer en rapports. On n'a abouti à rien en confiant le « patronage » à des groupes d'universitaires au cerveau ossifié, ignorants de tout ce qui est art, sur qui il est vain de s'apitoyer, leur crime consistant à ne pas se rendre compte de leur incompétence. Les crimes contre l'art vivant ont une gravité sociale en ce qu'ils refusent à l'artiste l'occasion d'exister et de pratiquer son art d'accord avec l'ordre social de son temps...

A propos des *Lettres à Sophie Volland*, récemment publiées, Francis Birrell examine les « très curieuses choses que Diderot pouvait à l'occasion faire avec la prose ».

Il convient de lire le commentaire de T. S. Eliot sur les rapports des problèmes politico-économiques et les questions morales et spirituelles :

Je maintiens que c'est finalement aux moralistes et aux philosophes, sans qu'ils apparaissent nécessairement en public, qu'il incombe d'établir les bases des systèmes de gouvernement. On nous répète constamment que le problème économique ne peut attendre : il est également certain que les problèmes moraux et spirituels ne sauraient attendre non plus; ils n'ont déjà que trop attendu.

HENRY D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

Alberto Viviani : *Giubbe Rosse*, Barbera, Florence. — Giovanni Papini : *Il Sacco dell' Orco*, Vallecchi, Florence. — Benedetto Croce : *Conversazioni Critiche, séries III et IV*, Laterza, Bari. — Guido Manacorda : *Benedetto Croce ovvero dell' improntitudine*, Bemporad, Florence. — Guido Manacorda : *Le Solitudini*, Mondadori, Milan. — Antonio Goglia : *Natalia Guckov*, Cappelli, Bologne. — Maria-Luisa Fiumi : *Ginestre*, Bemporad, Florence. — F.-T. Marinetti : *Il Fascino dell' Egitto*, Mondadori, Milan. — Mario Giannantoni : *La Vita di Gabriele D'Annunzio*, Mondadori, Milan. — Carlo Weidlich : *Nella Repubblica delle Lettere*, Domino, Palerme. — Cesare Giardini : *I Processi di Luigi XVI*e *e di Maria Antonietta*, Mondadori, Milan. — Mémento.

Florence 1913, Florence 1933. Vingt ans. On peut mesurer les changements qu'ils ont apportés à la métropole toscane en lisant le livre d'Alberto Viviani, **Giubbe Rosse**. C'étaient les *Vestes Rouges* que portaient les garçons de la brasserie Reininghaus, nom qu'aucune bouche florentine ne s'est jamais hasardée à prononcer. Café tranquille, fréquenté par des joueurs d'échecs, jusqu'au jour où l'invasion des hommes de lettres et des artistes de la nouvelle école vint y apporter plus que de l'émoi. Aux farces qu'en bons Florentins — car la plupart l'étaient — ils firent à ces braves gens, ils joignirent les brocards. Et c'est alors que fut composé le fameux quatrain :

Giubbe Rosse è quella cosa
Che ci vanno i futuristi;
Se discuton non c'è cristi,
Non puoi più giocare a dam...

Les VESTES ROUGES, *c'est cette histoire où se rendent les futuristes; s'ils discutent, il n'y a pas de bon Dieu, on ne peut plus jouer aux dames.*

C'est peu en effet de dire que les discussions y étaient bruyantes. Les futuristes, Marinetti, Settimelli, Boccioni, s'étaient intégrés au groupe; mais ils n'en formaient pas le gros. Papini était sinon le chef reconnu, tout au moins le centre, la personne la plus marquante de cette troupe qui comprenait Soffici, Palazzeschi, Prezzolini, Dino Campana, Folgore, Carrà, Auro d'Alba, Moscardelli, Levasti, Giovanni Bellini, Vannicola, les Costetti, et tant d'autres. Parmi les Français, on vit André Gide, Max Jacob, Guillaume Apollinaire. Et ce fut en ces temps que le peintre de Groux réussit à se sauver de l'asile d'aliénés de Florence où on l'avait indûment enfermé; et l'épisode, qui n'a jamais été conté, est d'une grande saveur.

Beau moment. La *Voce*, qui alors avait acquis tant d'influence, paraissait depuis quatre ans. Ses éditions avaient publié en 1912 l'*Uomo Finito* et *Lemmonio Boreo*. A distance, nous pouvons nous étonner de trouver sous la bannière futuriste des gens d'esthétiques si différentes et qui, depuis, suivirent des chemins fort divergents. Il s'agissait alors de lut-

ter contre la déviation bourgeoise et officielle de la véritable tradition. A vrai dire, seule l'opposition à D'Annunzio réunissait tout le monde. Benedetto Croce qui, un moment, fut *magna pars* dans la *Voce*, était diversement apprécié. Les manifestations les plus marquantes furent l'exposition d'art futuriste qui s'ouvrit en novembre 1913, et la soirée futuriste qui eut lieu au Théâtre Verdi le 12 décembre suivant. Ce fut une tempête; et tout souvenir n'en est pas éteint à Florence.

Entre temps, Papini publiait pour son compte, avec la collaboration de Soffici, *Lacerba*, hebdomadaire outrancier qui fit scandale, et non sans raison. Il avait pris un tel ton qu'on se demande comment il aurait fini, si la guerre ne l'avait pas fait disparaître. Quant à Papini, on sait ce qu'il advint de lui; et aussi de Soffici. La guerre passée, le groupe ne put se reconstituer; et il est difficile qu'un semblable puisse se former dans l'Italie nouvelle. Mais il avait fait son œuvre; une œuvre de renouvellement nécessaire. Et c'est ce que les jeunes d'aujourd'hui ne doivent pas oublier. Alberto Viviani est encore un jeune. Il avait dix-neuf ans en 1913; un âge favorable à l'observation enthousiaste et féconde. C'est pourquoi le témoignage qu'il apporte avec *Giubbe Rosse* est d'importance pour l'histoire des lettres italiennes.

Presque en même temps que *Dante Vivo*, Papini a publié, dans une édition populaire, **Il Sacco dell' Orco.** C'est l'ogre qui vide son sac. Ce petit volume de pensées est formé de *rifiuti*, fragments non utilisés pour d'autres œuvres, inédits, mais dont on reconnaît la place, ici et là, bien qu'ils soient de dates bien diverses. Ce fond est riche. Chacun peut y trouver son bien. Je me suis arrêté, moi, sur *Italia e Francia*, un article dont la substance a été développée déjà dans la *Vraie Italie*, de piquante mémoire; mais il ne m'appartient pas encore de la rappeler. Il y est question de six Italiens qui auraient *guidé* la France en des moments décisifs. Je trouve que de ces six, pour notre bien, l'Italie aurait dû garder pour elle au moins deux. Mais il est encore mieux de répondre en bloc que ce racisme n'est pas latin, ni dans le génie de nos deux histoires. Imaginez qu'un publiciste français connaisse l'histoire de nos provinces — je fais, on le voit, une hypothèse bien hardie — et qu'il dise : « La terre

patronymique de Cavour a fait partie des escartons briançonnais; or, Cavour a fait l'unité de l'Italie; donc cette unité est œuvre française. » Papini répondrait certainement que semblable syllogisme est une sottise; et il aurait raison.

Benedetto Croce a toujours été âprement discuté en Italie; et il l'est aujourd'hui plus que jamais. Je me garde de prendre sa défense, car il est de taille à se défendre tout seul. On lui reproche une certaine pesanteur, la dureté d'un esprit qui applique à la critique la rigidité d'un système trop précis, une certaine insensibilité, et bien d'autres choses encore. Ces griefs sont vrais en partie, sans doute; mais si Croce n'eût pas fait son œuvre, comme l'actuelle culture italienne serait différente! Qu'on l'aime ou non, il faut reconnaître que son influence est une des plus profondes qu'ait subies jamais l'esprit italien. A ce titre, nous lui devons de la considération. Il vient de publier la troisième et la quatrième série de ses **Conversazioni Critiche**, parues auparavant en articles, surtout dans la *Critica*. Certains de ses fragments ne sont autres que de ses fameuses *postille*. La matière de ces deux volumes est trop riche pour qu'on puisse tenter d'en faire un examen, même fragmentaire. Philosophie, politique et lettres, tout s'y mêle. Je ne retiens qu'un passage sur Molière, écrit à propos du livre de Küchler. Il est bon que les étrangers écrivent parfois sur nos classiques, sur lesquels nous professons le plus souvent des évaluations dogmatiques. Pour Croce, la qualité maîtresse de Molière est celle de poète : il sait vivre entièrement dans la représentation en s'écartant de toute tendance. C'est juste, bien que les Français ne voient pas Molière tout à fait de cette façon.

Benedetto Croce ayant fait quelques critiques sur la traduction qu'a donnée du *Faust* de Gœthe Guido Manacorda, germanisant émérite, celui-ci l'a pris à partie de la belle façon dans un opuscule, **Benedetto Croce ovvero dell' Improntitudine.** Il ne se borne pas à défendre son Faust; il contre-attaque avec une ironie légère et cinglante. Nous mêler à la bagarre n'est pas notre affaire. Par ailleurs, Guido Manacorda, qui est d'esprit catholique bien marqué, a publié **Le Solitudini.** C'est un recueil d'articles de grand reportage; mais ils sont écrits par un homme de talent et de culture,

ce qui est peu commun dans le genre. Nous en détachons la *Veille de Noël à l'asile de nuit*; et surtout la fin d'*Humilité*, qui est une page admirable.

Natalia Guckov est un roman d'Antonio Goglia sur la révolution russe. Œuvre forte, et qui nous paraît vécue. Il faut que l'auteur ait été le témoin de certaines des scènes qu'il raconte, tant elles apparaissent directes et sincères. Il a très habilement mis en œuvre les épisodes de violence en les disposant autour de figures centrales bien choisies. Notre époque apparaîtra, dans une ou deux générations, comme celle de l'histoire qui pourra fournir le plus de matière au romanesque. Plusieurs Walter Scott n'arriveraient pas à l'épuiser. Antonio Goglia aura été un des premiers à l'exploiter.

Il y a toujours beaucoup à prendre dans un livre de Maria-Luisa Fiumi. Et **Ginestre** nous offre la même abondance que les précédents. C'est un recueil de nouvelles. Le genre a toujours du succès en Italie. Celles-ci valent par la délicatesse de la touche. La plupart résolvent des problèmes de psychologie féminine; et seule une femme possède assez de finesse pour les aborder sans faute de goût ni de ton. Il est certain qu'un homme pourrait difficilement se permettre de donner pareillement un *Conseil à Gigetta*.

F.-T. Marinetti est bien qualifié pour exprimer **Il Fascino dell' Egitto** : il est né en Egypte et il la connaît bien. Ce livre ne se range pas, pour son écriture, à la technique futuriste; sauf pour les titres de certains chapitres. Mais il est tout pénétré du goût pour la vie moderne, et pas une ligne n'en est banale. C'est une suite de courtes descriptions, des poèmes libres, dont les traits sont nets, le style coloré sans surcharge ni effets recherchés. En somme, une langue pleine et sonore qu'ont à envier beaucoup de tenants du vieux classicisme.

Il sera facile d'écrire la vie de D'Annunzio. Angelo Sodini a déjà donné du poète la belle biographie intitulée *Ariel en Armes*. (Et non *Ariel Casqué*, car D'Annunzio n'a pour ainsi dire jamais coiffé le casque.) Aujourd'hui, Mario Giannantoni publie **La Vita di Gabriele D'Annunzio**, et son livre n'est pas une redite de celui de Sodini. L'existence de D'Annunzio est assez riche pour fournir matière à plusieurs bio-

graphes. Il a désiré lui-même que fût publié cet ouvrage-ci. Preuve qu'il y reconnaît des traits propres à le définir fidèlement.

Carlo Weidlich publie la troisième série de **Nella Repubblica delle Lettere.** Ce sont des essais critiques et des portraits dont chacun tient en quelques pages, souvent en deux seulement. Mais les jugements, pour être concis, ne s'en trouvent que plus nets et plus sûrs. C'est un modèle de critique, impartiale et pénétrante. Les auteurs vivants peuvent en retirer un grand profit; et les morts sont toujours mis ou remis à la place qui leur convient.

Cesare Giardini donne une suite à son *Varenne* avec **I Processi di Luigi XVI e di Maria Antonietta.** Même souci de la critique des sources, même émoi dans le récit. Il est difficile qu'un Français soit tout à fait impartial lorsqu'il traite de ces grandes scènes de la Révolution. Mais Cesare Giardini en extrait vraiment toute la substance humaine.

Mémento. — A un nombre limité d'exemplaires hors commerce a été tiré un fort beau volume à la mémoire d'*Ofelia d'Alba*. Les plus insignes représentants des Lettres italiennes ont collaboré à ce recueil qui est ainsi de toutes façons d'une grande rareté. Trois écrivains français se sont joints à leurs collègues italiens. Qu'il me soit permis de noter qu'ils sont tous les trois collaborateurs du *Mercure* !

PAUL GUITON.

LETTRES RUSSES

Paul Milioukov, Ch. Seignobos et L. Eisenmann, *Histoire de Russie*. Tome III. *Réformes, réaction, révolution* (1885-1932), Librairie Ernest Leroux. — Stephen Graham, *Ivan le Terrible, le premier tsar*. Payot, 1933. — A. A. Vasiliev, *Histoire de l'Empire Byzantin*, traduit du russe par P. Brodin et A. Bourguina, avec une préface de Charles Diehl, membre de l'Institut. Edition Picard, Paris. 1932.

Sous cette rubrique des *Lettres russes*, nous allons parler aujourd'hui exceptionnellement de trois livres écrits en français, mais les deux premiers ont pour objet l'histoire de la Russie, et le troisième est la traduction française d'un ouvrage dont l'original est en langue russe.

L'**Histoire de Russie,** qui est éditée sous le patronage de l'Institut des Etudes slaves de l'Université de Paris, et

dont le troisième et dernier volume vient de paraître, peut être appelée à juste titre « une histoire de professeurs », car elle est rédigée par un groupe d'universitaires ayant à sa tête M. P. Milioukov, secondé par Charles Seignobos et L. Eisenmann. Cela dit assez ce que nous pouvons y trouver et ce qui y manque; une excellente tenue et un grand savoir joint à la préoccupation d'*enseigner*, encore plus que de *renseigner*, et d'autre part l'absence complète de vie intérieure et d'un souffle créateur. C'est toujours *ex cathedra* qu'on nous parle dans un langage incolore, mais qui laisse pourtant percevoir le vouloir d'être impartial et objectif, vouloir qui n'est pas toujours atteint, car la griffe bien connue du chef de l'équipe universitaire transparaît en bien des endroits.

Le troisième tome de l'*Histoire de Russie* englobe les règnes des trois derniers empereurs [Alexandre II (1855-1881), Alexandre III (1881-1894) et Nicolas II (1894-1917)], plus un long chapitre consacré à la Russie sous le régime des Soviets. L'histoire du règne de Nicolas et le chapitre sur les Soviets, dus tous les deux à la plume de M. Milioukov, forment les deux tiers du volume, qui a près de 600 pages. C'est dire toute l'importance qu'on a voulu donner à cette époque de l'histoire russe, importance qui, certes, se justifie par le grand nombre d'événements de toutes sortes qui y étaient compris. Donc, toutes ses pages sont à lire ou plutôt à relire, car elles ne nous apportent à peu près rien de nouveau et ne nous révèlent rien que nous ne sachions déjà. Cependant, telles quelles, elles sont précieuses, grâce à leur concision et à la foule de renseignements qu'elles fournissent. dont le prix est malheureusement élevé.

C'est surtout vrai pour le sous-chapitre trois du chapitre XXII, *Le rôle de la Russie dans la guerre mondiale*, dû à la plume du général Danilov, ancien quartier-maître général des armées russes, et enrichi de cinq plans montrant les différentes phases des opérations militaires sur le front russe. Elles seront encore plus précieuses pour nous si nous savons en éliminer la personnalité politique du narrateur.

Une des particularités de cette *Histoire de Russie*, c'est

sa transcription des lieux et des noms propres russes. Cette transcription est conforme à la règle établie par les doctes slavistes, mais déroutera certainement le simple lecteur. Du reste, on peut se demander si le simple lecteur usera, hors des bibliothèques publiques, de cette *Histoire de Russie*, dont le prix est malheureusement élevé.

§

M. Stephen Graham, qui a passé la plus grande partie de sa vie en Russie, nous assure qu'il s'est fortement documenté avant d'entreprendre son ouvrage sur **Ivan le Terrible, le premier Tsar**. Et nous le croyons volontiers, car son travail dénote pas mal de savoir, à la différence d'un autre ouvrage qui fut publié en France, il y a quelques années de cela, sur le même sujet, et qui est, comme on dit vulgairement, une « vaste rigolade », assez sinistre du reste.

Donc, M. Graham a lu Solovief, Platonof, Klioutchevsky, bref, tous les grands historiens russes, et, ce qui est assez remarquable, il a su les lire avec discernement. Cependant, il semble que les derniers travaux publiés, tant en Russie qu'en Allemagne, sur la période moscovite de l'histoire de Russie, lui sont restés inconnus. C'est ainsi qu'il ne dit rien sur les *Mémoires* de Heinrich von Staden que vient de publier Fritz Epstein, de l'Université de Hambourg. Et pourtant, c'est un document qui éclaire d'une façon très vive le règne d'Ivan IV. M. Graham cite Johan Taube et Eilert Kruse, ces deux aventuriers d'origine livonienne qu'Ivan avait pris à son service et qui le trahirent à la fin, mais a-t-il consulté Fletcher, car rien dans son ouvrage ne nous dit qu'il ait lu, directement, *Of the Russian Commonwealth?* Ou alors il cache bien ses sources.

Cependant, après tout, l'auteur d'un ouvrage de vulgarisation (et que M. Graham ne voie rien de désobligeant dans cette appellation) n'est pas nécessairement tenu de tout savoir sur le sujet qu'il expose et même de savoir où on peut tout trouver sur ledit sujet. L'essentiel, c'est qu'il donne la note juste et qu'il éclaire suffisamment la figure ou l'époque historique qu'il traite. Et en ceci M. Graham a parfaitement

réussi, quoiqu'on puisse lui reprocher de n'avoir pas suffisamment mis en lumière le rôle économique et social de l'*Opritchina*, cet Etat dans l'Etat que la méfiance et la susceptibilité toujours croissantes d'Ivan avaient créé en vue de protéger ses prérogatives de tsar et de le défendre contre la trahison. M. Graham a parfaitement raison de dire « qu'Ivan IV fut un grand Russe, quoiqu'il ne fût nullement grand », car, s'il avait été vraiment un grand monarque, la Moscovie de son temps n'aurait pas connu cette vénalité et cet extraordinaire laisser-aller de l'administration tsariste dont nous parlent les annales et certains « mémoires » de l'époque, comme par exemple les relations du djak Timoféef, publiées en 1909 par la « Rousskaïa Istoritchéskaïa Bibliotèka ».

Donc, à part quelques parties du règne d'Ivan laissées dans l'ombre et d'autres pas assez mises en lumière, le livre de M. Stephen Graham se présente comme un ouvrage qu'on lit avec profit et intérêt.

§

Jusqu'à ces derniers temps, l'école russe d'histoire, d'archéologie et d'art byzantins n'avait d'équivalent que l'école française qui date du XVIIe siècle et, pour les détails, le centre d'études byzantines de l'Université de Munich.

Le fondateur des études byzantines en France est incontestablement le célèbre érudit Du Cange (1610-1688), qui consacra à l'Empire romain d'Orient plusieurs ouvrages remarquables, tels que l'*Histoire de l'empire de Constantinople sous les empereurs français* et le *Glossarium ad scriptores mediae et infinimae graecitatis*, que le célèbre byzantiniste russe V. Vasiliévsky trouve inégalé jusqu'à nos jours. Après la mort de Du Cange, les études byzantines furent continuées par Mabillon, à qui nous devons le remarquable *De Re Diplomatica*, qui a fondé la diplomatique; par Monfaucon, dont la *Paléographie grecque* n'a pas perdu de son importance encore aujourd'hui, et par le bénédictin Banduri, qui vécut en France et nous a laissé un ouvrage très important, intitulé *Imperium Orientale*, et le dominicain Le Quien, connu pour son travail sur *L'Orient chrétien*.

Le XVIIIe siècle, tout imbu du préjugé que le moyen âge n'était qu'une époque « barbare » et une source de ténèbres et d'ignorance, ne s'occupa guère de Byzance que pour la flétrir ou la dénigrer (Voltaire, Montesquieu). Et ainsi la tradition scientifique de Du Cange et de Mabillon ne fut reprise en France que dans la seconde moitié du XIXe siècle avec les Schlumberger, Bayet, Millet, L. Bréhier et Charles Diehl, dont les divers travaux contribuèrent à placer la France au premier plan des pays où fleurissent les études byzantines.

L'école allemande d'histoire et de littérature byzantine, dont la fondation remonte à Gregorovius (né en 1821), si ce n'est à Hopf, foisonne, en dehors des travaux spéciaux de l'Université de Munich, d'ouvrages de tout premier ordre. Rappelons-nous seulement ceux de Hertzberg, de Gfrörer (*Byzantinische geschichte*, Graetz 1872-77), de Gelzer (*Abriss der byzantinischen Kaisergeschichte*, Munich 1897) et, enfin, celui, capital, du regretté Karl Krumbacher: *Geschichte der byzantinischen Litteratur* (Munich 1897). Ajoutons à cela qu'en dehors de la revue russe *Vizantiysky Vremènnik*, c'est en français et en allemand que sont édités les plus importants périodiques consacrés aux études byzantines, la *Byzantinische Zeitschrift* et les *Byzantinisch Neugriechische Jahrbücher*, en Allemagne, et la *Byzantion. Revue internationale des Etudes byzantines* (Paris-Liége).

Quant aux autres pays, l'Angleterre en particulier, leur apport dans la connaissance de Byzance se traduisit, au cours des âges, moins par des travaux de détail et de pure érudition que par des exposés d'un caractère synoptique, tels par exemple que le célèbre ouvrage de J.-B. Bury, *A History of the later Roman Empire*, dont la première édition date de 1889, et qui fut suivi d'un troisième volume, paru en 1912, sous le titre : *A History of the Eastern Roman Empire*, et celui de George Finlay, *A History of Greece from its conquest by the Romans to the present time*, qui avait précédé de quelques dizaines d'années les travaux de Bury et fit faire un grand pas à l'histoire byzantine. On doit ajouter à ces deux noms, en toute justice, celui du savant hollandais Hesseling, professeur à l'Université de Leyde. La langue hollandaise n'étant pas très répandue, Hesseling ne fut bien connu qu'en

1907, lors de la parution d'une traduction française de son ouvrage capital, *Essai sur la civilisation byzantine,* précédé d'une introduction de G. Schlumberger.

C'est aussi le manque de diffusion de la langue russe à l'étranger qui fit que les travaux des savants byzantinistes russes étaient restés et restent encore si peu connus du public lettré de l'Europe occidentale. Et cependant bon nombre d'entre eux peuvent aisément rivaliser avec les meilleurs ouvrages de savants étrangers sur le même sujet.

Une des raisons, et c'est peut-être la toute première, de l'intérêt que les érudits russes ressentirent de tout temps pour Byzance, c'est qu'une grosse tranche de l'histoire de leur pays, sa religion, certaines de ses institutions et même le principe de l'autorité suprême provenaient de Byzance, s'y baignaient, pourrait-on dire, s'en étaient imprégnés au point que le byzantinisme subsista, ouvertement ou déguisé, en plein xxe siècle.

Cependant, durant toute la première moitié du siècle dernier, au temps où c'étaient surtout des savants allemands venus en Russie, tels que Krug (1764-1844) et Kunik (1814-1899) qui s'occupaient de l'histoire de Byzance, en essayant de déterminer le rôle de Byzance et des sources byzantines dans l'histoire russe, la question byzantine servit bien souvent à des intellectuels russes de prétexte à des luttes idéologiques et même politiques. Pendant fort longtemps, slavophiles et libéraux occidentaux se combattirent avec des armes prises dans l'arsenal byzantin, les uns voyant dans l'idée byzantine la sauvegarde des principes politiques, économiques et sociaux chers à leur cœur, c'est-à-dire de cette sorte de théocratie dont un Léontief fut l'avocat le plus éminent, et de cette manière d'Etat patriarcal dont rêvait un Aksakof, tandis que les autres, c'est-à-dire les « occidentaux », un Tchaadaief ou un Herzen, n'envisageaient cet attachement à l'idéal byzantin que comme un obstacle au rapprochement de la Russie du reste de l'Europe. Mais évidemment toutes ces disputes byzantines, c'est le mot, ne pouvaient faire avancer d'un iota l'étude impartiale et scientifiquement menée de l'histoire byzantine. Ce n'est donc, virtuellement, qu'après que les joutes entre slavophiles et occidentaux eu-

rent pris fin faute de combattants que les savants désintéressés purent prendre leur revanche.

Le véritable fondateur du byzantinisme scientifique russe fut V.-G. Vasiliévsky (1838-1899), professeur de l'Université de Pétersbourg et membre de l'Académie russe des sciences. C'est lui qui dota la science de son pays d'une série de travaux d'une grande importance, non seulement sur des questions particulières, tant extérieures qu'intérieures, de l'histoire byzantine, mais encore sur l'histoire générale. C'est ainsi qu'on ne saurait se passer de son travail sur *Byzance et les Pétchénègues* pour l'étude de la première croisade. Ceci est reconnu par nombre de savants étrangers. Ce que Vasiliévsky avait fait dans le domaine de l'histoire, le regretté Nicolas Kondakof, mort en 1925, l'accomplit, à une échelle plus grande encore, dans celui de l'art byzantin. On connaît bien en France le nom de ce savant russe, dont un certain nombre d'ouvrages, très appréciés par les spécialistes, ont été traduits en français.

Si maintenant, quittant les savants qui s'étaient limités à certaines branches du byzantinisme, nous voulons voir ce qui a été fait en Russie dans le domaine de l'histoire générale, le premier nom qui nous viendra à la mémoire sera celui de J. Koulakovsky, l'auteur de cette déjà célèbre *Histoire de Byzance* dont le troisième et dernier volume fut publié en 1915, en pleine guerre. Avec un zèle remarquable, Koulakovsky a étudié les sources byzantines, grecques, latines et orientales et, sur cette base, en possession d'une connaissance approfondie de tous les travaux parus sur ce sujet, il entreprit l'exposition détaillée de l'histoire de Byzance jusqu'en 717, époque des luttes des iconoclastes. C'est à ce même VIIIe siècle que s'arrête l'*Histoire de l'Empire byzantin* d'un autre savant russe fort distingué, F. Ouspensky, qui fut de longues années (1894-1914) directeur de l'Institut archéologique russe à Constantinople et, plus tard, directeur de la revue *Vizantiysky Vremennik* (Les Annales byzantines), où il remplaça Vasiliévsky et Reger, l'érudit auteur de l'*Analecta byzantino-russica* (1891) et du *Fontes rerum byzantinarum* (1892).

Ni l'*Histoire* de Koulakovsky, ni celle d'Ouspensky, qui

est mort en 1928 à Leningrad à l'âge de 83 ans, après avoir publié la première partie du deuxième volume de son ouvrage, n'ont été traduites en aucune langue étrangère. Ce privilège échut tout dernièrement au benjamin, pourrait-on dire, des byzantinistes russes, à A. Vasiliev, dont l'histoire complète et générale de l'Empire de Byzance, après avoir été traduite en anglais (car l'auteur est actuellement professeur à l'Université de Madison, E. U. A.), sous le titre *History of the Byzantine Empire,* vient aussi de paraître en français, en deux forts volumes d'à peu près 500 pages chacun, aux éditions Picard et sous le titre d'**Histoire de l'Empire Byzantin.**

Comme nous venons de le dire, les histoires entreprises en Russie par Koulakovski et par F. Ouspensky sont restées inachevées. Et, d'autre part, les précieux ouvrages de Bury ne s'appliquent qu'à des périodes relativement courtes de l'histoire byzantine (1). Aussi, on ne peut que louer hautement M. Vasiliev de s'être attaché à la tâche formidable d'écrire une histoire générale de l'Empire byzantin, allant de sa fondation jusqu'à sa chute en 1453 en se basant sur les travaux les plus récents et les sources les plus diverses. Son ouvrage est donc une véritable *somme* des connaissances byzantines, aussi bien en histoire que dans le domaine de la littérature et de l'art. Ajoutons à cela que chaque volume est accompagné d'une riche bibliographie allant jusqu'à 1931 et divisée par matières et sujets, et enrichie de cartes et d'une illustration souvent peu connue. Mais, du reste, M. Vasiliev, par ses travaux précédents, était admirablement préparé à écrire cette histoire générale de Byzance. Dès 1900-1902, il s'était déjà fait connaître par un ouvrage important en deux volumes sur *Byzance et les Arabes*. Il a publié, d'autre part, avec traduction française, des textes importants, l'*Histoire universelle* qu'écrivit en arabe, au xᵉ siècle, Agapius de Menbidj, et le document considérable qu'est l'*Histoire de Yahya d'Antioche* (xiᵉ siècle). Il va sans dire qu'il ne saurait être question d'analyser dans un court

(1) Nous ne mettrons pas ici en ligne de compte les nombreux ouvrages de vulgarisation ou les manuels. Ils ne sont pas foncièrement inutiles, mais pèchent certainement par leur caractère assez sommaire.

article de revue les deux formidables volumes de M. Vasiliev. Cependant, qu'il nous soit permis de souligner certaines particularités de l'épopée byzantine, de nous arrêter sur des événements qui eurent une grande influence sur l'histoire de l'Europe en général, et de signaler le travail considérable accompli par notre auteur pour mettre en lumière la période la moins bien connue de l'histoire de Byzance : l'Empire de Nicée et l'époque des Paléologues, c'est-à-dire les XIIIe, XIVe et XVe siècles.

En transformant l'antique colonie mégarienne *Byzantium* en une capitale et en lui donnant son nom, Constantin le Grand fit le geste initial qui devait bientôt rompre définitivement l'unité de l'Empire romain. Certes, lui et ses successeurs immédiats comptaient bien continuer de gouverner à la fois les provinces d'Orient et d'Occident, mais c'est uniquement parce qu'ils n'apercevaient pas le fossé profond qui séparait, au point de vue moral et matériel, leurs deux capitales; c'est qu'ils ne se rendaient pas suffisamment compte que chacune d'elles représentait un monde à part que rien, en réalité, ne soudait ensemble, mais qu'au contraire tout séparait.

La différence de race entre Grecs et Latins, si marquée déjà à l'époque païenne, mais qui fut tempérée aux premiers siècles du christianisme par l'ardeur commune dans la foi nouvelle, reparut au moment où cette ardeur devint moindre et où, à la population purement grecque de la nouvelle capitale, vinrent s'ajouter, toujours en plus grand nombre, des éléments ethniques d'origine slave et asiatique. Aussi les successeurs de Constantin eurent beau s'intituler empereur des Romains et s'efforcer de maintenir sur les rives du Bosphore, au moins partiellement, l'usage du latin, ils perdaient chaque jour davantage, non seulement le droit de porter ce titre, mais aussi l'apparence et le physique du Romain. Ils devenaient des Grecs pour être en définitive des despotes orientaux. Evidemment, cette transformation ne se fit pas du jour au lendemain; il y fallut des siècles. Cependant, dès la mort de Justinien, l'orientalisation de l'Empire de Byzance marcha à grands pas. Au début du IXe siècle, les emprunts que l'âme byzantine avait faits au monde asiatique représen-

taient déjà un capital considérable; quelques dizaines d'années de plus suffirent pour transformer Constantinople en une ville purement orientale.

Une pareille évolution de l'Empire devait nécessairement avoir une profonde répercussion sur l'Eglise, d'autant plus que cette Eglise, au cours des âges, avait laissé l'empereur, héritier du grand pontificat des empereurs romains, prendre sur elle une autorité toujours plus grande. Inféodée à l'Etat, l'Eglise à Byzance dut donc fatalement le suivre sur la même route, en mesurant ses pas aux siens. Ainsi s'éloignait-elle peu à peu, et toujours davantage, de sa sœur l'Eglise occidentale. Le jour où l'Empire, grâce à des changements qui se produisirent dans la situation ethnique de l'Europe, en raison des grandes migrations, se vit obligé d'abandonner ses prétentions à l'hégémonie universelle, l'Eglise byzantine perdit à son tour son aspect d'universalité. Cependant, bien avant cette heure, elle était déjà divisée et secouée par des luttes dogmatiques stériles et épuisantes. Les hérésies nombreuses qui divisaient l'Orient chrétien depuis le IVe siècle avaient suscité au plus haut degré les passions populaires. Les empereurs, qui, presque toujours, se piquaient de théologie et entendaient gouverner l'Eglise comme l'Etat, étaient intervenus dans ces querelles. Mais ces interventions même avaient été une cause nouvelle de troubles et de séditions.

Par une conséquence réciproque, si l'Etat agitait l'Eglise, l'Eglise agitait l'Etat; la population monastique, sans cesse croissante, exerçait sur le peuple une influence fanatique et se l'attachait par des formes extérieures du culte. L'œuvre des empereurs iconoclastes fut-elle seulement une réaction contre cet engouement pour les formes extérieures du culte et contre l'influence du clergé qui contrecarrait l'action du pouvoir impérial, comme le prétendent certains historiens? Quoi qu'il en soit, si même ils n'avaient que ce dessein en tête, ils s'y prirent bien mal, car non seulement ils déchaînèrent une formidable lutte à l'intérieur de l'Empire, lutte qui dura de longues années, mais cette politique eut pour conséquence de détacher de l'Orient l'Eglise romaine et l'Italie. De fait, l'Italie centrale et Rome obéissaient au pape plutôt qu'à l'empereur et, dans les conflits entre ces deux pouvoirs,

Rome était toujours avec les papes. Cependant, un jour vint où la papauté, menacée par les Lombards et ne pouvant plus compter sur Byzance qui était toute occupée par ses luttes avec les Perses et les Arabes, fit appel aux Francs. La conséquence de cet appel fut qu'à la Noël de l'an de grâce 800, Charlemagne se vit couronner à Rome par le pape Léon III, parce que, dit un contemporain, « il n'y avait point alors d'empereur à Constantinople et que les Grecs étaient gouvernés par une femme ». Ce geste surprit, puis scandalisa Byzance. Et quoique Charlemagne, désirant sauver l'idée de l'Empire unique et universel, eût voulu épouser l'impératrice Irène, Byzance continua à persister dans des revendications historiques, purement théoriques, d'ailleurs. Mais tout aurait pu encore s'arranger, d'autant plus facilement que le second Empire d'Occident ne subsista que jusqu'à 911, si à cette brouille entre Byzance et Rome ne fût venue s'ajouter une grosse querelle théologique, suscitée par l'orgueilleux et intransigeant patriarche de Constantinople Photius et amenée jusqu'à la rupture avec l'Eglise romaine par le non moins ambitieux patriarche Michel Cérulaire.

Cette rupture, qui est le grand schisme d'Orient de 1054, ne fut pas estimée à sa juste valeur par les contemporains. C'est ainsi qu'on chercherait en vain, chez les historiens grecs officiels, des détails sur les événements de 1054. Et cependant la rupture spirituelle entre Byzance et Rome, vu l'importance qu'avaient en ces temps-là les questions touchant à la foi, partagea l'Europe et la chrétienté en deux camps bien clos, bien fermés et qui, avec le temps, devinrent de plus en plus hostiles l'un pour l'autre. Mais l'importance et la signification du schisme de 1054 ne furent aperçus qu'après que l'Europe en eut subi les lointaines conséquences.

L'histoire de Byzance après le schisme s'enrichit de nouveaux chapitres ayant trait à ses démêlés avec l'Europe occidentale. Deux siècles à peine après sa rupture avec la papauté, Byzance vit les chevaliers francs dans ses murs. Leur séjour ne fut pas long, mais leur venue ébranla considérablement son prestige aux yeux des Orientaux, qui empiétaient déjà sur ses possessions asiatiques. Entre temps, elle perdait pied en Italie et la tragédie des Vêpres siciliennes ne se passa

pas sans l'atteindre. Cependant, au concile de Lyon (1274), comme plus tard au concile de Florence (1438), Byzance fit des concessions, chercha des amitiés et sollicita même une aide. Mais il était déjà trop tard. Les Turcs étaient aux portes de Constantinople. Et bientôt ce fut la fin. Alors, écrit M. Vasiliev:

> Les Grecs passèrent en grand nombre en Occident, remportant avec eux les œuvres maîtresses de leur littérature. Cet afflux en Italie des trésors du monde classique créa en Occident des conditions très favorables à l'étude du passé lointain de l'Hellade et des richesses de sa civilisation impérissable. En les transmettant à l'Occident et en les sauvant ainsi de l'anéantissement turc, Byzance accomplit une très grande œuvre spirituelle et rendit un service immense à l'humanité.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Ernest Pezet et Henri Simondet : *La Yougoslavie en péril*, Bloud et Gay. — René Vanlande : *En Albanie sous l'œil de Mussolini*, Peyronnet. — Edouard Herriot : *La France dans le Monde;* Hachette. — Dr Georges Samné : *Raymond Poincaré;* les Œuvres représentatives. — Joseph Caillaux : *D'Agadir à la grande pénitence;* Flammarion. — S. Posener : *Adolphe Crémieux;* Alcan.

La Yougoslavie en péril, tel est le titre d'un volume dû à la collaboration de deux « démocrates populaires », MM. Ernest Pezet, député, membre de la Commission des Affaires étrangères, et Henri Simondet, professeur à l'Ecole des Sciences politiques. MM. Pezet et Simondet se disent (p. 8) sans fausse modestie « spécialisés dans l'étude des questions d'Europe centrale et orientale ». Le croirait-on à les voir abouter pêle-mêle des dépêches d'agence, des articles de quotidiens et des citations de livres sans discerner les coefficients très inégaux d'autorité que ces citations méritent? Chose à peine concevable, ils semblent ignorer l'existence de revues comme l'actuel *Monde Slave* et les articles (parfois tendancieux, mais tout de même autrement documentés que ceux des journaux) que ce périodique a, au cours des dernières années, maintes fois consacrés à la question serbo-croate. Peu ou pas non plus de citations de l'*Europe Centrale*, pourtant, elle aussi, « spécialisée » en ces matières. Aucun livre ou journal yougoslave; les choses se passent

comme si les auteurs ignoraient la langue de ce pays; *quid*, en 1933, d'une « spécialisation » qui considère la langue allemande comme suffisante pour étudier un pays slave. Ne chicanons pas, ce qui serait trop aisé, les auteurs sur le choix des livres auxquels ils se réfèrent : jugeons seulement leur bibliographie en y constatant la stupéfiante absence du livre de M. Haumant sur la *Formation de la Yougoslavie!*

Restent les témoignages qu'ils ont recueillis sur place. Ces témoignages sont dans leur ensemble (et c'est tout l'esprit du livre) défavorables à la dictature du roi Alexandre. Il n'y aurait rien à redire à cette tendance si les « autorités » ou « personnages haut placés » dont l'opinion est recueillie n'appartenaient pas uniformément à l'opposition.

Puis il y a dans ce livre quelque chose d'un peu déplaisant : l'accumulation de témoignages particulièrement graves, dont les auteurs nous disent qu'ils n'en garantissent pas l'inexactitude. Celui-ci leur a « chuchoté » à l'oreille que le roi Alexandre aurait fait pendant la guerre une offre de paix séparée. L'autre, que ce souverain s'était débarrassé de son aîné, le prince Georges, en faisant passer ce nerveux pour fou (on a pourtant, à Paris même, des raisons de savoir à quoi s'en tenir sur ce point).

Cette histoire est-elle rigoureusement exacte, direz-vous? Il paraît pourtant difficile qu'elle soit entièrement controuvée (p. 84).

Le roi et sa Cour vivent dans un luxe et selon une étiquette qui choque la simplicité des paysans... On est allé jusqu'à adopter à la Cour de Belgrade le cérémonial de la Cour d'Espagne!

Du moment qu'il y a une cour, il faut tout de même bien qu'elle ait un protocole : affaire d'étiquette et nullement de mégalomanie; aussi bien est-ce la première fois que j'entends reprocher au roi ses goûts somptuaires.

Est-il exact que la lettre qui contient les instructions du prince Alexandre (en vue de l'internement de son frère) soit encore aux mains du général Jivkovitch, au grand regret de son auteur? (p. 93).

Le frère de Pierre Jivkovitch aurait, paraît-il, touché des sommes considérables sur les livraisons d'avions et de navires de guerre (p. 153).

Le roi aurait déclaré (en parlant des étudiants) : ces imbéciles-là

vont m'obliger un de ces jours à employer la mitrailleuse. Si cette parole était authentique, ce que nous avons quelque peine à croire, elle révélerait chez le jeune souverain un état d'esprit attardé (p. 157).

Etc. On voit l'effet de ces insinuations à jet continu, ni corroborées, ni désavouées : elles créent l'ambiance de défiance et de malaise qui justifie les conclusions des auteurs. Puis des inexactitudes grossières retenues sous l'étonnant prétexte qu'elles n'ont jamais été « officiellement démenties » : à la Présidence du Conseil, tous les fonctionnaires sont serbes; or, celui de ces fonctionnaires qui reçoit les étrangers, le directeur du Bureau de la Presse, est précisément un Croate; et il n'est pas le seul. Des omissions fâcheuses : « La Yougoslavie a des litiges avec tous ses voisins. » Et la Roumanie? Des puérilités : « Il n'y a, sur 116 généraux, qu'un seul Croate. » Evidemment : on comprend que, parmi les officiers qui ont fait la guerre, le gouvernement ait exclu des grades élevés ceux qui avaient porté les armes contre les Serbes.

L'« étude objective » du problème yougoslave amène MM. Pezet et Simondet à parler de l'« oppression religieuse » et de la lutte du serbisme contre le catholicisme. Après le préjugé « démocrate », qui consiste à parler de la situation politique de la Yougoslavie comme s'il s'agissait de l'Angleterre ou de la France (où les Yougoslaves « apprendraient que la tolérance et la sagesse, qui n'excluent point la fermeté des principes, sont les vertus cardinales d'une démocratie »), voici le préjugé confessionnel. Que de choses plus nuancées à dire, et sur le rôle des « catholiques » et sur celui des Serbes! Le 9 mai dernier, le ministre de France inaugurait à Belgrade la troisième école religieuse catholique — l'Ecole franco-serbe des Frères Maristes. Il y a à Belgrade environ 15.000 catholiques sur 240.000 habitants; si MM. Pezet et Simondet veulent m'indiquer une ville où de pareilles facilités scolaires sont accordées à un culte minoritaire, je leur donne acte de l'intolérance serbe.

Sur le fond même du litige serbo-croate, les sympathies de nos auteurs penchent pour les Croates. Rien de plus légitime, mais le problème est loin de tenir dans les termes qu'ils

leur assignent. Qu'on reproche aux Serbes leur manque de psychologie, c'est un grief souvent trop fondé. Mais vouloir engager la France dans cette querelle, c'est nous exposer à la voir régler sur notre dos. N'en déplaise à MM. Pezet et Simondet, si la Yougoslavie traverse une crise fâcheuse (elle n'est pas la seule), son unité n'est nullement en péril. « Nous concevons, disent-ils, la Yougoslavie comme un élément autonome d'une grande confédération danubienne dans une Europe pacifiée. » *Verba et voces...*

Livre, en somme, à lire, parce qu'il représente un courant d'opinion nullement négligeable et un effort de compréhension; il ne lui a manqué que de justifier la bonne opinion que ses auteurs avaient de leur objectivité.

Le livre de M. René Vanlande, **En Albanie sous l'œil de Mussolini**, est une relation de voyage pleine de naturel et d'enseignements. Sans prétendre à autre chose qu'à nous faire partager ses impressions personnelles, l'auteur nous donne de l'Albanie actuelle un crayon très exact. A côté des descriptions colorées auxquelles le pays des Shkipetars se prête avec une prodigieuse docilité et où un écrivain familiarisé avec les sites d'Orient comme l'est M. Vanlande ne pouvait manquer d'exceller, les aperçus politiques, judicieux et mesurés, rendent la lecture de son livre profitable à tous ceux qui s'intéressent aux problèmes de l'Europe orientale.

M. Vanlande avait recueilli avant son départ cet aphorisme, extrait d'une préface de d'Estournelles de Constans à un livre de M. Justin Godart sur l'Albanie :

> L'Albanie attirera les voyageurs, les touristes, les artistes du monde entier; les amis de la liberté viendront à elle en pèlerinage.

Il a appris à ses dépens que, tout au moins sous le régime de l'« amitié » italienne, cette emphatique prédiction appelait de sérieuses réserves. En effet, dès qu'il eut mis le pied en territoire albanais, il eut l'idée malencontreuse de prendre des photographies du port de Durazzo. Les conséquences de ce manque de discrétion à l'égard des entreprises « civilisatrices » de l'Italie formeront en quelque sorte le *leit motiv* du voyage de M. Vanlande. Arrêté et interrogé une première

fois à Durazzo, il le sera à Tirana, à El Basan, à Valona — bref, partout où ses pas le porteront — chacun de ses interrogatoires se terminant naturellement sur l'assurance que l'affaire est réglée et qu'il ne s'agit que d'une méprise. « Cette méfiance sans motifs plausibles et qui confine à la xénophobie, dit-il, ces tracasseries officiellement désavouées, mais qui n'en poursuivent pas moins le voyageur étranger, sont aussi odieuses qu'enfantines, et indignes d'un Etat moderne. »

La morale de cette mésaventure, c'est que les ingénieurs italiens poursuivent à Durazzo (et ailleurs) une besogne qui demande à demeurer à l'abri de l'indiscrétion et du kodak des reporters, surtout quand ils sont Français. Dans le cas concret, ils ont assez maladroitement souligné leurs intentions en mettant une insistance aussi démesurée à les soustraire aux investigations. Mais ces imprudences nous apprennent-elles quelque chose? M. Vanlande rappelle qu'en Albanie « les dépenses militaires absorbent exactement la moitié du budget, soit quinze millions de francs-or sur trente, ce qui fait de l'Albanie, après la Turquie, l'Etat le plus militariste du monde ». Il n'y va point ici de la volonté des Albanais, mais de celle de M. Mussolini.

Nous vivons, dit un Albanais à M. Vanlande, sous un régime d'autocratie orientale qui se renforce et s'aggrave de ce que les méthodes fascistes ont de plus rigoureux.

Voici, observe judicieusement l'auteur, un petit pays de moins d'un million d'habitants que personne ne menace, qui, sans parler d'une nombreuse gendarmerie, d'importants contingents de miliciens et de détachements de marine, entretient, d'accord avec l'Italie, une armée de plus de dix mille hommes, et, par surcroît, militarise sa jeunesse (un projet officiel viserait en effet à porter de 5.000 à 10.000 le chiffre des « pré-militaires » exercés au tir et au service en campagne). A quelle fin?

M. Vanlande n'a pas été reçu par le roi Zog Ier, « qui semble vouloir éviter les entrevues avec les journalistes français » et craint sans doute d'indisposer le représentant de S. M. le roi d'Italie. Mais il a assisté à la célébration de l'anniversaire du couronnement.

L'Albanie est aujourd'hui un gouffre à millions. Elle a troqué son indépendance contre l'or italien. C'est son affaire, encore qu'en devenant un maillon de la chaîne dont l'Italie prétend encercler la Yougoslavie, elle se soit transformée volontairement en foyer de complications internationales. Mais on est tenté de dire avec le « philosophe désabusé » que l'auteur a vu à Tirana : Plutôt que de gaspiller tant d'argent en canons, en routes, en fêtes anniversaires, ne ferait-on pas mieux d'acheter de la quinine pour les fiévreux et de distribuer des secours à ceux qui crèvent de faim dans la montagne?...

ALBERT MOUSSET.

§

Ancien ministre des Affaires Etrangères et maintenant président de la Commission des Affaires Etrangères de la Chambre, M. Herriot a sur les questions diplomatiques à l'ordre du jour des informations de premier ordre. Il a voulu en faire profiter le public en écrivant un livre qu'il vient de publier sur **La France dans le Monde**. C'est « un inventaire, aussi exact que possible, de notre situation par rapport au reste du monde », écrit avec *toute la prudence* qu'imposait à l'auteur sa haute situation.

M. Herriot commence par étudier notre situation vis-à-vis de l'Allemagne dans un chapitre écrit avant la nomination de Hitler à la chancellerie. A la Conférence de Lausanne, écrit-il,

l'Allemagne avait formellement déclaré ne plus vouloir payer, l'Italie l'encourageait, l'Angleterre la soutenait aussi, non certes par hostilité contre nous, mais parce que nos amis d'outre-Manche étaient résolument hostiles à des paiements extérieurs sans livraison de marchandises... Nous avons pu parvenir à un accord avec nos alliés de la guerre pour laisser à la charge de l'Allemagne une somme d'environ 18 milliards de francs... Accord simplement provisoire : si l'Europe n'arrivait pas à se mettre d'accord avec les Etats-Unis sur le problème des dettes, il tomberait.

En matière de désarmement, l'Allemagne réclame l'égalité des droits et dit : « Désarmez ou je réarmerai. »

Le point de vue du gouvernement français jusqu'à ce jour a

constamment été de lier l'égalité des droits et la sécurité, *association selon nous indispensable*. Mais ces deux questions ne sont pas les seules qui créent des difficultés entre la France et l'Allemagne; l'Allemagne, en effet, poursuit un plan logique; elle posera demain le problème du corridor polonais et de la Prusse orientale... [puis] celui de la Sarre dont le sort doit être réglé par un plébiscite en 1935... Une autre question délicate est celle de la zone rhénane démilitarisée; par une gentillesse vraiment imprévue, c'est le journal italien le *Tevere* qui a posé la question le 21 décembre dernier; il demandait la création, à l'intérieur de nos frontières, d'une zone démilitarisée analogue à celle que le traité de Versailles impose à l'Allemagne. Mgr Kaas avait soumis, jadis, une proposition du même genre... Ici, nous sommes garantis par le traité de Locarno... L'Allemagne pose aussi le problème des colonies... Si sa campagne [à leur sujet] est encore modérée, c'est qu'elle ne veut pas éveiller trop tôt la susceptibilité de la Grande-Bretagne... [De plus,] l'établissement d'un *modus vivendi* acceptable entre la France et l'Allemagne est rendu plus difficile par l'activité et la violence de la propagande germanique...

[L'Autriche a 7 millions d'habitants,] presque tous Allemands... mais plus souples, plus sociables que les autres; l'on pourrait les aider à constituer une nationalité... Nous avons fait tout ce qui dépendait de nous pour inviter l'Autriche à garder et à défendre son indépendance.

[La Hongrie a 8.700.000 habitants.] Sous l'autorité de son président du Conseil actuel, M. Gömbös, on ne peut pas dire qu'elle se montre spécialement favorable à la France... Malgré la générosité que nous avons témoignée, il y a une entente visible entre la Hongrie et l'Italie. Par bonheur, nous sommes protégés contre des dangers éventuels et par le contrefort de la Pologne... et par l'Etat tchécoslovaque [15 millions d'habitants]... Ce dernier enferme une minorité allemande représentant environ 3 millions d'habitants... mais beaucoup d'entre eux se sont adaptés au nouveau régime.

En ce qui concerne notre réconciliation avec l'Italie, M. Herriot dit : « J'ai tenté un effort, mais je pense avoir échoué.

M. Herriot s'étend longuement sur nos relations avec l'Angleterre et les Etats-Unis. « L'accord de la France et de la Grande-Bretagne est nécessaire à l'équilibre de la paix et du monde », écrit-il. Il expose avec chaleur et d'une façon

persuasive la nécessité de respecter les signatures que nous avons données aux Etats-Unis :

Je suis convaincu plus que jamais, écrit-il, que la France ne pourra pas payer pendant 62 ans [une somme totale de 4 milliards de dollars environ] si elle n'est pas payée par l'Allemagne... Mais j'ai pensé qu'il fallait *satisfaire au droit afin de pouvoir défendre à fond l'équité*, et en fait cette attitude avait l'avantage de maintenir notre union avec toute l'Europe de Lausanne et spécialement avec l'Angleterre : j'ai dit à quel prix j'estimais ce concours. Et maintenant? Maintenant, il faut, selon moi, bien veiller à ce que ce malentendu, **plus grave qu'on ne le dit, n'aille pas en s'accentuant.**

Comme conclusion, M. Herriot « croit devoir dégager deux règles essentielles de méthode [à suivre dans la politique étrangère de la France] : 1° Ne pas tenir compte du régime intérieur des Etats; 2° Se baser sur le respect des contrats.

Ces extraits ne donnent qu'une faible idée de la valeur du livre de M. Herriot. Sa lecture et sa méditation s'imposent à tous ceux qui s'occupent de notre politique extérieure.

C'est à la *politique et au personnel de la 3ᵉ République*, plus peut-être qu'au président **Raymond Poincaré**, qu'est consacré le gros livre de M. Samné. Rédacteur depuis quinze ans de la *Correspondance d'Orient*, l'auteur a écrit en partie son ouvrage d'après ses souvenirs personnels; aussi est-il en grande partie une succession de portraits adroitement crayonnés des hommes politiques avec lesquels il a été en contact. Des anecdotes intéressantes, relatant souvent des faits vus par M. Samné lui-même, augmentent la part de ses souvenirs dans cette grosse compilation. Les événements historiques servent de cadre à ces deux éléments. Le tout forme un récit intéressant et instructif. Une illustration copieuse (104 photographies et un portrait) le complète heureusement.

M. Caillaux a réuni en un volume quelques-unes des études qu'il écrivit depuis quelques années. Son choix a naturellement porté sur celles qui lui ont paru avoir le mieux résisté « à l'épreuve du temps ». Le volume étaie ainsi la pré-

tention de M. Caillaux d'être un homme d'Etat qui sait prévoir, prétention qui n'est nullement injustifiée, car il est fort détaché de toute passion au sujet des choses, celle d'occuper le pouvoir ayant chez lui annihilé les autres. Il est même modéré (je dirais volontiers équitable) envers ses adversaires politiques, ne sachant pas s'il n'aura pas intérêt un jour à se réconcilier avec eux.

M. Caillaux a intitulé son livre: **D'Agadir à la grande pénitence;** il y revient sur son rôle lors de l'affaire d'Agadir, utilisant les documents allemands et anglais récents; il démontre ensuite que la prochaine guerre sera bien plus terrible que celle de 1914: ce sera la guerre des gaz. Pour l'empêcher, il voudrait créer une confédération européenne; elle aurait en particulier pour objet l'exploitation de l'Afrique; pour remédier à la crise économique, il voudrait « organiser l'ordre dans la production, dans le mouvement des marchandises, dans l'agencement du crédit, de la monnaie »; il voudrait aussi voir « instituer un code économique européen » dont l'un des articles serait la réglementation des barrières sanitaires, et un autre la fermeture des marchés aux produits bénéficiant de primes, etc. Les vues de M. Caillaux sont généralement justes, toujours ingénieuses et toujours expliquées avec une clarté remarquable et captivante.

A l'heure où Hitler cherche à résoudre le problème juif en Allemagne par des moyens sournois et barbares, M. S. Posener fait paraître le premier tome d'une vie d'**Adolphe Crémieux,** l'illustre avocat qui, après avoir été le défenseur de ses coreligionnaires partout, illustra son nom par le décret qui donna tous les droits de Français aux Juifs algériens. Le livre de M. Posener est le fruit de longues et patientes recherches dans les documents manuscrits et imprimés. Il en a déjà fait profiter à plusieurs reprises les lecteurs du *Mercure* dans des notes relatives aux événements politiques dans le Gard sous la Restauration; ils ont pu alors apprécier les qualités du travail de M. Posener; son gros ouvrage a partout l'information exacte et l'appréciation loyale des faits que l'on a pu apprécier dans ces notes. Il constitue un exposé atta-

chant et instructif du milieu où a vécu Crémieux et des événements auxquels il a été mêlé.

Crémieux naquit le 30 avril 1796 à Nîmes, d'une famille juive qui y avait émigré du Comtat Venaissin. Son père, qui était marchand de soieries, embrassa avec enthousiasme les principes de la Révolution, fut successivement girondin et jacobin, et pendant la Terreur officier municipal; après Thermidor, il fut incarcéré, puis fit faillite et quand il obtint un concordat, ne put assurer à ses créanciers que 35 %. Son fils Adolphe paya le reste beaucoup plus tard.

En 1808, Adolphe Crémieux fut envoyé, peut-être comme boursier, au Lycée Impérial (aujourd'hui Lycée Louis-le-Grand). C'était une institution organisée militairement et dont les élèves étaient en majorité des fils d'officiers, ce qui leur faisait accepter plus facilement leur militarisation. Ils ressentirent d'autant plus douloureusement les désastres qui mirent fin à l'Empire et s'indignèrent quand la première Restauration supprima les formes militaires dans leur éducation. Aussi applaudirent-ils avec enthousiasme au retour de Napoléon.

Ils élurent une délégation dont Crémieux fut le porte-parole et qui fut chargée d'aller demander à l'Empereur « les règlements de discipline intérieure qu'ils avaient perdus et les armes qui leur avaient été ôtées ». Une discussion eut lieu entre Crémieux et Bertrand, grand maréchal du Palais, qui ne voulait pas laisser entrer la délégation. Napoléon, entendant le bruit de la dispute, arriva: « Allons, allons, dit-il, qu'on laisse venir à moi les petits enfants » et il accorda ce qui était demandé.

Crémieux, en quatre ans, avait remporté 22 prix et accessits. Après la chute de Napoléon, il revint à Nîmes où la maison de son père avait été pillée par les royalistes. Il alla ensuite faire son droit à Aix et en août 1817, revint à Nîmes où il fut reçu avocat et plaida aussitôt avec éclat.

L'antagonisme entre protestants et catholiques dominait encore la vie sociale et politique à Nîmes. Crémieux se joignit aux premiers qui constituaient le noyau du parti libéral. Il acquit vite une grande réputation comme le grand avocat juif de ce parti. Mais il s'employa aussi pour ses coreligion-

naires, plaidant partout où ils faisaient appel à lui, pour obtenir qu'ils fussent dispensés du serment *more judaico* qu'on leur imposait généralement et pour qu'on les autorisât à prêter le même serment que les autres Français. Les adversaires prétendaient que les Juifs considéraient comme nuls les serments qu'ils ne prêtaient pas sur leurs livres religieux. Crémieux plaidait qu'en imposant une forme spéciale pour le serment des Juifs, on portait atteinte à l'égalité devant la loi et à la liberté des cultes, droits garantis par la Charte qui était ainsi violée. « Le serment, disait-il, est un acte civil et de conscience; c'est la conscience et non la religion qu'il faut appeler devant les magistrats. » Cette argumentation triompha partout, sauf en Alsace. Les luttes de Crémieux lui acquirent de bonne heure une grande popularité parmi ses coreligionnaires; elle amena, en 1824, son mariage, quoiqu'il fût « Juif portugais », avec une belle « Juive allemande » de Metz, Mlle Silny.

Crémieux était à Nîmes quand furent publiées les Ordonnances de juillet 1830. Il insista aussitôt pour que les députés du Gard se rendissent à Paris pour « opposer une digue puissante à la royauté parjure ». La nouvelle de la nomination du duc d'Orléans comme lieutenant-général amena un revirement à Nîmes: le chef des ultras de 1815 se joignit aux libéraux pour patrouiller sans armes dans la ville. « Puisse cette heureuse fusion mettre un terme à nos discordes! » écrivit Crémieux le 3 août 1830. Elles ne s'apaisèrent pas entièrement. Les légitimistes entravèrent le mécanisme judiciaire. Mme Crémieux prit peur et, pour mettre son mari en sûreté, le décida à acheter 203.000 francs le cabinet d'Odilon Barrot à la Cour de Cassation.

Crémieux réussit brillamment dans ses nouvelles fonctions. Cependant il se montra inférieur à lui-même en plaidant pour M. de Guernon-Ranville au procès des Ministres.

En 1840, il s'occupa de l'affaire des Juifs de Damas, qui étaient accusés d'avoir fait disparaître le Père Thomas, supérieur des Capucins, et son domestique Ibrahim, pour fabriquer les pains azymes avec leur sang. Le gouverneur Chérif-Pacha et le consul de France Ratti-Menton, s'unirent pour attribuer aux Juifs la disparition qui était probablement le

fait d'Arabes. Des témoins attestèrent que l'un de ceux-ci s'était battu avec le moine et son domestique quelques jours avant la disparition et avait juré de se venger. Mais ces témoignages ne furent pas retenus et les Juifs arrêtés furent torturés; plusieurs périrent; d'autres avouèrent, puis se rétractèrent. Le corps diplomatique, le consul d'Autriche en tête, prit parti pour les Juifs; seuls les diplomates français soutinrent Ratti et M. Thiers, alors ministre, crut devoir le défendre. Mais l'opinion publique se prononçait de plus en plus en sens inverse. Crémieux, étant allé à Alexandrie avec Sir Moses Montefiore, ils obtinrent, de Méhémet Ali, la libération des Juifs arrêtés.

Crémieux se mêla aussi aux débats provoqués par des conversions de Juifs au catholicisme, mais sa situation finit par être rendue impossible par sa propre femme: à son insu, elle fit baptiser leurs enfants. Crémieux dut démissionner de son siège au Consistoire (1844).

ÉMILE LALOY.

GAZETTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Mots, Propos et Anecdotes.

Autrefois, quand les guerres étaient faites par des armées de métier, pour la seule ambition d'un roi ou sa seule mésentente avec un monarque voisin, la guerre était un objet d'effroi et de répugnance pour les populations qu'après cela elle laissait indifférentes. Aujourd'hui que tout le monde est contraint d'y prendre part et exposé à y laisser sa vie, la guerre ne rencontre qu'émulation, elle est devenue une chose sacrée, c'est une tache que de n'y pas prendre part, et il est devenu beau de mourir au « champ d'honneur ». Ce qu'on appelle, sans doute, le progrès des esprits?

Ce n'est pas parce que je m'applique que j'ai si peu écrit. C'est parce que, toute ma vie, j'ai eu bien autre chose à faire. J'étais né, au contraire, pour être improvisateur.

Evidemment, c'est une lacune, — je me dépêche de dire que je n'en souffre pas, — je suis complètement fermé à l'art religieux. Il me passe sous les yeux, dans mon emploi au

Mercure, beaucoup de revues d'art, d'ouvrages d'art, tous remplis de reproductions. Tout ce qui est art religieux, je passe sans regarder. Je ne suis jamais entré dans une cathédrale, ni Notre-Dame, moi Parisien! ni Chartres, où j'ai eu l'occasion deux fois d'aller. Je peux regarder (de l'extérieur), chercher, — à dire le vrai, depuis longtemps je ne regarde même plus, — lettre morte pour moi, absolument. J'ai même beaucoup de méfiance à l'égard de tout ce qu'on a écrit sur « l'art des cathédrales ». C'est encore pour moi de la critique d'art: de jolies phrases sur des prétextes inventés de toutes pièces, et à la portée de n'importe qui.

On dit toujours que c'est le c... qui mène le monde. M'est avis que c'est bien plutôt la p... Car, s'il n'y avait pas de p..., ce qu'on se ficherait du c...!

Quelle beauté il y a dans la vie de certains hommes! Et je fais cette remarque qu'il n'y a de beauté que dans le malheur. Il faudra que je réunisse tous les exemples que j'ai pris sur ce sujet : pourquoi ce qui est triste, douloureux, désolé, dénué, abandonné, est-il plus élevé, nous touche-t-il et nous intéresse-t-il plus, dans tous les domaines, en un mot contient-il plus de beauté que ce qui est heureux, satisfait, joyeux, riche, fêté? Le bonheur, il n'y a pas à dire, n'est que vulgarité. Je relisais ce soir la vie de Brummel. Sa solitude, à Caen, dans ses dernières années. Les soirées imaginaires qu'il se donnait, malgré sa pauvreté, — il vivait presque de charités. Quelques chandelles allumées lui tenant lieu des mille bougies du luxe d'autrefois. Assis dans un fauteuil, et son domestique annonçant tour à tour les illustres amis et amies des beaux jours passés. Et lui, à chaque nom, se levant, et s'empressant pour accueillir ces ombres. Ensuite, le même domestique annonçant les carrosses, pour le départ. Et lui, son illusion tombée, tombant en larmes dans son fauteuil. Il y a là une beauté qui touche la sensibilité et l'intelligence. Je connais cela depuis longtemps. Au moins trente-cinq ans. J'y suis sensible comme au premier jour.

La ligne du Luxembourg, à Bourg-la-Reine, se partage en

deux tronçons : l'un qui continue vers Robinson, l'autre qui va à Limours. Limours? Une banlieue quelconque. Cela ne dit rien à l'imagination. J'ai pris le parti de dire : Limoux. Quelquefois, par la portière, je regarde cette voie qui va, là-bas, entre des arbres, vers une contrée que j'ignore. Limoux! Je vois cette ville, l'Aude, le Midi, la patrie de ce mauvais auteur dramatique d'Henry Bataille (1). Je rêve à ce voyage. Je sais que cela n'est pas vrai. Mais cela ne fait rien. L'esprit part...

Au carrefour Buci. J'attendais sur le bord du trottoir pour traverser. Un olibrius malpropre me pousse pour passer. Solide sur mes jambes, je le maintiens. Il se résigne à prendre un autre chemin, et, furieux : « Va donc! espèce d'enc... — Eh bien, lui dis-je, on n'en dira pas autant de vous. Vous n'êtes pas assez joli. » Pas répliqué.

Nous avons le fétichisme des centenaires. Il n'est pas de jour qu'on n'en célèbre un : écrivains ou artistes de tous les genres, œuvres les plus diverses, les plus opposées. C'est une remarque à faire : dans les discours, dans les articles, dans les études, c'est toujours la même admiration, la même apothéose, la même mise sur un sommet. Ce manque de différenciation dans les valeurs, cette égalité dans le dithyrambe, cette mise de tout sur le même plan, pas de meilleure preuve du manque de savoir et du manque de goût qui caractérisent notre époque.

Je donne mon salut à la mémoire des Vendéens qui se soulevèrent pour n'être pas soldats par force. Grand exemple donné par des hommes du véritable amour de la liberté. On ne reverra plus cela.

J'ai de l'esprit tous les jours et du talent littéraire deux jours par mois.

M A... B..., qui donnait tant d'espoirs à ses « familiers »

(1) Il paraît qu'il était né à Nîmes, mais n'a-t-il pas parlé quelque part de Limoux?

à ses débuts, a fourni une carrière littéraire assez plate, qui s'est terminée récemment à l'Académie. Ce n'est pourtant pas le goût de la domination qui lui manque. Comme on parlait du pouvoir, à un dîner, il y a quelque temps, chez la baronne E... de R..., une dame, sa voisine de table, émit quelques propos sceptiques sur la « volupté du pouvoir ». « Qu'on me le donne seulement... » s'écria M. A... B... Une ardeur toute mussolinienne éclatait déjà dans ses yeux. Un si doux auteur!...

Idée d'une petite revue, si j'avais du loisir, de l'argent à perdre, et la certitude de ne pas la laisser en plan après deux numéros.

Sur la couverture, cette indication :

Les rédacteurs sont seuls responsables de leurs écrits. Surtout de leurs bêtises ou de leurs erreurs. La direction ne peut pas tout savoir, ni passer son temps à tout contrôler.

En tête de chaque matière, des avis comme ceux-ci :

— Voici une petite bibliographie des ouvrages de .... par M. .... Il nous assure qu'elle est exacte et complète. Espérons qu'il ne nous trompe pas.

— Voici un petit récit familial de M. P... L... Il est certes un peu choquant qu'on puisse parler ainsi de ses parents. C'est travailler à saper les bases de la famille. Nous désapprouvons complètement.

— Nous avons soumis les vers de M... à un membre de l'Académie française. Il les a trouvés excellents. Nous les trouvons fort mauvais.

— M... a la réputation d'avoir de l'esprit. Nous publions ces petits propos sur la foi de cette réputation.

— Nos lecteurs verront à quel point M... a faussé la vérité dans l'article qui suit. C'est une véritable curiosité, considéré de ce point de vue.

— Voici un compte rendu du dernier ouvrage de M... par M. O... Le ton en est un peu péremptoire, vif, voire impertinent. M. O... assomme les gens avec entrain. Nous publions ce compte rendu avec plaisir. Nous espérons que M. O... recevra le salaire que méritent ses gentillesses et qu'il

le recevra *publiquement*. Cela fera un peu de publicité à notre revue.

— M. M... C... nous fait part dans cette étude de la découverte qu'il vient de faire d'un très grand poète, complètement inconnu. A la vérité, ce poète n'est pas grand du tout, ni du tout inconnu. Une erreur judiciaire de plus.

Etc., etc.

Cela ne m'empêcherait pas de trouver des collaborateurs, j'en suis bien sûr.

Je lis que dans un village de Transylvanie, 462 habitants, extrêmement pauvre, sans école, sans médecin, sans chemin de fer, à deux heures de marche d'une petite ville, un enfant compte moins qu'une vache et la mort du premier moins que la maladie de la seconde. C'est fort sensé. Un enfant, on peut en faire un autre et on a le plaisir par-dessus le marché. Une vache, on ne peut pas la faire, il faut l'acheter et cela coûte cher.

PAUL LÉAUTAUD.

CONTROVERSES

Les Amants de Vérone. — Nous avons reçu de Trévise la lettre suivante:

S. Vendemiano.
Treviso.
Ce 18 août 1933.

Monsieur le Directeur,

Je lis avec quelque surprise, dans votre numéro du 15 juillet, l'écho intitulé: « Les amants de Vérone. » On y lit que *Vérone a rejeté la plus belle légende de son passé*, et qu'*elle renonçait à croire, désormais, que Roméo et Juliette eussent existé*. Or, cette affirmation n'est pas du tout exacte. Vérone peut ou non avoir des illusions sur ce sujet, mais elle est bien loin de rejeter la douce légende qui toujours lui fut chère. La preuve en est que la maison de Juliette et la petite cour qu'elle renferme, depuis déjà longtemps, ne sont plus le gîte de *la misérable hôtellerie, des charrettes maraîchères* ni *des oies crottées*. Tout outrage a été balayé et le silence le plus respectueux règne dans la vieille maison, et même on parle aujourd'hui

d'y établir un musée shakespearien. Quant à la tombe de Juliette, elle est bien restée pour longtemps dans l'abandon dont parle Dickens, mais lorsque, il y a trente ans, à la place du vieux jardin, qui était réellement le jardin d'un ancien monastère, on a aménagé un champ de foire, la tombe de Juliette, qui était dans un coin, a été isolée et enfermée dans un petit cloître à colonnes et la place plantée de cyprès forme un recoin tout à fait poétique dont n'ont à se plaindre ni l'ombre de la douce héroïne, ni ses fidèles posthumes admirateurs.

J'engage l'auteur de l'article en question, qui évidemment n'a jamais été à Vérone, puisqu'il en appelle au témoignage un peu suranné de Dickens, à s'y rendre. Sa foi, sincère ou de politesse, en sera édifiée, et cela le sauvera d'avoir pour l'avenir d'autres amertumes sur ce sujet.

Veuillez agréer, monsieur le directeur, mes salutations distinguées et, dans le cas où vous serez si aimable d'insérer ces lignes, mes remerciements les plus vifs.

UNE ABONNÉE VÉRONAISE.

§

L'absence d'une signature enlève un peu d'autorité à la lettre qu'on vient de lire. C'est regrettable, car cette lettre paraît sérieuse, dictée par un sentiment qui nous est très sympathique. Il est toujours pénible de voir une belle légende perdre de son crédit. La correspondante du *Mercure* affirme que celle des amants de Vérone garde là-bas tout le sien. J'aime trop la poésie, et Juliette, et Roméo, et Shakespeare, pour ne pas en être heureux.

Du reste, je n'ai jamais donné lieu de croire le contraire. Qu'on relise mon écho du 15 juillet. « Echo », en effet, il l'était d'une information qui avait paru dans plusieurs journaux parisiens, et qu'on peut résumer ainsi: à la suite de nouvelles recherches historiques, Vérone (c'est-à-dire, je suppose, les gens qualifiés, les personnes officielles, etc.), Vérone a acquis la conviction que Roméo et Juliette n'ont existé que dans la légende. Là-dessus, je me suis rappelé une page de Dickens, peu connue en France, et je l'ai donnée au *Mercure* à titre de curiosité. Voilà tout. Pour ce qui est de l'information d'où mon écho était né, il ne m'appartenait pas de savoir dans

quelle mesure elle pouvait être vraie ou non, mais elle n'était pas invraisemblable, car il est notoire que l'existence de Juliette et de Roméo n'a jamais pu être prouvée.

En tout cas, on voit que c'est aux journaux en question qu'à travers moi s'adresse la rectification de notre correspondante; et si, comme nous aimons à le croire, les détails que contient sa lettre sont bien exacts, je me félicite de les avoir provoqués en écrivant ce filet du 15 juillet sur les « amants de Vérone ».

J'aime particulièrement le projet d'installer dans la maison de Juliette un musée shakespearien. J'ignore de quoi on pourra le meubler, mais les vieux monuments valent moins par les choses qu'ils renferment que par les sentiments que nous y mettons. Et, si les Véronais veulent garder toute leur foi envers Juliette et Roméo, qu'ils n'écoutent pas trop certains échos (encore des échos!) qui leur viendraient d'Angleterre, et qui leur diraient que ce n'est pas Shakespeare tout seul, mais un tas de dramaturges élisabéthains, qui ont composé, de pièces et de morceaux, la sublime tragédie à laquelle les amants de Vérone doivent leur prestige immortel; car il y a, outre-Manche, des « désintégrateurs » (comme on les appelle) qui usent leur temps et leur érudition à chercher ce qui, dans l'œuvre de Shakespeare, n'est pas de Shakespeare.

Il ne s'agit plus de faire don de cette œuvre à l'illustre Bacon ou à quelque haut seigneur, un Rutland, un Stanley, un Oxford, etc., etc. Non, comme un autre l'a déjà dit, ces prétendants (malgré eux) à la couronne shakespearienne se sont tous dévorés les uns les autres, et notre M. Lefranc lui-même n'y peut rien: il n'en reste que des débris. La mode a changé: elle consiste aujourd'hui à démêler, dans les drames du grand écrivain, les additions, interpolations, altérations, intrusions... Et c'est ainsi que, pour *Roméo et Juliette,* des désintégrateurs de marque prétendent extirper de la pièce de Shakespeare maints passages qui y seraient venus d'une pièce plus ancienne, due à Peele, Kyd, Greene et Marlow. Parmi ces fragments non shakespeariens, il faudrait compter: au premier acte, le bavardage de la nourrice (*Quand tu auras plus d'esprit, tu tomberas sur le dos*); un peu plus loin, la fameuse tirade sur la reine Mab; au troisième acte (scène II), le monologue dit épithalame de Juliette.

Que les Véronais n'écoutent point! Vraies ou fausses (souvent douteuses, en tout cas), ces trouvailles de l'érudition ne portent que sur des détails et n'empêchent pas Roméo et Juliette d'être vraiment et malgré tout les enfants de Shakespeare. Ses enfants adoptifs, bien sûr, puisque, avant lui, ils avaient été révélés au monde par l'Italien Luigi da Porto, puis recueillis par Bandello, par l'Anglais Arthur Brooke. Mais, en définitive, c'est Shakespeare qui leur a donné la vie supérieure, cette chaleur du Midi passionné, cette jeunesse éclatante qui est unique. Plus tard, il est monté plus haut, et une autre légende italienne lui a inspiré son suprême chef-d'œuvre, cet *Othello* devant lequel tout s'efface. Mais si le drame de Roméo et Juliette a moins de profondeur, il a plus de séduction. Et le mauvais goût lui-même (qui y abonde) y paraît si charmant, si bien à sa place, qu'il nous oblige à le trouver meilleur qu'un goût sûr et parfait.

Tel est le privilège ensorcelant du génie.

LOUIS MANDIN.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Francis de Miomandre : *Mallorca.* Frontispice de Tito Cittadini. Photographies de MM. Bestard, Kronauer et Piganiol; Arthaud, Grenoble. » »

Esotérisme et Sciences psychiques

Henri Pourrat : *La grande cabale : Les sorciers du canton;* Nouv. Revue franç. 15 »

Finance

Irving Fisher : *La théorie de l'intérêt telle qu'elle est déterminée par le désir de dépenser le revenu et par l'opportunité de l'investir.* Edition française par Pierre Coste; Giard. 70 »

Joseph-Armand Handelsmans : *La loterie d'Etat en Pologne et dans les autres pays d'Europe. Les emprunts à lots.* Préface de M. William Oualid; Giard. 40 »

Histoire

Lady Blennerhassett : *Marie Stuart 1542-1587,* nouv. édition avec 8 gravures h. t. (Coll. *Bibliothèque historique Plon*); Plon. 15 »

Emil Ludwig : *Bismarck fondateur d'empire.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3,75

Littérature

Maxime Alexandre : *Mythologie personnelle;* Cahiers libres, 25, passage d'Enfer, Paris. » »

Georges Bonneau : *Rythmes japonais*, traduction; Geuthner. » »

Léon Daudet et Charles Maurras : *Notre Provence;* Flammarion. 15 »

Polaire : *Polaire par elle-même;* Figuière. 15 »

Armand Praviel : *Histoire vraie des Trois mousquetaires.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3,75

Paul Reboux : *Madame de Pompadour reine et martyre;* Flammarion. 12 »

Henri Sylvestre : *Invalidité inférieure à 10 %*, dialogue; Revue des Indépendants. » »

Jérôme et Jean Tharaud : *Histoires vraies;* Flammarion. 12 »

Musique

Pierre Lalo : *Richard Wagner ou le Niebelung;* Flammarion. 12 »

Politique

A. Antonucci : *La liquidation financière de la guerre et la reconstruction en Europe centrale;* Giard. 50 »

Bernard Fay : *Roosevelt et son Amérique;* Plon. » »

Régionalisme

Marcel Marion : *Histoire du Berry et du Bourbonnais.* Avec des illust.; Boivin. 20 »

Roman

J. S. Fletcher : *Le silence de l'accusé*, roman policier, adapté de l'anglais par André David et A. Guichard; Edit. de France. 6 »

Urbain Milly : *Pour ses beaux yeux.* Préface de Pierre l'Ermite. Dessins de Henri Schaeffer; Edit. du Foyer, 4, rue Madame, Paris. » »

Jean-Michel Renaitour : *Les débris du bonheur;* Mercure universel. 12 »

Sax Rohmer : *La déesse aux yeux verts*, roman policier, traduit et adapté de l'anglais par Dominique Vatar; Edit. de France. 6 »

Jôn Svensson : *Nonni.* Tome I : *Premières aventures.* Tome II : *En mer.* Adatation de M. Pinard de la Boullaye. Préface de Paul Bourget; Edit. du Foyer, 4, rue Madame, Paris, 2 vol. 14 »

Maxence Van der Meersch : *Car ils ne savent ce qu'ils font;* Albin Michel. 15 »

Sociologie

Robert Lafitte-Laplace : *L'économie charbonnière de la France.* Préface de Paul de Rousiers; Giard. 100 »

Varia

Jane Houdeil : *Secrets pour être belle;* Figuière. 10 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Une dernière réponse au sujet de « Lénine ». — Au sujet du domaine de Sceaux. — Sur une lettre inédite de Béranger à Prosper Mérimée. — Sur un exemplaire de « Sagesse » annoté par Verlaine. — A propos du phonographe. — Une autre statue de Voltaire. — Un passeport établi sous le règne de Louis XVII. — L'administration des bibliothèques et des biens de l'Institut. — La restauration du pont des Arts. — Un geste de probité. — Le Sottisier universel.

Une dernière réponse au sujet de « Lénine ». — M. Laloy m'avait accusé d'avoir commis des erreurs dans mon livre sur

Lénine, et il en avait cité trois à l'appui. Ayant pris connaissance des différences, que j'ai indiquées dans le *Mercure* au sujet de ces trois points, M. Laloy avoue son impuissance à discuter celles que j'apporte sur deux questions; quant à la troisième (l'affiliation de Trotsky à la police secrète autrichienne), mon critique reconnaît également ma référence, l'article de Bourtzef dans le *Obchteié Délo,* ainsi que les « confirmations catégoriques » que Bourtzef affirme avoir reçues sur ce fait.

La question pourrait donc sembler liquidée et M. Laloy n'aurait eu qu'à faire le sincère aveu de la légèreté avec laquelle il s'est lancé dans la discussion d'une question qu'il ne connaît qu'imparfaitement. Or, il n'en est rien; dans le feu de sa sympathie pour Bronstein, dit Trotzky, M. Laloy traite la « dénonciation »(?) de Bourtzef d'invraisemblable. « Pourquoi Schleimer eût-il engagé Trotzky? » demande naïvement M. Laloy, qui se refuse à croire à tant de noirceur de la part du chef de la police secrète. Voici une candeur qui fait sourire.

M. Laloy se livre également dans son article à une bien singulière diversion sur le point de savoir quand Trotzky quitta Vienne; il oppose au témoignage de Bourtzef celui de Trotzky lui-même, auquel il donne, naturellement, la préférence. C'est son droit, mais il se montre bien imprudent en ajoutant: « Des inexactitudes de ce genre, il y en a certainement d'autres dans le livre de M. Jacoby. » Or, dans mon livre, *il n'y a pas un mot* au sujet du fait que cite M. Laloy, qui m'attribue ainsi une affirmation sortie entièrement de son esprit inventif. J'ajouterai, pour faire plaisir à mon critique, que ce récit du départ précipité de Trotzky, récit dont M. Laloy fait si grand cas, a été cité par moi dans un autre ouvrage : *Trotzky peint par Trotzky,* paru dans la *Revue de France* (Nov. 1929, p. 129). Détail amusant : dans son désir de contredire Bourtzef, M. Laloy ne s'aperçoit pas que la version de Trotzky est bien plus accablante pour ce dernier; il y avoue, en effet, avoir été prévenu deux jours avant la déclaration de la guerre *par le chef de la police secrète,* Gayer, de l'ordre d'internement des Russes qui devait paraître le lendemain; Gayer fit partir Trotzky le jour même... Vraiment, M. Laloy assène là un beau pavé sur la tête du pauvre Trotzky.

Enfin, M. Laloy essaye encore de discuter l'exactitude de mes informations en signalant « en particulier, page 80, le récit des voyages de Lénine à Berlin en juin et juillet pour se mettre au service du ministère de la Guerre ». Mon critique ne cite *aucune* preuve à l'appui de son objection; il en serait bien empêché, du

reste, car il paraît tout ignorer sur cette question. Qu'il prenne donc la peine de consulter l' « Histoire du bolchévisme », du général Spiridovitch (p. 266), la brochure du Comité américain: *Le complot germano-bolchéviste, soixante-dix documents sur les relations des chefs bolchévistes avec l'armée, la grosse industrie et la finance allemandes;* l'article de M. Séménof: *l'Argent allemand et Lénine,* paru dans le journal *Les Dernières Nouvelles* (n° 294-300, 1921), la brochure de Bourtzef : *La trahison de Lénine* et enfin le communiqué du Procureur à la Cour d'appel de Pétrograd, en date du 22 juillet 1917.

Vraiment, je puis assurer M. Laloy que le rôle d'avocat de Lénine et de sa bande, qu'il semble vouloir assumer, est un rôle bien ingrat. — J. JACOBY.

§

Au sujet du domaine de Sceaux.

Paris, 22 août 1933.

Mon cher Directeur et ami,

Dans un article que vous avez inséré le 1er juillet, et où j'étudiais les origines de Colbert, j'ai rappelé, en passant, que c'est grâce à moi que le Domaine de Sceaux a été sauvé du lotissement en 1923. Vous me connaissez assez pour savoir que je n'aurais pas risqué une telle allusion, si elle n'était point basée sur des faits. D'ailleurs mon initiative a été mentionnée dans des revues ou des quotidiens, vingt fois peut-être depuis dix ans, par des confrères avec qui je n'ai aucune relation, et qui devaient être bien informés, puisque jamais ils n'ont été démentis. J'en ai moi-même parlé sans susciter non plus un démenti, dans un fascicule que la revue « Le Bâtiment illustré » a consacré, en janvier dernier, au Domaine de Sceaux, et qui, je le sais, a été abondamment répandu dans la région.

M. Henri Lemaitre vous a envoyé une protestation. Je m'en étonne. Les faits dont il s'agit sont très connus, et non pas seulement à Sceaux et aux alentours. Je puis produire, à leur sujet, plusieurs imprimés officiels et documents administratifs, et maintes lettres de sénateurs, de députés, de conseillers généraux (de tous les partis sans exception). Il est aisé de consulter aussi les fascicules de 1923 du Bulletin de la Société pour la protection des Paysages de France (président à cette époque : M. le comte Cornudet, député (depuis sénateur) de Seine-et-Oise; président actuel : M. Boivin-Champeaux, sénateur du Calvados; vice-présidents : Mme Henry Cazalis (la veuve de Jean Lahor), MM. E.-A. Martel et

Robert de Souza; secrétaire général : M. Louis de Nussac, sous-bibliothécaire du Muséum). Sans rire, me voyez-vous m'exposer à être désavoué par ces personnalités, ou par les représentants officiels de la Direction des Beaux-Arts, de la Direction Générale des Eaux et Forêts, du Touring Club, du Club Alpin, auprès de qui j'ai l'honneur de siéger dans le Comité Directeur de la Société en question?...

Croyez, mon cher Directeur, à ma vieille amitié. — A. CHABOSEAU.

§

Sur une lettre inédite de Béranger à Prosper Mérimée. — M. Jules Leroy, possesseur de l'intéressante lettre inédite de Béranger à Prosper Mérimée que nous avons reproduite le 16 août, nous écrit :

> Je ne suis pas d'accord avec vous sur un tout petit point de votre commentaire. Vous dites :
>
> « L'emploi, en apparence, inattendu, du mot « scène » dans cette lettre de Béranger donnerait à croire que celui-ci prévoyait que la *Chronique du temps de Charles IX* serait mise à profit par les librettistes du *Pré-aux-Clercs* en 1832 et des *Huguenots* en 1836. »
>
> Pour moi, je crois qu'en employant ce mot, Béranger n'a visé ni Scribe, ni les *Huguenots*, mais bien plutôt qu'il a pensé au *Théâtre de Clara Gazul*, seul ouvrage important (je passe par-dessus *la Guzla*) publié jusqu'alors par l'auteur, et qui pouvait faire croire que c'était de ce côté qu'il avait ses préférences.

C'est bien possible.

Mais quel « Mériméiste » averti nous dira la rencontre que Mérimée pouvait craindre de faire en allant rendre visite à Béranger?

Rappelons en effet la première phrase de cette lettre datée 15 mars 1829 :

> Mon cher Prosper,
>
> J'espérais vous voir et causer avec vous de votre nouvel ouvrage; il paraît que la peur de quelque rencontre vous empêche de me venir voir, ce qui me fâche...

L. DX.

§

Sur un exemplaire de « Sagesse » annoté par Verlaine. — Les Verlainiens attentifs à reconstituer exactement les circonstances qui accompagnèrent la rédaction des poèmes de *Sagesse* devront se reporter aux quatre pages publiées par M. Fernand Vandérem dans le *Bulletin du Bibliophile* du 20 juillet dernier. C'est un document de très vif intérêt littéraire et biographique. Voici comment il se présente.

Un libraire-antiquaire, M. Arthur Rau, a communiqué à M. Van-

dérem un recueil composé de plusieurs ouvrages de Verlaine, reliés en un tome.

Ces ouvrages ne sont pas en édition originale, mais *Sagesse* (et partiellement *Jadis et Naguère*) porte au bas de chaque poème, de la main de Verlaine, la date et parfois l'endroit où la pièce a été écrite.

Ces indications, observe avec raison M. Vandérem, modifient, en plus d'un point, les données jusqu'ici admises sur *Sagesse*. Cette œuvre passait, en effet, pour avoir été rédigée par Verlaine pendant la durée de son emprisonnement. Or, du témoignage de Verlaine lui-même, il résulte que plusieurs de ces poèmes furent rédigés ailleurs et précédèrent ou suivirent l'emprisonnement du poète.

Nous reproduisons ci-dessous ces précieuses indications.

Paul Verlaine. — SAGESSE. Paris, Léon Vanier, 1893 (1).

Au feuillet de dédicace:

« *A Monsieur le Comte de Kessler hommage bien sympathique de cet exemplaire par moi annoté en entier. P. Verlaine.* »

Au bas de la page 4 (pièce I) :

« Ecrit à Stickney (Linconshire, Angleterre), en été, 1875, sur l'herbe d'une prairie où paissaient des vaches. »

Au bas de la page 9 (pièce II) :

« Fait à Arras (Pas-de-Calais), un après-midi, chez ma mère, vers 7bre 1875. »

Au bas de la page 13 (pièce III) :

« Fait à Arras, chez ma mère, 7bre ou 8bre 1875. »

Au bas de la page 16 (pièce IV) :

« A propos d'Arthur Rimbaud, Arras, 7bre ou 8bre 1875. » (Après coup, je me suis aperçu que cela pourrait s'appliquer à « poor myself » !)

Au bas de la page 18 (pièce V) :

« Arras, 7bre ou 8bre (après quelle tentation!) »

Au bas de la page 20 (pièce VI) :

« Stickney. Eté 1875 en revenant d'avoir communié à l'église catholique de Boston. »

Au bas de la page 22 (pièce VII) :

« Paris, 8bre 1875 (sur le bord d'une rechute). »

Au bas de la page 24 (pièce VIII) :

« Paris, 8bre 1875 (après une sévère confession). »

Au bas de la page 26 (pièce IX) :

« Lors d'un voyage à Versailles, 8bre 1875. »

Au bas de la page 28 (pièce X) :

« Paris, le lendemain. »

Au bas de la page 35 (pièce XII) :

« Paris, 8bre 1875. »

En haut de la page 36 (pièce XIII) :

« A propos de la mort du Prince Impérial. Rethel (Ardennes) où j'étais professeur, le 2 juin de cette année-là. »

En haut de la page 38 (pièce XIV) :

« A propos de l'expulsion des Jésuites. Au lendemain du jour... »

En haut de la page 40 (pièce XV) :

« Pour ma femme séparée, depuis divorcée. Rethel 1879. »

Au bas de la page 43 (pièce XVI) :

« Pour la même. Même année. »

(1) Le numérotage des pièces dans cette édition est le même que dans toutes les autres éditions de l'ouvrage.

Au bas de la page 45 (pièce XVII) :
« Même femme et même date. »
Au bas de la page 47 (pièce XVIII) :
« Paris, juin 1881 au sortir d'une entrevue avec mon petit Georges. »
Au bas de la page 50 (pièce XIX) :
« Stickney, Eté 1875 à travers champs. »
Au bas de la page 52 (pièce XX) :
« Paris, 1879. »
Au bas de la page 54 (pièce XXI) :
« Paris, 1880. »
Au bas de la page 57 (pièce XXII) :
« Paris, 1880. »
Au bas de la page 59 (pièce XXIII) :
« Paris 1880. Cette prière et les précédentes, écrites à travers bien des luttes, victorieuses encore ! »
Au bas de la page 62 (pièce XXIV) :
« Arras, Automne 1875. »
Au bas de la page 67 (2e partie, pièce I) :
« Mons, Belgique, de la prison. 1874, 15 août. »
Au bas de la page 69 (pièce II) :
« Mêmes lieu et date ».
Au bas de la page 71 (pièce III) :
« Mons, 7bre 1874 (même lieu). »
Au bas de la page 82 (pièce V) :
« Mons, 7bre 8bre 1874. »
Au bas de la page 87 (3e partie, pièce I) :
« Arras, Automne 1875. »
Dans la marge de la page 88 (pièce II, 1re strophe) :
« Impression de Paris en Xbre 1871. »
Page 89, *dans la marge* (pièce II) :
En regard du 4e vers, en complément du mot trompette : « (bavaroise) ».
En regard de la 2e strophe : « Souvenirs de Charleville. »
En regard de la 3e strophe : « En janvier 1871. »
Page 90, *dans la marge* (pièce II) :
4e strophe : « Charleroi 1872. »
5e strophe : « Bruxelles 1872. »
Page 91, *dans la marge* (pièce II) :
6e strophe : « Allusion à ma femme. »
7e strophe : « Traversée d'Ostende à Douvres 1872. »
Page 92, *dans la marge* (pièce II) :
8e strophe : « Londres 1872. »
Page 93, *dans la marge* (pièce II) :
11e strophe : « Bruxelles, Juillet, Août 1873. »
Page 94, *dans la marge* (pièce II, 12e et 13e strophes) :
« Mons, août 1874. »
Page 95, *dans la marge* (pièce II, 14e et 15e strophes) :
« Mons, 1884, Août 7bre, 1874. »
Au bas de la page 96 (pièce II, fin) :
« Ecrit à Paris, hiver 1879. »
Au bas de la page 98 (pièce III) :
« Jehonville, Belgique, Eté 1873. »
Au bas de la page 100 (pièce IV) :
« Bruxelles (Prison des petits Carmes, août 1873, après ma condamnation). »
Au bas de la page 101 (pièce V) :
« Mêmes lieu et date. »
Au bas de la page 103 (pièce VI) :
« Bruxelles, petits Carmes. A la pistole. 7bre 1873. »
Au bas de la page 105 (pièce VII) :
« Bruxelles, 7bre 1893. »

Au bas de la page 107 (pièce VIII) :
« Mons, fin 1874 (prison). »
Au bas de la page 109 (pièce IX) :
« Jehouville (Belgique) (ressouvenir de Charleville, hiver 1872). »
Au bas de la page 111 (pièce X) :
« Arras, été 1875. »
Au bas de la page 113 (pièce XI) :
« Jehouville, Mai 73 à travers champs. »
Au bas de la page 115 (pièce XII) :
« Arras, été 1875. »
Au bas de la page 117 (pièce XIII) :
« Stickney, on a Sunday 1875. »
Au bas de la page 118 (pièce XIV) :
« Londres, 1875. »
Au bas de la page 120 (pièce XV) :
« Bournemouth, Angleterre. Eté 1876. »
Au bas de la page 121 (pièce XVI) :
« Paris 1876 » et, en explication du dernier vers, « ma femme et mon fils. »
Au bas de la page 123 (pièce XVII) :
« Paris 1884. »
Au bas de la page 125 (pièce XVIII) :
« Asile de Vincennes. Juin 1887. »
Au bas de la page 128 (pièce XIX) :
« Arras, 1880. »
Au bas de la page 130 (pièce XX) :
« Fampoux, près d'Arras, juillet 1880. P. Verlaine. »

D'autre part, l'exemplaire de *Jadis et Naguère* (Edition Léon Vanier, 1891) qui se trouve relié dans ce recueil porte également envoi, daté du 28 juillet 1895, « à M. le Comte de Kessler, bien sympathiquement » et, au bas de la page 126, on lit, à la fin de *Crimen Amoris :*

« Ecrit à la prison des petits Carmes, août 1873 (point à la pistole), Bruxelles, sur une feuille de papier à envelopper du fromage (venu de la cantine) avec une allumette trempée dans du *café... de la Maison P. V.* »

§

A propos du phonographe. — Je trouve « phonographique » dès 1823 dans le programme donné par la Commission de l'Institut pour l'obtention du prix Volney. Le mémoire du baron Massias de 1828 dont j'ai cité le titre n'en est que la reproduction.

Les premières lignes du programme sont rédigées ainsi :

> La Commission propose pour sujet du prix qu'elle adjugera le 24 avril 1825 d'examiner si l'absence de toute écriture, ou l'usage, soit de l'écriture hiéroglyphique ou *idéographique*, soit de l'écriture alphabétique ou *phonographique*, ont eu quelque influence sur la formation du langage chez les nations qui ont fait usage de l'un ou de l'autre genre d'écriture...

Etc...

Les Mémoires ayant été jugés insuffisants et le prix n'ayant pu être décerné, la Commission, dans un nouvel appel en 1826, reve-

nait encore, mais cette fois sans souligner les termes, sur les « deux systèmes d'écriture idéographique ou phonographique ».

Schleiermacher reproduit entièrement les textes de l'Institut en tête de son mémoire *De l'influence de l'écriture sur le langage*, qui obtint le prix en 1828 et qui ne parut qu'en 1835 à Darmstadt.

Quant à l'idée même du phonographe, *Le Temps* du 24 août dernier donnait cet écho :

THÉOPHILE GAUTIER ET LE PHONOGRAPHE. — Dans le *Constitutionnel* du 24 mai 1847, Théophile Gautier déplorait le décès de Mlle Mars et se lamentait de ce que rien ne restât du geste, du sourire et de l'organe disparus. C'était et ce fut longtemps le lot des chanteurs et des comédiens. Il n'en va plus de même aujourd'hui avec les disques et le cinéma parlant, témoins précieux gardant jusqu'aux inflexions des voix chères qui se sont tues. En cette même nécrologie pleine de regrets admiratifs et poétiques, l'auteur d'*Albertus* et du *Capitaine Fracasse* avait deviné, pressenti, annoncé les enregistrements phonographiques. Il suffit de citer le bon Théo :

« Un jour peut-être, lorsque la critique, perfectionnée par le progrès universel, aura à sa disposition des moyens de notation sténographique pour fixer toutes les nuances du jeu d'un acteur, n'aura-t-on plus à regretter tout ce génie dépensé au théâtre en pure perte pour les absents et la postérité. De même qu'on a forcé la lumière à moirer d'images une plaque polie, l'on parviendra à faire recevoir et garder, par une matière plus subtile et plus sensible encore que l'iode, les ondulations de la sonorité, et à conserver ainsi l'exécution d'un air de Mario, d'une tirade de Mlle Rachel ou d'un couplet de Frédérick Lemaître : on conserverait de la sorte, suspendues à la muraille, la serenata de don Pasquale, les imprécations de Camille, la déclaration d'amour de Ruy Blas, daguerréotypées un soir où l'artiste était en verve! »

En dehors de la suspension à la muraille, tous les phonogrammes et phonoscènes, tous les documentaires théâtraux et lyriques d'aujourd'hui, tous les disques sont... en puissance dans la prophétie de Théophile Gautier.

L'idée antérieure du phonographe, puisque de 1836, exposée par Charles Nodier était beaucoup plus précise, mais Gautier a le mérite d'entrevoir en outre le cinéma. Qui nous fera un livre sur les découvertes scientifiques pressenties par les poètes? — ROBERT DE SOUZA.

§

Une autre statue de Voltaire. — Parlant dans le *Mercure* du 1er septembre du Voltaire disparu de la Mairie du IXe, nous énumérions cinq des statues parisiennes de l'auteur de *Candide*; mais on nous signale qu'il en existe une sixième, bien ignorée du public celle-là et qu'il faut aller chercher au Palais de l'Institut à l'entrée de la grande salle de la Bibiothèque.

Elle est ainsi décrite dans l'*Inventaire des Monuments Nationaux* :

Voltaire — statue — marbre
Hauteur 1 m. 45, largeur 0 m. 90, par Pigalle.

Voltaire, nu, assis, sur un tronc d'arbre, vêtu d'une draperie romaine sur l'épaule et le bras gauche, tient sur son genou une longue feuille de papier et, de la droite, un stylet. A ses pieds, le masque et le poignard; derrière, à gauche, des rouleaux de papier et des couronnes de laurier; avec l'inscription : *A Monsieur de Voltaire, par les Gens de Lettres, ses compatriotes et ses contemporains*, 1776.

Nous ne mentionnons que pour mémoire le Voltaire anonyme des Archives Nationales, en plâtre recouvert d'une couleur verte assez déplaisante. — L. DX.

§

Un passeport établi sous le règne de Louis XVII. — C'est une des plus curieuses pièces exposées au Musée de la Préfecture de Police — ce Musée ignoré de beaucoup de Parisiens et qu'il faut aller chercher sous les combles du 36, quai des Orfèvres au-dessus des locaux de l'Ancienne Sûreté Parisienne.

Il s'agit d'un passeport dont voici la rédaction :

Nous commandans des Armées Catholiques et Royales, avons accordé le présent passe-port à *Mercial Carbonné demeurant à Launal en Normandie*. Prisonnier de guerre, renvoyé après avoir eu les cheveux coupés audit lieu de... Lequel a promis et juré sur *son* honneur et serment de ne jamais reprendre ni porter les armes contre Sa Majesté Très Chrétienne Louis XVII qu'il reconnait pour unique et légitime souverain, ni contre la Religion Catholique, Apostolique et Romaine. Donné à.... *Quartier Général d'Anjou ce 24 juin* du mois de 1793, l'an premier du Règne de Louis XVII.

Ils sont rares les documents de ce genre qui, établis par des Chouans au nom du Roi, après l'exécution de Louis XVI, tiennent pour monarque légitime l'enfant du Temple. — L. DX.

§

L'administration des bibliothèques et des biens de l'Institut. — Le Palais de l'Institut est trop connu pour qu'on songe à en faire ici la description. Voici qu'il menace de s'écrouler un peu partout, mais surtout sous le poids du million de volumes qui constitue la bibliothèque de l'Institut.

Celle-ci provient, pour ce qui est de son premier fonds, de l'ancienne collection de la Ville. C'est, après la Nationale, la bibliothèque de Paris la plus riche en ouvrages nouveaux, ce qui se comprend, étant donné qu'elle s'alimente surtout au moyen des ouvrages présentés par leurs auteurs à l'une ou à l'autre des Académies. Appartenant à l'Etat, mais réservée aux membres de l'Institut, dont elle est, pour ainsi dire, l'instrument de travail, elle s'ouvre assez libéralement aux lecteurs que deux académiciens présentent.

Son organisation est curieuse jusqu'au paradoxe. En effet, les

bibliothécaires qui en ont la charge sont nommés par l'Institut, mais payés et retraités par l'Etat. Quand un bibliothécaire est nommé ou passe d'une classe dans une autre, l'Institut avise le ministre de l'Instruction Publique qui, ayant inscrit cette personne sur ses états de paiement, la pensionne éventuellement. Il n'y a pas d'autre exemple de fonctionnaires de l'Etat non choisis par lui.

Il fut un instant question de donner à la bibliothèque de l'Institut les locaux de la Mazarine, qui lui sont contigus. On y a renoncé, et il faut s'en féliciter, car, fort riche en bibliothèques spécialisées, Paris est très pauvre en bibliothèques générales et publiques. La Mazarine ne sera pas enlevée aux travailleurs.

Il est une autre bibliothèque qui, elle, n'appartient pas à l'Etat, mais est la propriété exclusive de l'Institut. C'est la bibliothèque Thiers, 27, place Saint-Georges, qui résulte d'une fondation faite par Mlle Dosne. Occupant l'ancien hôtel de M. Thiers, cette bibliothèque est plus particulièrement utile à ceux qui se livrent à des recherches d'histoire contemporaine. S'il convient de la féliciter d'avoir acquis par legs les livres de M. Frédéric Masson, on doit regretter que la collection, réunie par ce dernier, d'effigies napoléoniennes ait encombré l'hôtel de la place Saint-Georges d'un trop grand nombre d'objets sans valeur aucune.

D'après le testament de Mlle Dosne, la Bibliothèque Thiers devait comporter un bibliothécaire et deux gardiens. Il y a actuellement un bibliothécaire, qui est M. Albert-Emile Sorel, fils du célèbre historien, une jeune femme qui remplit avec un traitement insuffisant les fonctions de sous-bibliothécaire, mais n'est pas titularisée, et un gardien, qui est en même temps le concierge de l'immeuble. On a renvoyé l'ancien gardien dans des conditions vraiment un peu fâcheuses pour le bon renom de l'Institut, alors qu'il connaissait la bibliothèque à fond et pouvait encore rendre d'utiles services.

En 1904, M. et Mme Siegfried faisaient don à l'Institut des ruines du château de Foulques-Nerra et du château historique de Langeais, construit au début du règne de Louis XI et où fut célébré en 1491 le mariage de Charles VIII et d'Anne de Bretagne. Cette propriété ayant récemment nécessité d'importantes réparations, il serait intéressant de rechercher dans quelles conditions celles-ci furent faites. On prétend que la gestion de Langeais n'est pas au-dessus de la critique.

Mais c'est surtout Chantilly qui doit retenir l'attention. Le duc d'Aumale serait sans doute bien surpris s'il voyait ce qu'on a fait de ses dispositions testamentaires. L'Institut réalise sur Chan-

tilly des économies telles qu'on ne peut s'empêcher de trouver scandaleuses les pensions qu'il fait à des savants ou des littérateurs et qui se bornent à trois pensions de 3.000 frs. chacune, plus une de 4.000 frs. L'hôpital de Chantilly, auquel le duc avait pensé dans son testament, mérite plus que ce que l'Institut lui accorde. Le conservateur-adjoint devrait être doté du traitement qu'il était en droit d'attendre. Et la forêt appelle une inspection forestière qui révélerait sans doute les insuffisances de la gestion dont elle est l'objet.

Mais le pire scandale est le traitement fait à un vieux serviteur du duc d'Aumale, à qui le prince avait fait l'honneur de lui demander de signer avec lui l'acte de donation de Chantilly, et qui a été mis à la retraite dans des conditions déplorables.

L'honorabilité des académiciens est naturellement au-dessus de tout soupçon. Personne ne songe à la mettre un instant en doute. Peut-être se sont-ils reposés du soin de gérer leurs biens soit sur des incapables, soit sur des gens chez qui le cerveau s'est développé aux dépens du cœur. Un parlementaire a pensé que l'Institut devait au public et se devait à lui-même de fournir sur son administration les précisions qui lui ont été demandées. On nous affirme que, s'il n'obtient pas satisfaction, ce député n'hésitera pas à demander la nomination d'une commission parlementaire d'enquête. — MAURICE DAUMART.

§

La restauration du Pont des Arts. — On restaure actuellement le Pont des Arts, opération qui n'avait pas été faite à fond depuis 1854. Si l'on en profitait pour le rétablir comme il était à cette époque, c'est-à-dire orné, de chaque côté, d'arbres en caisse et de bancs! Les arbres ont été supprimés. Très peu de bancs sont restés. Pourtant, si l'on en juge par les gravures anciennes, cette décoration avait fort bon air à cet endroit que Remy de Gourmont considérait comme le plus beau du musée. — L. DX.

§

Un geste de probité. — C'est la rubrique qu'on utilise parfois dans les journaux pour signaler telle restitution inattendue, tel fait qui semble digne d'être porté au tableau d'honneur de l'honnêteté.

S'il y avait des nuances dans l'exercice de cette vertu, ne faudrait-il pas faire figurer audit tableau le fait-divers qu'on pouvait lire dans tous les journaux du 11 août :

Continuant son enquête sur la fuite de l'indélicat garçon de bureau

Pierre-Jean-Marie Le Brenn, qui, ainsi que nous l'avons relaté hier, déroba mercredi 670.000 francs dans la caisse de la banque où il était employé, 49, avenue des Champs-Elysées, M. Dupuis, commissaire de police, s'est rendu hier à Montrouge, où demeurait le fugitif.

A signaler le soin que Le Brenn prit de laisser en évidence à l'adresse de sa propriétaire, Mme Tempet, actuellement en villégiature, une enveloppe contenant le montant de son loyer.

Quel beau thème à développer pour l'avocat de Le Brenn devant un jury qui compterait quelques propriétaires! — L. DX.

§

Le Sottisier universel.

Et monseigneur énumérait ces self made man. — MARCELLE VIOUX, *Le Roi vagabond*, p. 204.

LE CHRISTIANISME AU XXe SIÈCLE. *Journal des Eglises réformées évangéliques de France.* — [Au-dessus du titre] : Soixante-deuxième année.

CHEZ LES BOOTLEGGERS SCANDINAVES. — Depuis que le régime sec est en vigueur les policemen des ports baltiques et scandinaves n'ont tué tout au plus qu'une douzaine de contrebandiers. Il ne semble même pas que ceux-ci aient riposté. — *Le Journal*, 22 août.

Toute la ville est dominée par le souvenir de Napoléon. Place du Diamant, face à la mer, un groupe de marbre, fruit de l'inspiration de Barye et de Viollet-le-Duc, nous montre une statue équestre de l'empereur en toge de César romain, entouré de ses quatr frères : Jérôme, Louis, Lucien et Joseph, devenus tous quatre rois par son bon plaisir. — *Le Journal*, 19 août.

LES GRÈVES DE STRASBOURG. — Sur la place de la Bourse même, la gendarmerie s'est montrée d'une brutalité révoltante. Des passants inoffensifs étaient arrêtés, fouillés, recevaient l'ordre de traverser la place au galop... La moindre parole, le moindre geste, le moindre regard même provoquaient l'arrestation opérée sans douceur, à coups de poings, de pieds, par les chevaux, etc... —*Le Populaire*, 5 août.

Il jouait passablement de la flûte, quoiqu'il se fût dégoûté de cet instrument lorsque, ayant perdu ses dents, il ne put plus en jouer. — *Radio-Magazine*, 17 août.

L'égoïsme des intérêts privés, l'apatriotisme de la finance internationale, la passion du jeu, l'abus de la puissance financière sont des périls dont jamais un pays qui veut vivre ne doit cesser d'oublier la présence. — *La Nation*, 19 août.

Un banquier, M. André Schmidthauser, âgé de 50 ans, et demeurant à Nogent-sur-Marne, devint le propriétaire de la presque totalité des actions et par suite prit bientôt, sinon effectivement, du moins en réalité, la véritable direction de l'établissement. — *Ouest-Journal* (de Rennes), 6 août.

Deux des occupants furent blessés très légèrement. En somme, il n'y eut que des accidents matériels. — *Ouest-Journal*, 22 août.



TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCXLVI

—

CCXLVI N° 844. — 15 AOUT

PHILIPPE PAGNAT..... *Entre l'Allemagne et nous : La Métaphysique*..................... 5
JEAN MARQUET....... *Le Parler jaune*, nouvelle............ 35
JACQUES MAREUSE.... *Marques*, poèmes................... 39
GEORGES GUY........ *La Mer, ce mauvais sujet*............ 42
LUCIEN DURAN....... *André Gide et l'U.R.S.S.*............ 93
Dr CH. FIESSINGER... *L'Ame alsacienne. Le Goût de la Vie et le Sens du Mystère*............. 107
PIERRE LAGARDE..... *Ci-Git*, roman (I)..................... 123

REVUE DE LA QUINZAINE. — EMILE MAGNE : **Littérature**, 148 | ANDRÉ FONTAINAS : **Les Poèmes**, 158 | JOHN CHARPENTIER : **Les Romans**, 162 | PIERRE LIÈVRE : **Théâtre**, 168 | MARCEL BOLL : **Le Mouvement scientifique**, 172 | HENRI MAZEL : **Science sociale**, 176 | A. VAN GENNEP : **Folklore**, 184 | CHARLES MERKI : **Voyages**, 188 | CHARLES-HENRY HIRSCH : **Les Revues**, 191 | P. P. PLAN : **Les Journaux**, 198 | RENÉ DUMESNIL : **Musique**, 203 | GUSTAVE KAHN : **Art**, 207 | ERNEST COYECQUE : **Bibliothèques**, 212 | NICOLAS BRIAN-CHANINOV : **Lettres russes**, 220 | DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS : **Lettres néo-grecques**, 226 | DIVERS : **Ouvrages sur la Guerre de 1914**, 234 | PAUL LÉAUTAUD : **Gazette d'Hier et d'Aujourd'hui**, 242 | MERCURE : **Publications récentes**, 244 ; **Echos**, 248.

CCXLVI N° 845. — 1er SEPTEMBRE

FLORIAN DELHORBE.. *Sagesse naissante*.................. 257
E. PEYRILLER....... *La Nuit du Sobor*, nouvelle.......... 275
PAUL LORENZ....... *N'importe où, hors du monde*, poèmes. 299
PIERRE DUFAY...... *De l'Alcazar au Cinéma*............. 302
LOUISE FAURE-FAVIER *Le Sixième Sens*.................. 335
JEAN MARESTAN..... *Une Curieuse Secte de Mystiques nudistes. Les Doukhobors du Canada*.. 341
HENRI MARTINEAU... *Stendhal et la Police de Florence*...... 350
PIERRE LAGARDE.... *Ci-Git*, roman (II)................. 370

REVUE DE LA QUINZAINE. — GABRIEL BRUNET : **Littérature**, 401 | ANDRÉ FONTAINAS : **Les Poèmes**, 409 | JOHN CHARPENTIER : **Les Romans**

413 | PIERRE LIÈVRE : **Théâtre**, 418 | GEORGES BOHN : **Le Mouvement scientifique**, 422 | A. VAN GENNEP : **Préhistoire**, 427 | CHARLES-HENRY HIRSCH : **Les Revues**, 431 | P. P. PLAN : **Les Journaux**, 438 | RENÉ DUMESNIL : **Musique**, 444 | AUGUSTE MARGUILLIER : **Musées et Collections**, 448 | CHARLES MERKI : **Archéologie**, 458 | ROBERT DE SOUZA : **Notes et Documents scientifiques.** *A propos du phonographe*, 462 | ED. EWBANK : **Chronique de Belgique**, 467 | Z. L. ZALESKI : **Lettres polonaises**, 471 | P. G. LA CHESNAIS : **Lettres dano-norvégiennes**, 477 | FRANÇOIS GACHOT : **Lettres hongroises**, 482 | DIVERS : **Bibliographie politique**, 488 | LUCIEN DUPLESSY : **Controverses**, 497 | MERCVRE : **Publications récentes**, 504 ; **Échos**, 506.

CCXLVI N° 846. — 15 SEPTEMBRE

FERDINAND GOHIN... *La Poésie à Port-Royal. La Fontaine et Arnauld d'Andilly*.................. 513
PAUL FORT........ *L'Assaut de Paris*, Chronique de France en quatre actes (I)................ 532
ROGER KARL....... *Poèmes*........................ 560
AURIANT.......... *Le Prototype de la « Sapho » de Daudet*. 564
GEORGES BONNEAU.. *Chansons dans la Campagne ou le Paysan japonais*........................ 583
JOSEPH VASSAL..... *L'Andorre en révolution*............... 597
LÉON LEMONNIER... *L'Influence d'Edgar Poe sur Villiers de l'Isle-Adam*..................... 604
PIERRE LAGARDE.... *Ci-Gît*, roman (fin)................... 620

REVUE DE LA QUINZAINE. — ÉMILE MAGNE : **Littérature**, 640 | ANDRÉ FONTAINAS : **Les Poèmes**, 648 | JOHN CHARPENTIER : **Les Romans**, 652 | PIERRE LIÈVRE : **Théâtre**, 657 | MARCEL BOLL : **Le Mouvement scientifique**, 662 | HENRI MAZEL : **Science sociale**, 664 | ERNEST RAYNAUD : **Police et Criminologie**, 670 | CAMILLE VALLAUX : **Géographie**, 677 | CHARLES MERKI : **Voyages**, 682 | CHARLES-HENRY HIRSCH : **Les Revues**, 686 | P. P. PLAN : **Les Journaux**, 695 | RENÉ DUMESNIL : **Musique**, 701 | GASTON ESNAULT : **Linguistique**, 704 | P. MASSON-OURSEL : **Indianisme**, 710 | HENRY D. DAVRAY : **Lettres anglaises**, 713 | PAUL GUITON : **Lettres italiennes**, 720 | NICOLAS BRIAN-CHANINOV : **Lettres russes**, 727 | DIVERS : **Bibliographie politique**, 736 | PAUL LÉAUTAUD : **Gazette d'Hier et d'Aujourd'hui**, 747 | DIVERS : **Controverses**, 751 | MERCVRE : **Publications récentes**, 754 ; **Échos**, 755 ; **Table des Sommaires du Tome CCXLVI**, 767.



Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1933.

BULLETIN FINANCIER

La seconde quinzaine de juillet n'aura pas été brillante. La tendance générale a faibli; tous les marchés financiers européens se sont ressentis d'un commencement de panique qui s'est produit à Wall Street, et d'autant plus que de nombreux spéculateurs ont cru devoir abandonner leurs positions avant leur départ en vacances.

En général, les moins-values ont été peu importantes, et cela pour deux raisons : d'abord, parce que les indices de reprise se multiplient dans plusieurs branches industrielles et commerciales; ensuite parce que les progrès précédemment enregistrés ont été normaux, surtout si l'on tient compte des exagérations commises dans le sens de la baisse. Enfin, les positions spéculatives n'ont jamais eu une ampleur dangereuse.

Tout porte à croire que les fluctuations ne seront pas considérables avant longtemps. La Bourse doit en effet se tenir dans l'expectative, tant que l' « expérience Roosevelt » ne sera pas terminée, c'est-à-dire tant qu'on ne sera pas fixé sur le sort du dollar et de la livre sterling. En outre, la question du rétablissement définitif de nos finances va préoccuper de plus en plus vivement l'opinion.

Une loi vient de permettre à nos réseaux de combler partiellement le déficit de leur fonds commun Mais il reste à régler la question de l'équilibre budgétaire et de la Trésorerie. Dès à présent, les pouvoirs publics doivent se préoccuper de comprimer les dépenses de l'Etat et de rétablir la confiance. Le sort de notre monnaie est en jeu. Avant de s'engager, la spéculation, qui est seule agissante vraiment pendant les mois d'été, voudra avoir des précisions.

Ce sont toujours les affaires de matières premières qui, présentement, retiennent son attention. Il est apparent, en effet, que la hausse des métaux et des céréales sur les marchés américains a été provoquée par une véritable fuite devant le dollar. La question qui se pose est maintenant de savoir si les cours atteints pourront être maintenus. Il n'est pas permis de répondre affirmativement, tant que des débouchés nouveaux n'auront pas été ouverts. Or, la Conférence de Londres n'a point abouti.

Parmi les affaires de matières premières qui sont les plus suivies, figurent toujours celles d'étain et de caoutchouc. Les stocks de ces produits diminuent. Et des négociations sont engagées au sujet de la mise en vigueur, en Malaisie britannique et aux Indes néerlandaises, de mesures de restriction concernant la culture du caoutchouc. Tout porte à croire qu'elles aboutiront, bien qu'on sache déjà que les planteurs de l'Indochine conserveront leur liberté.

Les mines d'or sud-africaines se sont montrées très fermes. C'est que le métal jaune continue d'être très demandé, et il en sera ainsi longtemps encore.

Nos charbonnages avaient monté sans raison. Ils ont faibli. Les valeurs d'électricité se sont également alourdies; mais leurs moins-values sont peu importantes et en tout cas sujettes à révision, car les fournitures d'énergie tendent à augmenter. Les textiles sont appelés aussi à connaître des niveaux plus satisfaisants, parce que les demandes sont plus importantes qu'auparavant dans toutes les branches de la fabrication des tissus.

Disons, pour terminer, que l'activité financière tend à grandir. Des introductions, des émissions sont signalées. C'est ainsi par exemple que l'Emprunt Autrichien, que l'Angleterre et la France ont autorisé, est annoncé. Il s'agit d'un emprunt international, dont l'importance ne peut échapper lorsqu'on connait le rôle important que joue l'Autriche dans le maintien de l'équilibre européen. Ses conditions avantageuses retiennent l'attention de tous.

LE MASQUE D'OR.